

LAROUSSE

SL I-4598

821.133.1-4

B13

1101504

LA BRUYÈRE

h
161

LES
CARACTÈRES

(EXTRAITS)

II



LAROUSSE - PARIS (VI^e)

6. JUD.

1
4598

CLASSIQUES ROUSSE

Cette collection, dont le succès ne cesse de grandir dans les universités, lycées, collèges, etc., comprend actuellement plus de 160 volumes. Demander la liste détaillée.

Moyen Age et XVI^e siècle

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.
CHRÉTIEN DE TROYES.
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.
La Poésie lyrique.
La Littérature morale.
Le Roman de Renart.
Romans courtois.
Théâtre du moyen âge, 2 vol.

DU BELLAY : Œuvres choisies.
Historiens du XVI^e siècle.
Humanistes du XVI^e siècle.
MONTAIGNE : Extraits, 2 vol.
RABELAIS : Extraits, 2 vol.
RONSARD : Poésies, 2 vol.
La Satyre Ménippée.
A. D'AUBIGNÉ : Les Tragiques.
VILLON, MAROT : Poésies.

Les Conteurs français du XVI^e siècle.

XVII^e siècle

BALZAC, VOITURE : Œuvres.
BOILEAU : Satires et Épîtres.
Le Lutrín et l'Art poétique.
BOSSUET : Oraisons funèbres
et Sermons, 2 vol.
CORNEILLE : Le Cid. Horace.
Cinna. Polyeucte. Le Men-
teur. Nicomède. Rodogune.
La Mort de Pompée. Ser-
torius. L'illusion comique.
10 vol.
DESCARTES : La Méthode.
FÉNELON : Lettre à l'Acadé-
mie. Télémaque (Extraits).
FURETIÈRE : Le Roman bour-
geois.
LA BRUYÈRE : Caractères, 2 v.
M^{me} DE LA FAYETTE : La Prin-
cesse de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choi-
sies, 2 vol.
LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.
MALHERBE : Œuvres choisies.

MOLIÈRE : L'Avare. Le Bour-
geois gentilhomme. Les Fem-
mes savantes. Le Malade
imaginaire. Le Misanthrope.
Les Précieuses ridicules. Le
Tartuffe. Dom Juan. L'École
des Femmes. La Critique
de l'École des Femmes.
Fourberies de Scapin. II v.
PASCAL : Pensées, etc., 2 vol.
PERRAULT : Contes.
RACINE : Andromaque.
Athalie. Bajazet. Bérénice.
Britannicus. Esther. Iphi-
génie. Les Plaideurs. Mithri-
date. Phèdre. 10 vol.
RÉGNIER, Th. DE VIAU, SAINT-
AMANT : Poésies choisies.
SAINT-SIMON : Mémoires (Ext.).
SCARRON : Le Roman comique.
M^{me} DE SÉVIGNÉ : Lettres.
SPINOZA : L'Éthique.
URFÉ (Honoré d') : L'Astrée.

(Voir, à la page 3 de la couverture, la suite de la Collection.)

LES CARACTÈRES

(EXTRAITS)

II



203442F

26^e ÉDITION.

1011550 1508



Phot. Larousse.

Un cavalier et une dame de qualité buvant du chocolat.

LA MODE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

CLASSIQUES LAROUSSE

Publiés sous la direction de
FÉLIX GUIRAND
Agrégé des Lettres
Professeur de Première au Lycée Condorcet

LA BRUYÈRE
LES CARACTÈRES

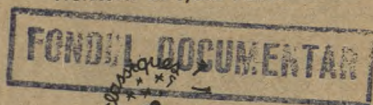
OU LES MŒURS DE CE SIÈCLE
(EXTRAITS)

II

avec une Notice biographique, une Notice historique
et littéraire, des Notes explicatives, des Jugements,
un Questionnaire sur les extraits et des Sujets de devoirs,

par

RENÉ TERNOIS
Agrégé des Lettres
Professeur au Lycée Hoche



203442

LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS-VI°

13 à 21, rue Montparnasse, et boulevard Raspail, 114
Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

840 - 84

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE LA BRUYÈRE

(1645-1696)

- 7 août 1645. — Jean de La Bruyère, né à Paris, est baptisé à l'église Saint-Christophe. Il était fils d'un contrôleur général des rentes de l'hôtel de ville.
1665. — La Bruyère se présente devant les docteurs régents de l'Université d'Orléans pour soutenir ses thèses et obtenir le grade de licencié ès deux droits.
- 1665-1673. — La Bruyère est avocat au Parlement de Paris, mais plaide peu.
1673. — Il achète la charge de trésorier général de France au bureau des finances de la généralité de Caen, mais il continue à habiter à Paris. Il revend cette charge en 1686.
1684. — Par l'entremise de Bossuet, La Bruyère prend place parmi les maîtres chargés d'achever l'éducation du jeune duc de Bourbon (petit-fils du grand Condé), alors âgé de seize ans. Il enseigne l'histoire, la géographie, les institutions de la France.
- 1687-1696. — L'éducation terminée, La Bruyère reste dans la maison de Condé avec le titre de gentilhomme de M. le Duc.
- 19 mai 1687. — Boileau écrit à Racine : « Maximilien (La Bruyère) m'est venu voir à Auteuil, et m'a lu quelque chose de son *Théophraste*. »
- Début de 1688. — *Les Caractères de Théophraste traduits du grec avec les Caractères ou les mœurs de ce siècle*.
- 15 juin 1693. — La Bruyère est reçu à l'Académie française. Le discours de réception est publié la même année.
1694. — 8^e édition des *Caractères*.
- 1694-1696. — La Bruyère compose des *Dialogues sur le quietisme*; il les lit le 8 mai 1696 à Antoine Bossuet, frère de l'évêque de Meaux.
- Nuit du 10 au 11 mai 1696. — La Bruyère meurt à Versailles d'une attaque d'apoplexie.
- Fin 1698. — Le libraire Osmont met en vente les *Dialogues posthumes du sieur de La Bruyère sur le quietisme* (ce sont, en effet, les dialogues de La Bruyère, mais remaniés et complétés par l'abbé Ellies du Pin).

La Bruyère avait dix-huit ans de moins que Bossuet, six ans de moins que Racine, neuf ans de moins que Boileau, six ans de plus que Fénelon et douze ans de plus que Fontenelle.

IX. — DES GRANDS

1. La prévention du peuple en faveur des grands est si aveugle, et l'entêtement pour leur geste, leur visage, leur ton de voix et leurs manières si général que, s'ils s'avisaient d'être bons, cela irait à l'idolâtrie¹.

3. L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit : je leur cède leur bonne chère, leurs riches ameublements, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent² quelquefois³.

4. Les grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler⁴ une orangerie; mais de rendre un cœur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier, leur curiosité⁵ ne s'étend point jusque-là.

5. ... Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme⁶ attaché à chacune des différentes conditions, et qui y demeure jusqu'à ce que la misère l'en ait ôté. Ainsi les grands se plaisent dans l'excès, et les petits aiment la modération; ceux-là ont le goût de dominer et de commander, et ceux-ci sentent du plaisir et même de la vanité à les servir⁷ et à leur obéir : les grands sont entourés, salués, respectés; les petits entourent, saluent, se prosternent; et tous sont contents⁸. (Ed. 4.)

6. Il coûte si peu aux grands à⁹ ne donner que des paroles et leur condition les dispense si fort¹⁰ de tenir les belles promesses qu'il vous ont faites, que c'est modestie¹¹ à eux de ne promettre pas encore plus largement. (Ed. 4.)

1. La Bruyère avait d'abord écrit : « La prévention du peuple en faveur des princes... cela irait à l'idolâtrie, le seul mal sous ce règne que l'on pouvait craindre. » M. Servois a retrouvé un exemplaire de la 1^{re} édition qui conserve le texte non corrigé; 2. Surpassent; 3. Le *Menagiana* note que Cervantès fait dire à peu près la même chose à don Quichotte (2^e partie, chap. xxxi); 4. Garnir. On disait : « meubler une métairie de harnais, de bestiaux » (*Dict. Furetière*, 1690); 5. Soin, sollicitude; 6. Sortilège, puissance magique; 7. Songer à l'opposition entre *dominus* et *servus*, le seigneur et l'esclave; 8. Ne désirent pas autre chose que ce qu'ils ont; 9. Cf. Haase (§ 120 B et § 124); 10. Si bien; 11. Modération.

7. Il est vieux et usé, dit un grand, il s'est crevé¹ à me suivre, qu'en² faire ? Un autre plus jeune enlève ses espérances³ et obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheureux que parce qu'il l'a trop mérité⁴. (Ed. 4.)

9. Il est souvent plus utile de quitter les grands que de s'en⁵ plaindre. (Ed. 6.)

15. Quelle est l'incurable maladie de *Théophile* ? elle lui dure depuis plus de trente années, il ne guérit point : il a voulu, il veut et il voudra gouverner les grands ; la mort seule lui ôtera avec la vie cette soif d'empire et d'ascendant⁶ sur les esprits. Est-ce en lui zèle du prochain ? est-ce habitude ? est-ce une excessive opinion de soi-même⁷ ? Il n'y a point de palais où il ne s'insinue ; ce n'est pas au milieu d'une chambre qu'il s'arrête, il passe à une embrasure ou au cabinet⁸, on attend qu'il ait parlé, et longtemps et avec action⁹, pour avoir audience, pour être vu. Il entre dans le secret des familles, il est de quelque chose¹⁰ dans tout ce qui leur arrive de triste ou d'avantageux ; il prévient, il s'offre, il se fait de fête¹¹, il faut l'admettre. Ce n'est pas assez pour remplir son temps ou son ambition que le soin de dix mille âmes dont il répond à Dieu comme de la sienne propre ; il y en a d'un plus haut rang et d'une plus grande distinction dont il ne doit aucun compte, et dont il se charge plus volontiers ; il écoute, il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit d'intrigue, de médiation et de manège ; à peine un grand est-il débarqué¹² qu'il l'empoigne et s'en saisit ; on entend plus tôt dire à *Théophile* qu'il le gouverne qu'on n'a pu soupçonner qu'il pensait à le gouverner¹³. (Ed. 6.)

1. Il s'est épuisé. Au XVII^e siècle le mot n'était pas trivial ; 2. Cf. page 33, note 1 ; 3. Ce qu'il espérait ; 4. Les clefs nomment le marquis de Saint-Pouange qui servit longtemps sous les ordres de Louvois ; Louvois mort, le ministère fut donné non pas à Saint-Pouange qui le méritait, mais à Barbezieux qui avait vingt-quatre ans. Les clefs se trompent à la remarque est de 1689, et Louvois n'est mort qu'en 1691 ; 5. Cf. page 33, note 1 ; 6. On appelait en astrologie *astre ascendant* celui qui monte sur l'horizon au moment de la naissance d'un homme ; le mot *ascendant* désigne donc l'action inéluctable des astres sur la vie humaine ; 7. Cf. p. 32, note 4 ; 8. « Le lieu le plus retiré dans le plus bel appartement des palais, des grandes maisons » (*Dict. Furetière*, 1690) ; 9. Animation ; 10. Il prend sa part de ; 11. *Se faire de fête* : s'inviter. Au figuré : « s'entremettre de quelque affaire et vouloir s'y rendre nécessaire sans y avoir été appelé » (*Dict. Académie*, 1694) ; 12. Allusion à Jacques II, débarqué en France en 1689 ; 13. Selon toutes les clefs, *Théophile* est M. de Roquette, évêque d'Autun de 1667 à 1702. Saint-Simon dit de lui, en 1707 : « Il mourut alors un vieux évêque qui toute sa vie n'avait rien oublié pour faire fortune et être un personnage. C'était Roquette, homme de fort peu qui avait attrapé l'évêché d'Autun et qui à la fin, ne pouvant mieux, gouvernait les états de Bourgogne à force de souplesses et de manège autour de M. le Prince... Tout sucre et tout miel, lié aux femmes importantes de ces temps-là, et entrant dans toutes les intrigues ; toutefois grand béat. C'est sur lui que Molière prit son *Tartuffe*, et personne ne s'y méprit... Sur la fin il se mit à courtiser le roi et la reine d'Angleterre. Tout lui était bon à espérer, à se fourrer, à se tortiller ».

16. Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui sont au-dessus de nous nous les fait haïr; mais un salut ou un sourire nous les réconcilie.

17. Il y a des hommes superbes¹ que l'élévation de leurs rivaux humilie² et apprivoise : ils en viennent par cette disgrâce³ jusqu'à rendre le salut; mais le temps, qui adoucit toutes choses, les remet enfin dans leur naturel. (Ed. 6.)

19. Les grands croient être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, et s'emparent de ces riches talents comme de choses dues à leur naissance. C'est cependant en eux une erreur grossière de se nourrir de si fausses préventions; ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, et peut-être d'une conduite plus délicate, ne nous est pas toujours venu de leur fonds : ils ont de grands domaines et une longue suite d'ancêtres, cela ne leur peut être contesté.

21. Il y en a de tels que, s'ils pouvaient connaître leurs subalternes⁴ et se connaître eux-mêmes, ils auraient honte de primer⁵. (Ed. 5.)

22. S'il y a peu d'excellents orateurs, y a-t-il bien des gens qui puissent les entendre⁶? S'il n'y a pas assez de bons écrivains, où sont ceux qui savent lire? De même on s'est toujours plaint du petit nombre de personnes capables de conseiller les rois et de les aider dans l'administration de leurs affaires; mais s'ils naissent enfin, ces hommes habiles⁷ et intelligents, s'ils agissent selon leurs vues et leurs lumières, sont-ils aimés, sont-ils estimés, autant qu'ils le méritent? sont-ils loués de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils font pour la patrie⁸? Ils vivent, il suffit, on les censure s'ils échouent, et on les envie s'ils réussissent. Blâmons le peuple où il serait ridicule de vouloir l'excuser : son chagrin⁹ et sa jalousie regardés des grands ou des puissants comme inévitables, les ont conduits insensiblement à le compter pour rien et à négliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises, à s'en faire même une règle de politique... (Ed. 5.)

1. Orgueilleux; 2. Rend modestes; 3. Infortune, malheur. Racine (*Bajazet*, v. 609) : « La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces »; 4. Inférieurs; 5. Comp. le mot de Figaro (*le Barbier de Séville*, I, II) : « Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets? »; 6. Comprendre; 7. Capables. Cf. p. 47, note 6; 8. Les plus grands ministres des rois de France, Sully, Richelieu, Colbert sont morts impopulaires; 9. Mécontentement, mauvaise humeur.

24. Pendant que les grands négligent de rien connaître, je ne dis pas seulement aux intérêts des princes et aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires; qu'ils ignorent l'économie¹ et la science d'un père de famille et qu'ils se louent eux-mêmes de cette ignorance²; qu'ils se laissent appauvrir et maîtriser par des intendants; qu'ils se contentent d'être gourmets ou *coteaux*³, d'aller chez *Thaïs* ou chez *Phryné*⁴, de parler de la meute et de la vieille meute⁵, de dire combien il y a de postes⁶ de Paris à Besançon ou à Philipsbourg: des citoyens⁷ s'instruisent du dedans et du dehors d'un royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques⁸, savent le fort et le faible de tout un État, songent à se mieux placer⁹, se placent, s'élèvent, deviennent puissants, soulagent le prince d'une partie des soins publics. Les grands, qui les dédaignaient, les révèrent, heureux s'ils deviennent leurs gendres¹⁰. (Ed. 7.)

25. Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paraît content du nécessaire et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal, un grand ne veut faire aucun bien, et est capable de grands maux¹¹; l'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles, l'autre y joint les pernicieuses; là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise, ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse; le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme; celui-là a un bon fond et n'a point de dehors, ceux-ci n'ont que des dehors

1. Administration; 2. Saint-Évremond écrivait au comte de Gramont : « Que j'aurais de chagrin de vous voir... réserver de l'argent pour le mariage de votre fille, aimer les rentes et parler de fonds de terre comme d'une chose nécessaire à l'établissement des maisons!... Celui qui a soin de vos alouettes aura soin de vos enfants. C'est à vous de songer à votre réputation et à vos plaisirs. » V. Lange (pp. 37-40); 3. On appelait les *Trois-coteaux* un petit groupe de gourmets qui n'admettaient entre les vins de Champagne que ceux de trois coteaux déterminés. Saint-Évremond et son annotateur Desmaizeaux, font allusion à ce fait, ainsi que Boileau (*Satire III*, v. 107). Villiers avait écrit, en 1665, la comédie des *Coteaux*; 4. Noms de courtisanes antiques; 5. « On appelle chiens de meute les premiers chiens qu'on donne au laisser-courre; la *vieille meute*, les seconds chiens qu'on donne après les premiers » (*Dict. Furetière*, 1690); 6. *Poste* : relais de chevaux, puis : distance entre deux relais; 7. « Bourgeois, habitants d'une cité » (*Dict. Acad.*, 1694); 8. *Politique* : qui sait l'art de gouverner. (Cf. vi, § 83, où le mot est employé avec une nuance défavorable); 9. Ce mot pouvait se dire pour les hauts emplois; 10. Les clefs rappellent l'exemple de Colbert « fils d'un marchand de laine, dont les trois filles ont été mariées à des ducs et pairs »; 11. Figaro dira de même au comte Almaviva : « Je me crois trop heureux d'en (du ministre) être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal » (*le Barbier de Séville*, I, II).

et qu'une simple superficie¹. Faut-il opter? Je ne balance pas : je veux être peuple². (Ed. 5.)

28. Un grand aime la Champagne, abhorre la Brie³, il s'enivre de meilleur vin que l'homme du peuple : seule différence que la crapule⁴ laisse entre les conditions les plus disproportionnées, entre le seigneur et l'estafier⁵. (Ed. 8.)

32. Il y a des hommes nés inaccessibles, et ce sont précisément ceux de qui les autres ont besoin, de qui ils dépendent : ils ne sont jamais que sur un pied; mobiles comme le mercure, ils pirouettent, ils gesticulent, ils crient, ils s'agitent; semblables à ces figures de carton⁶ qui servent de montre à une fête publique, ils jettent feu et flamme, tonnent et foudroient; on n'en approche pas, jusqu'à ce que, venant à s'éteindre, ils tombent et, par leur chute, deviennent traitables, mais inutiles. (Ed. 6.)

41. S'il est vrai qu'un grand donne plus à la fortune lorsqu'il hasarde une vie destinée à couler dans les ris⁷, le plaisir et l'abondance, qu'un particulier qui ne risque que des jours qui sont misérables, il faut avouer aussi qu'il a un tout autre dédommagement, qui est la gloire et la haute réputation. Le soldat ne sent pas qu'il soit connu, il meurt obscur et dans la foule; il vivait de même, à la vérité, mais il vivait, et c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses et serviles. Ceux, au contraire, que la naissance démêle d'avec le peuple et expose aux yeux des hommes, à leur censure et à leurs éloges, sont même capables de sortir par effort de leur tempérament, s'il ne les portait pas à la vertu⁸; et cette disposition de cœur et d'esprit qui passe des aïeux⁹ par les pères dans leurs descendants est cette bravoure si familière aux personnes nobles, et peut-être la noblesse même. (Ed. 4.)

Jetez-moi dans les troupes comme un simple soldat, je suis Thersite¹⁰; mettez-moi à la tête d'une armée dont j'aie à répondre à toute l'Europe, je suis ACHILLE. (Ed. 5.)

47. Les grands ne doivent point aimer les premiers temps : ils ne leur sont point favorables; il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frère et de la sœur. Les hommes

1. Surface; 2. Le mot n'évoque pas encore, comme pour nous, les revendications sociales et les luttes de classes; 3. Le vin de Champagne, le vin de Brie; 4. Ivrognerie; 5. Valet de pied. Comp. VIII, § 74 et note; 6. Pièces d'artifice; 7. La gaieté; 8. Courage; 9. Aïeux; 10. Lâche comme Thersite dans l'*Iliade*.

• composent ensemble une même famille; il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.

48. *Théognis*¹ est recherché dans son ajustement, il sort paré comme une femme; il n'est pas hors de sa maison qu'il a déjà ajusté² ses yeux et son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paraisse tout concerté³, que ceux qui passent le trouvent déjà gracieux et leur souriant, et que nul ne lui échappe. Marche-t-il dans les salles⁴, il se tourne à droit où il y a un grand monde⁵, et à gauche où il n'y a personne; il salue ceux qui y sont et ceux qui n'y sont pas; il embrasse⁶ un homme qu'il trouve sous sa main, il lui presse la tête contre sa poitrine, il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de lui dans une affaire qui est facile; il va le trouver, lui fait sa prière. *Théognis* l'écoute favorablement; il est ravi de lui être bon à quelque chose, il le conjure de faire naître des occasions de lui rendre service; et, comme celui-ci insiste sur son affaire, il lui dit qu'il ne la fera point, il le prie de se mettre en sa place, il l'en fait juge : le client sort reconduit, caressé⁷, confus, presque content d'être refusé⁸. (Ed. 6.)

50. *Pamphile*⁹ ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles¹⁰ ou dans les cours; si l'on en croit sa gravité et l'élévation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie; il a des termes tout à la fois civils¹¹ et hautains, une honnêteté impérieuse¹² et qu'il emploie sans discernement; il a une fausse grandeur qui l'abaisse et qui embarrasse fort ceux qui sont ses amis et qui ne veulent pas le mépriser. (Ed. 4.)

Un *Pamphile* est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité : il ramasse, pour ainsi dire, toutes

1. Les clefs désignent M. de Harlay, archevêque de Paris; 2. Composé; 3. *Concertier* : préparer, étudier; 4. Salons. Cf. p. 62, note 13; 5. Beaucoup de monde; 6. Prend dans ses bras; 7. *Caresse* : démonstration d'amitié; 8. D'essayer un refus; 9. Le caractère de *Pamphile* faisait partie du chapitre V dans la 4^e et dans la 5^e édition où il n'avait que le 1^{er} alinéa. Pour toutes les clefs *Pamphile* est le marquis de Dangeau. Saint-Simon qui ne l'aimait pas, disait de lui : « Sa noblesse était fort courte, du pays chartrain, et sa famille était huguenote; il se fit catholique de bonne heure et s'occupa fort de percer et de faire fortune... C'était le meilleur homme du monde, mais à qui la tête avait tourné d'être seigneur; cela l'avait chamarré de ridicules... Ce fut bien pis après sa charge (de chevalier d'honneur de la Dauphine) et son mariage (avec M^{lle} de Lewenstein). Sa fadeur naturelle, entée sur la bassesse du courtisan et recrépie de l'orgueil du seigneur postiche, fit un composé que combla la grande maîtrise de l'ordre de Saint-Lazare que le roi lui donna (en 1696), etc.; 10. Cf. p. 62, note 13; 11. Courtois; 12. Politesse hautaine et autoritaire.

ses pièces¹, s'en enveloppe pour se faire valoir; il dit : *Mon ordre, mon cordon bleu*²; il l'étale ou il le cache par ostentation. Un Pamphile, en un mot, veut être grand, il croit l'être, il ne l'est pas; il est d'après un grand³. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre⁴, à un homme d'esprit, il choisit son temps si juste qu'il n'est jamais pris sur le fait; aussi la rougeur lui monterait-elle au visage, s'il était malheureusement surpris dans la moindre familiarité⁵ avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant, ni ami d'un ministre, ni son allié, ni son domestique⁶. Il est sévère et inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune. Il vous aperçoit un jour dans une galerie, et il vous fuit; et, le lendemain, s'il vous trouve en un endroit moins public, ou, s'il est public, en la compagnie d'un grand, il prend courage, il vient à vous et il vous dit : « Vous ne faisiez pas hier semblant de nous voir⁷. » Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre⁸ un seigneur ou un premier commis⁹, et tantôt, s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe¹⁰ et vous les enlève; vous l'abordez une autre fois, et il ne s'arrête pas, il se fait suivre, vous parle si haut que c'est une scène pour ceux qui passent : aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un théâtre; gens nourris¹¹ dans le faux, et qui ne haïssent rien tant que d'être naturels; vrais personnages de comédie, des Floridors¹², des Mondoris¹³. (Éd. 6.)

On ne tarit point sur les Pamphiles : ils sont bas et timides¹⁴ devant les princës et les ministres, pleins de hauteur et de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu; muets et embarrassés avec les savants¹⁵, vifs, hardis et décisifs¹⁶ avec ceux qui ne savent rien; ils parlent de guerre à un homme de robe et de politique à un financier; ils savent l'histoire avec les femmes; ils sont poètes avec un docteur¹⁷ et géomètres avec un poète. De maximes, ils ne s'en chargent pas; de

1. Parchemins; 2. Dangeau était chevalier du Saint-Esprit depuis le 1^{er} janvier 1689; 3. Il est la copie d'un grand. Saint-Simon en parlant de Dangeau s'en souvint de ce mot de La Bruyère : « ses charges, son argent, en avaient fait non pas un seigneur, mais comme l'a si plaisamment dit La Bruyère, un homme d'après un seigneur »; 4. Rang; 5. Intimité; 6. Toute personne, bourgeoise ou noble, qui fait partie de la maison d'un grand; 7. La phrase entière : *Il vous aperçoit... etc.*, a été ajoutée dans la 7^e édition; 8. Rejoindre; 9. Le premier commis d'un secrétaire d'Etat était un grand personnage. Le marquis de Saint-Pouange (cf. § 7) avait été le premier commis de Louvois; 10. Il se place entre vous et eux; 11. Elevés : « J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance », dit Descartes (*Disc. Méth.*); 12. Josias de Soufflas, sieur de Primefosse, connu au théâtre sous le nom de Floridor, 1608-1672, premier acteur de l'Hôtel de Bourgogne entre 1643 et 1671; 13. Guillaume Gilbert, dit Mondory (1578-1651); il joue de 1620 à 1636 dans la troupe du Marais; 14. Cf. Lâches; 15. Les hommes cultivés; 16. Tranchants; 17. Docteur en théologie.

principes encore moins; ils vivent à l'aventure, poussés et entraînés par le vent de la faveur et par l'attrait des richesses; ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre, ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin; et celui à qui ils ont recours n'est guère un homme sage, ou habile¹, ou vertueux : c'est un homme à la mode. (Ed. 7.)

51. Nous avons pour les grands et pour les gens en place une jalousie stérile, ou une haine impuissante, qui ne nous venge point de leur splendeur et de leur élévation, et qui ne fait qu'ajouter à notre propre misère le poids insupportable du bonheur d'autrui. Que faire contre une maladie de l'âme si invétérée et si contagieuse? Contentons-nous de peu et de moins encore s'il est possible; sachons perdre dans l'occasion², la recette est infailible, et je consens à l'éprouver. J'évite par là d'appivoiser un suisse ou de fléchir un commis; d'être repoussé à une porte par la foule innombrable de clients³ ou de courtisans dont la maison d'un ministre se dégorge plusieurs fois le jour; de languir dans sa salle d'audience, de lui demander en tremblant et en balbutiant une chose juste, d'essayer sa gravité, son ris amer et son *lacomisme*⁴. Alors je ne le hais plus, je ne lui porte plus d'envie; il ne me fait aucune prière, je ne lui en fais pas; nous sommes égaux, si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille et que je le suis. (Ed. 6.)

53. A la cour, à la ville, mêmes passions, mêmes faiblesses, mêmes petitesse, mêmes travers d'esprit, mêmes brouilleries dans les familles et entre les proches, mêmes envies, mêmes antipathies⁵ : partout des brus et des belles-mères, des maris et des femmes, des divorces, des ruptures et de mauvais accommodements, partout des humeurs⁶, des colères, des partialités; des rapports⁷ et ce qu'on appelle de mauvais discours⁸. Avec de bons yeux, on voit sans peine la petite ville, la rue Saint-Denis, comme transportées à V*** ou à F***. Ici l'on croit se haïr avec plus de fierté et de hauteur, et peut-être avec plus de dignité; on se nuit réciproquement avec plus d'habileté et de finesse; les colères

1. Cf. p. 47, note 6; 2. A l'occasion; 3. Au sens latin; 4. Suivant les clefs, La Bruyère soage à Louvois, qui était dur et orgueilleux; 5. Comp. Montaigne (II, XII) : « Les âmes des empereurs et des savetiers sont jetées à mêmes moules » et Pascal, *Pensées*, éd. Brunshvicg, § 180 : « Les grands et les petits ont mêmes accidents et mêmes fâcheries et mêmes passions; mais l'un est au haut de la roue et l'autre près du centre et ainsi moins agité par les mêmes mouvements »; 6. Caprices; 7. « Discours de flatteurs qui viennent redire à une personne ce qu'on aura dit d'elle » (*Dict. Furetière*, 1690); 8. Médisances.

sont plus éloquentes, et l'on se dit des injures plus poliment et en meilleurs termes; l'on n'y blesse point la pureté de la langue, l'on n'y offense que les hommes ou que leur réputation; tous les dehors du vice y sont spécieux¹, mais le fond encore une fois y est le même que dans les conditions les plus ravalées²; tout le bas, tout le faible et tout l'indigne s'y trouvent. Ces hommes si grands ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leurs dignités, ces têtes si fortes et si habiles³, ces femmes si polies⁴ et si spirituelles, tous méprisent le peuple, et ils sont peuple... (Ed. 6.)

56. L'on doit se taire sur les puissants : il y a presque toujours de la flatterie à en⁵ dire du bien; il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, et de la lâcheté quand ils sont morts.

1. Ont belle apparence; 2. Basses; 3. Cf. p. 47, note 6; 4. Distingués; 5. Cf. p. 33, note 1.



X. — DU SOUVERAIN OU DE LA RÉPUBLIQUE¹

1. Quand l'on parcourt sans la prévention de² son pays toutes les formes de gouvernement, l'on ne sait à laquelle se tenir : il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus sûr, c'est d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes, et de s'y soumettre.

5. Quand on veut changer et innover dans une république, c'est moins les choses que le temps que l'on considère ; il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne saurait trop attenter contre le peuple, et il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette ville ses franchises, ses droits, ses privilèges ; mais demain ne songez pas même à réformer ses enseignes³. (Ed. 4).

6. Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer ; et, quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir. (Ed. 4.)

9. La guerre a pour elle l'antiquité, elle a été dans tous les siècles : on l'a toujours vue remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers, et faire périr les frères à une même bataille. Jeune SOYECOUR⁴ ! Je regrette ta vertu⁵, ta pudeur⁶, ton esprit déjà mûr, pénétrant, élevé,

1. Etat. Sur ce chap., cf. Lange, pp. 215-239 ; 2. En faveur de. 3. Comp. Montaigne (III, ix). La Bruyère savait aussi quelles étaient sur ce point les idées de Bossuet et il se peut qu'il connût dès lors ces lignes encore inédites de la *Politique tirée de l'Écriture sainte* (publ. en 1709) : « Il n'y a aucune forme de gouvernement ni aucun établissement humain qui n'ait ses inconvénients, de sorte qu'il faut demeurer dans l'état auquel un long temps a accoutumé le peuple. C'est pourquoi Dieu prend en sa protection tous les gouvernements légitimes ». (Livre II, art. 1. Les six premiers livres étaient achevés dès 1679). Mais Bossuet déclare nettement qu'il préfère la royauté, tandis que La Bruyère ne se prononce pas ; 3. En 1669 le lieutenant de police La Reynie voulut obtenir qu'au lieu de s'avancer au-dessus de la tête des passants, les enseignes fussent appliquées contre le mur, mais il dut céder devant les vives protestations que la mesure souleva ; 4. Adolphe de Belleforière, chevalier de Soyecourt fut blessé à la bataille de Fleurus le 1^{er} juillet 1690 et mourut peu après. Son frère aîné, colonel du régiment de Vermandois, avait été tué le même jour. La Bruyère était ami de la famille. — Les lignes : *et faire périr...* jusqu'à : *mais ordinaire* ont été insérées dans la 6^e édition (1691) ; 5. Courage ; 6. Modestie.

sciable : je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frère, et t'enlève à une cour où tu n'as fait que te montrer : malheur déplorable, mais ordinaire ! De tout temps les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entre eux de¹ se dépouiller, se brûler², se tuer, s'égorger les uns les autres ; et, pour le faire plus ingénieusement et avec plus de sûreté, ils ont inventé de belles règles qu'on appelle l'art militaire ; ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire ou la plus solide réputation, et ils ont depuis enchéri de siècle en siècle sur la manière de se détruire réciproquement. De l'injustice des premiers hommes, comme de son unique source, est venue la guerre, ainsi que la nécessité où ils se sont trouvés de se donner des maîtres³ qui fixassent leurs droits et leurs prétentions. Si, content du sien, on eût pu s'abstenir du bien de ses voisins, on avait pour toujours la paix et la liberté⁴. (Ed. 4.)

10. Le peuple, paisible dans ses foyers, au milieu des siens et dans le sein d'une grande ville où il n'a rien à craindre ni pour ses biens ni pour sa vie, respire le feu et le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'embrasements et de massacres, souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne ne viennent point à se rencontrer, ou si elles sont une fois en présence, qu'elles ne combattent point, ou, si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant et qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place⁵. Il va même souvent jusqu'à oublier ses intérêts les plus chers, le repos et la sûreté, par l'amour qu'il a pour le changement et par le goût de la nouveauté ou des choses extraordinaires ; quelques-uns consentiraient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie⁶, à voir tendre des chaînes et faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle. (Ed. 4.)

1. Sont d'accord pour ; 2. La préposition *de* n'est pas répétée. Cf. p. 23, note 2 ; 3. Il semble que pour La Bruyère la royauté est d'institution humaine, issue d'une sorte de *contrat social* ; La Bruyère est ici plus près de Rousseau que de Bossuet. Cf. § 28 et note ; 4. Cf. XII, § 119. Lange (p. 232 et suiv.). Lorsque La Bruyère écrit les jours éclatants du règne sont passés ; on est las des guerres et on s'inquiète de l'avenir. Louis Petit écrit une satire contre la guerre (*Discours satiriques et moraux*, sat. 9, 1686) et Fénelon n'est pas moins sévère (*Télémaque*, XVII). Déjà Pascal avait écrit : « Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste » (*Pensées*, éd. Brunshvicg, § 293) ou encore : « Quand il est question de juger si on doit faire la guerre et tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge et encore intéressé : ce devrait être un tiers indifférent » (*Ibid.* § 296) ; 5. Sur le terrain ; 6. En 1636 les Espagnols prirent Corbie ; les Impériaux envahirent la Bourgogne mais furent arrêtés à Saint-Jean-de-Losne, sur la Saône.

II. *Démophile*¹ à ma droite se lamente et s'écrie : « Tout est perdu, c'est fait² de l'État ! Il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte et si générale conjuration³ ? quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul à tant et de si puissants ennemis ? Cela est sans exemple dans la monarchie. Un héros, un ACHILLE y succomberait. On a fait, ajoute-t-il, de lourdes fautes ; je sais bien ce que je dis, je suis du métier, j'ai vu la guerre et l'histoire m'en a beaucoup appris. » Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim, et de Jacques Cœur⁴. « C'étaient là des hommes, dit-il, c'étaient des ministres. » Il débite⁵ ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes et les plus désavantageuses que l'on pourrait feindre⁶ : tantôt un parti⁷ des nôtres a été attiré dans une embuscade et taillé en pièces ; tantôt quelques troupes renfermées dans un château se sont rendues aux ennemis à discrétion et ont passé⁸ par le fil de l'épée ; et, si vous lui dites que ce bruit est faux et qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas ; il ajoute qu'un tel général a été tué ; et, bien qu'il soit vrai qu'il n'a reçu qu'une légère blessure et que vous l'en assuriez, il déplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfants, l'État ; il se plaint lui-même, *il a perdu un bon ami et une grande protection*. Il dit que la cavalerie allemande est invincible ; il pâlit au seul nom des cuirassiers de l'empereur. « Si l'on attaque cette place, continue-t-il, on lèvera le siège ; ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat, ou si on le⁹ livre on le doit perdre, et si on le perd, voilà l'ennemi sur la frontière. » Et, comme *Démophile* le¹⁰ fait voler, le voilà dans le cœur du royaume ; il entend déjà sonner le beffroi des villes et crier à l'alarme ; il songe à son bien et à ses terres : où conduira-t-il son argent, ses meubles, sa famille ? où se réfugiera-t-il ? en Suisse ou à Venise ? (Ed. 6.)

Mais à ma gauche *Basilide*¹¹ met tout d'un coup sur pied une armée de trois cent mille hommes¹² ; il n'en rabattrait

1. Portrait du *novelliste* pessimiste ; 2. C'en est fait ; 3. Coalition (la ligue d'Augsbourg) ; 4. *Olivier le Daim* était le barbier et le conseiller de Louis XI ; *Jacques Cœur*, l'argentier de Charles VII ; ils ne furent ministres ni l'un ni l'autre ; 5. *Débiter* : raconter, exposer. Le mot n'a pas nécessairement une nuance péjorative. Cf. Bourdaloue : « Dans tous les siècles, ils ont renouvelé les mêmes défenses, *débité* les mêmes maximes, prononcé les mêmes arrêts » ; 6. *Imaginer* ; 7. *Détachement* : « troupes que l'on détache pour reconnaître l'ennemi » (*Dict. Acad.*, 1694) ; 8. Ont été passées ; 9. Au XVII^e siècle, le pronom personnel peut remplacer un nom indéterminé ; 10. L'ennemi ; 11. Le *novelliste* optimiste. La clef de 1697 dit que le premier portrait est celui des « frondeurs », l'autre celui des « anti-frondeurs » ; il est à remarquer que *Démophile* signifie *ami du peuple* et que *Basilide* veut probablement dire, dans la pensée de La Bruyère, partisan du roi ; 12. Chiffre énorme pour l'époque.

pas une seule brigade : il a la liste des escadrons et des bataillons, des généraux et des officiers; il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage¹. Il dispose absolument de toutes ces troupes : il en envoie tant en Allemagne et tant en Flandre; il réserve un certain nombre² pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrénées, et il fait passer la mer à ce qui lui reste; il connaît les marches de ces armées, il sait ce qu'elles feront et ce qu'elles ne feront pas; vous diriez qu'il ait l'oreille du prince ou le secret du ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelques³ neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ni plus ni moins : car ses nombres sont toujours fixes et certains, comme de celui qui⁴ est bien informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une bicoque⁵, non seulement il envoie s'excuser à⁶ ses amis qu'il a la veille conviés à dîner⁷, mais même ce jour-là il ne dîne point, et, s'il soupe, c'est sans appétit. Si les nôtres assiègent une place très forte, très régulière⁸, pourvue de vivres et de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la ville a des endroits faibles et mal fortifiés, qu'elle manque de poudre, que son gouverneur manque d'expérience, et qu'elle capitulera après huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine, et, après avoir respiré un peu : « Voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle! ils sont défaits, et à plate couture; le général, les chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a péri. Voilà, continue-t-il, un grand massacre, et il faut convenir que nous jouons d'un grand bonheur⁹. » Il s'assit¹⁰, il souffle après avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il est certain qu'il n'y a point eu de bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel prince renonce à la ligue et quitte ses confédérés, qu'un autre se dispose à prendre le même parti; il croit fermement avec la populace qu'un troisième est mort¹¹, il nomme le lieu où il est enterré, et, quand on est détrompé

1. « L'amas de tous les bagages d'une armée. On a pillé le bagage » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. Un nombre déterminé; 3. Au xvii^e siècle *quelque* pouvait se mettre au pluriel devant un nom de nombre. Cf. Malherbe : « Le roi a été ici quelques trois ou quatre jours » Haase, (§ 48 B); 4. Comme ceux d'un homme qui; 5. « Ville de peu de défense » (*Dict. Acad.*, 1694); 6. Il envoie ses excuses à; 7. *Dîner* : déjeuner; *souper* : dîner; 8. *Place régulière* : « place dont la fortification fait une figure régulière et dont les bastions sont égaux » (*Dict. Acad.*, 1694); 9. On dit encore : jouer de malheur; 10. La Bruyère emploie indifféremment *s'assit* ou *s'assied*; 11. A la fin de juillet 1690 la nouvelle s'était répandue à Paris que Guillaume III était mort; on dressa dans les rues des tables où on buvait et on fit des feux de joie.

aux halles et aux faubourgs, il parie encore pour l'affirmative. Il sait par une voie indubitable que T. K. L.¹ fait de grands progrès contre l'empereur, que le Grand Seigneur² arme *puissamment*, ne veut point de paix, et que son vizir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne³; il frappe des mains et il tressaille sur cet événement dont il ne doute plus : la triple alliance chez lui est un Cerbère, et les ennemis autant de monstres à assommer; il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes et que de trophées. Il dit dans le discours⁴ familier : *Notre auguste héros, notre grand potentat, notre invincible monarque*. Réduisez-le, si vous pouvez, à dire simplement : « Le roi a beaucoup d'ennemis; ils sont puissants, ils sont unis, ils sont aigris; il les a vaincus, j'espère toujours qu'il les pourra vaincre. » Ce style, trop ferme et trop décisif pour Démophile, n'est pour Basilide ni assez pompeux ni assez exagéré : il a bien d'autres expressions en tête; il travaille aux inscriptions des arcs et des pyramides qui doivent orner la ville capitale un jour d'entrée⁵; et, dès qu'il entend dire que les armées sont en présence ou qu'une place est investie, il fait déplier sa robe et la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie de la cathédrale. (Ed. 6.)

24. La science des détails ou une diligente attention aux moindres besoins de la république⁶ est une partie essentielle au bon gouvernement, trop négligée à la vérité dans les derniers temps par les rois ou par les ministres, mais qu'on ne peut trop souhaiter dans le souverain qui l'ignore, ni assez estimer dans celui qui la possède⁷. Que sert, en effet, au bien des peuples et à la douceur de leurs jours, que le prince place les bornes de son empire au delà des terres de ses ennemis, qu'il fasse de leurs souverainetés⁸ des provinces de son royaume; qu'il leur soit également supérieur par les sièges et par les batailles, et qu'ils ne soient devant lui en sûreté ni dans les plaines ni dans les plus forts bastions; que les nations s'appellent les unes les autres, se liguent ensemble pour se défendre et pour l'arrêter; qu'elles se

1. Le Hongrois Tékéli, chef d'une insurrection contre l'empereur d'Autriche; 2. Le sultan de Constantinople; 3. Le grand-vizir Kara Mustapha avait assiégé Vienne en 1683; 4. Conversation; 5. Entrée triomphale; 6. Etat; 7. Saint-Simon signalait — mais pour la critiquer — chez Louis XIV cette attention aux détails : « Il voulait régner par lui-même. Sa jalousie là-dessus alla sans cesse jusqu'à la faiblesse. Il régna en effet dans le petit; dans le grand, il ne put y atteindre; et jusque dans le petit il fut souvent gouverné »; 8. *Souveraineté* : étendue du pays où commande un prince souverain » (Dict. Acad., 1694).

liguent en vain, qu'il marche toujours et qu'il triomphe toujours; que leurs dernières espérances soient tombées par le raffermissement d'une santé¹ qui donnera au monarque le plaisir de voir les princes, ses petits-fils², soutenir ou accroître ses destinées, se mettre en campagne, s'emparer de redoutables forteresses et conquérir de nouveaux États; commander de vieux et expérimentés capitaines, moins par leur rang et leur naissance que par leur génie³ et leur sagesse; suivre les traces augustes de leur victorieux père⁴, imiter sa bonté, sa docilité, son équité, sa vigilance, son intrépidité? Que me servirait, en un mot, comme à tout le peuple, que le prince fût heureux et comblé de gloire par lui-même et par les siens, que ma patrie fût puissante et formidable, si, triste et inquiet, j'y vivais dans l'oppression ou dans l'indigence; si, à couvert des courses⁵ de l'ennemi, je me trouvais exposé dans les places ou dans les rues d'une ville au fer d'un assassin, et que je craignisse moins, dans l'horreur de la nuit, d'être pillé ou massacré dans d'épaisses forêts que dans ses carrefours; si la sûreté, l'ordre et la propriété ne rendaient pas le séjour des villes si délicieux, et n'y avaient pas amené, avec l'abondance, la douceur de la société; si, faible et seul de mon parti, j'avais à souffrir dans ma métairie du voisinage d'un grand, et si l'on avait moins pourvu à me faire justice de ses entreprises⁶; si je n'avais pas sous ma main autant de maîtres, et d'excellents maîtres, pour élever mes enfants dans les sciences ou dans les arts qui feront un jour leur établissement⁷; si, par la facilité du commerce, il m'était moins ordinaire de m'habiller de bonnes étoffes et de me nourrir de viandes saines, et de les acheter peu⁸, si enfin, par les soins du prince, je n'étais pas aussi content de ma fortune qu'il doit lui-même par ses vertus l'être de la sienne¹⁰ (Ed. 4.)

1. Louis XIV avait été opéré de la fistule en 1686; 2. Ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry; 3. Talent naturel; 4. Le Dauphin; 5. Incursions; 6. Sur; 7. *Entreprise*: « violence, action injuste sur le bien d'autrui » (*Dict. Acad.*, 1694); 8. Situation; 9. Bon marché; 10. Tel est l'idéal de La Bruyère: « un roi soucieux du bien-être de son peuple plus que de gloire militaire et de conquêtes ». Il parle comme s'il trouvait toutes ces vertus dans la personne de Louis XIV; la page est toutefois, en même temps qu'un éloge, une leçon dont la hardiesse apparaît quand on la rapproche de quelques autres passages, n'est-ce pas dans les *Caractères* qu'on voit le hobereau « oisif et querelleux » tirer l'épée contre ses voisins (XI, § 129), les partisans ruiner le peuple (VI, *passim*) et les paysans vivre dans des tanières de pain noir et de racines (XI, § 128)? La Bruyère se rencontre sans s'en douter, avec l'auteur du pamphlet *les Soupirs de la France esclave*, 13^e mémoire (1689). Le pamphlétaire parlant des conquêtes de Louis XIV s'écrie: « Qu'en revient-il au peuple?... en est-il moins misérable? » etc. Cf. Lange (pp. 234-235).

26. Tout prospère dans une monarchie où l'on confond les intérêts de l'État avec ceux du prince¹. (Ed. 7.)

27. Nommer un roi PÈRE DU PEUPLE est moins faire son éloge que l'appeler par son nom, ou faire sa définition. (Ed. 7.)

28. Il y a un commerce² ou un retour³ de devoirs du souverain à ses sujets, et de ceux-ci au souverain : quels sont les plus assujettissants et les plus pénibles, je ne le déciderai pas : il s'agit de juger d'un côté entre les étroits engagements⁴ du respect, des secours, des services, de l'obéissance, de la dépendance ; et, d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de soins, de défense, de protection. Dire qu'un prince est arbitre de la vie des hommes, c'est dire seulement que les hommes, par leurs crimes, deviennent naturellement soumis aux lois et à la justice, dont le prince est le dépositaire⁵ ; ajouter qu'il est maître absolu de tous les biens de ses sujets, sans égards, sans compte ni discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un favori qui se dédiera à l'agonie. (Ed. 7.)

29. Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur, le berger, soigneux et attentif, est debout auprès de ces brebis, il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage ; si elles se dispersent, il les rassemble ; si un loup avide paraît, il lâche son chien, qui le met en fuite ; il les nourrit, il les défend ; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins ! quelle vigilance ! quelle servitude ! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger ou des brebis ? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau ?

1. Où le prince n'a pas d'autres intérêts que ceux de l'État ; 2. Échange ; 3. Réciprocité ; 4. Obligations ; 5. Dire que le prince est « dépositaire » des lois, c'est dire que les lois sont antérieures au prince et qu'il ne peut les enfreindre. Conception singulièrement hardie si on se rappelle comment Louis XIV concevait l'absolutisme. Bossuet dans sa *Politique tirée de l'Écriture sainte* (publiée en 1709) affirme que « l'autorité royale est sacrée et absolue » ; que les mauvais princes ne sont justiciables que de Dieu ; que « l'impiété déclarée et même la persécution n'exemptent pas les sujets de l'obéissance qu'ils doivent aux princes ; que les sujets n'ont à opposer à la violence des princes que des remontrances respectueuses sans mutinerie et sans murmures, et des prières pour leur conversion ». Cf. Lacour-Gayet (*L'éducation politique de Louis XIV*), et Lange (pp. 221-223). On retrouve chez La Bruyère l'écho d'idées qui furent violemment exprimées pendant la Fronde et qui restèrent plus ou moins à la bourgeoisie parisienne.

Image naïve¹ des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince. (Ed. 7.)

Le faste et le luxe dans un souverain, c'est le berger habillé d'or et de pierreries, la houlette d'or en ses mains; son chien a un collier d'or, il est attaché avec une laisse d'or et de soie : que sert tant d'or à son troupeau ou contre les loups²? (Ed. 7.)

30. Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instants l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes! quel dangereux poste que celui qui expose à tous moments un homme à nuire à un million d'hommes³! (Ed. 7.)

31. Si les hommes ne sont point capables sur la terre d'une joie plus naturelle, plus flatteuse et plus sensible que de connaître qu'ils sont aimés, et si les rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop⁴ acheter le cœur de leurs peuples⁵? (Ed. 7.)

1. « Qui représente bien la vérité. Une description naïve » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. L'allusion au luxe de Louis XIV n'est pas douteuse. Cf. Lange (pp. 226-227). Toutefois, en 1689, pour subvenir aux charges de la guerre, Louis XIV avait envoyé à la Monnaie sa vaisselle d'argent et La Bruyère pouvait s'autoriser de ce fait pour donner de sa phrase une interprétation innocente; 3. Comp. Fénelon (*Télémaque*, 1699), chap. XVIII : « Le roi n'est roi que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, comme un père de sa famille; mais trouvez-vous qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens?... S'il est bon, il doit goûter le plus solide et le plus pur de tous les plaisirs à travailler pour la vertu »; 4. Trop cher; 5. Le § 35 et dernier est un éloge abondant et banal de Louis XIV (1^{re} édition). Le chapitre *Du souverain* n'avait dans la 1^{re} édition que neuf petites pages, dont l'éloge de Louis XIV prenait à lui seul les deux tiers; peu à peu il a grossi; les dernières éditions sont celles où se manifeste le mieux la prédilection de La Bruyère pour une souveraineté pacifique et patriarcale, selon le rêve de Fénelon et de l'abbé Fleury; on voit dans cette progression « le reflet du mouvement d'esprits qui dès lors accéléré, précipité par les revers, finira par aliéner au roi les cœurs de ses meilleurs sujets » Lange (p. 239).



XI. — DE L'HOMME

1. Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté¹, l'amour² d'eux-mêmes et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève³.

2. Les hommes en un sens ne sont point légers, ou ne le sont que dans les petites choses : ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bienséances; ils changent de goût quelquefois; ils gardent leurs mœurs toujours mauvaises, fermes et constants⁴ dans le mal, ou dans l'indifférence pour la vertu.

7. *Ménalque*⁵ descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme; il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit⁶, et venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié; il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons et que sa chemise est par-dessus ses chausses⁷. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac⁸ ou au visage; il ne soup-

1. Cruauté. « Les lions apprivoisés perdent leur fierté naturelle » (*Dict. Acad.*, 1694);
2. Le XVII^e siècle emploie quelquefois l'article là où nous mettrions l'adjectif possessif. Cf. Molière (*le Misanthrope*, v. 1572) : « vous perdez le temps »; 3. Comp. Molière (*le Misanthrope*, I, I, v. 173-173). Philinte dit :

Oui, je vois ces défauts, dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé.
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

4. Inébranlables. On disait : « Constant dans les tourments » (*Dict. Académie*, 1694);
5. Note de La Bruyère, ajoutée à la 8^e édition : « Ceci est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distractions. Ils ne sauraient être en trop grand nombre s'ils sont agréables, car les goûts étant différents, on a à choisir. » Le « recueil », publié pour la première fois dans la 6^e édition, a été complété dans la 7^e et dans la 8^e. Quoi qu'en pense La Bruyère, cette accumulation de faits, souvent peu vraisemblables, est fatigante. Nous ne donnons que le tiers environ du portrait. L'original est, paraît-il, Charles de Villars, comte de Brancas, chevalier d'honneur d'Anne d'Autriche, né vers 1613, mort en 1681. Il est question de lui dans le *Menagiana*, dans les *Mémoires* de Saint-Simon, dans la correspondance de la duchesse d'Orléans et souvent dans les lettres de M^{me} de Sévigné. Tallemant des Réaux raconte quelques-unes de ses distractions (Ed. G. Mongrédien, t. II, pp. 228-229). Mais La Bruyère a emprunté d'autres traits au prince de Conti, à un certain abbé de Mauroy, peut-être même au duc de Bourbon, fils du grand Condé; il s'est souvenu d'un portrait de Théophraste (de la Stupidité); il a enfin beaucoup imaginé et ces inventions ne sont pas ce qu'il y a de meilleur; 6. Tallemant dit de Brancas : « On l'a fait aller un jour en compagnie avec son bonnet de nuit »; 7. Culotte; 8. Poitrine.

bonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charrette ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête¹ à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître² à peine³ et n'avoir que le loisir de se coller à un mur⁴ pour lui faire place. Il cherche, il brouille⁵, il crie, il s'échauffe il appelle ses valets l'un après l'autre : *on lui perd tout, on lui égare tout* ; il demande ses gants qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander⁶ son masque⁷ lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre à l'appartement⁸, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue⁹. Tous les courtisans regardent et rient ; Ménalque regarde aussi, et rit plus haut que les autres ; il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants qui lui disent précisément le nom de sa rue ; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais¹⁰ et, trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans. Le cocher touche¹¹ et croit ramener¹² son maître dans sa maison ; Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet¹³. Tout lui est familier, rien ne lui est nouveau. Il s'assit¹⁴, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive ; celui-ci se lève pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre ; il parle, il rêve¹⁵, il reprend la pa-

1. Face à face ; 2. La préposition *de* n'est exprimée qu'une fois. Cf. Corneille (*Cid*, v. 883) : « Réduit à te déplaire ou souffrir un affront. » Vaugelas n'admettait cette omission que si les verbes étaient synonymes. Cf. Haase (§ 145) ; 3. Avec peine ; 4. Cette expression est du style burlesque (*Dict. Richelet*, 1680) ; 5. Met du désordre ; 6. Qui demandait son masque au moment même où... ; 7. Sorte de voilette de velours ou de satin noir que les femmes mettaient en ville pour « se conserver le teint » (*Dict. Acad.*, 1694) ; 8. « Divertissement accompagné de musique, de jeu, que le roi donne en de certains jours dans ses appartements à toute la cour. Il y aura demain appartement à Versailles » (*Dict. Acad.*, 1694) ; 9. Les clefs disent de Brancas : « L'aventure de la perruque dont il est parlé ici lui arriva chez la reine » ; 10. Palais de Justice ; 11. Fouetter ; 12. Reconduire. *Ramener* : amener de nouveau ; 13. Petite pièce retirée « pour travailler ou converser en particulier » (*Dict. Acad.*, 1694) ; 14. La Bruyère emploie indifféremment *s'assit* ou *s'assied* ; 15. *Rêver* : « penser, méditer profondément » (*Dict. Acad.*, 1694).

role. Le maître de la maison s'ennuie¹ et demeure étonné²; Ménalque ne l'est pas moins et ne dit pas ce qu'il en pense : il a affaire à un fâcheux³, à un homme oisif, qui se retirera à la fin; il l'espère, et il prend patience. La nuit arrive qu'il est à peine détrompé⁴. Une autre fois il rend visite à une femme, et, se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit⁵ dans son fauteuil et ne songe nullement à l'abandonner; il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues, il attend à tous les moments qu'elle se lève et le laisse en liberté; mais, comme cela tire en longueur, qu'il a faim et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper : elle rit, et si haut qu'elle le réveille...

Dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit et jette son chapeau à terre en croyant faire tout le contraire⁶. Il se promène sur l'eau, et il demande quelle heure il est : on lui présente une montre; à peine l'a-t-il reçue que, ne songeant plus ni à l'heure ni à la montre, il la jette dans la rivière comme une chose qui l'embarrasse. Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, et jette toujours la poudre dans l'encrier. Ce n'est pas tout : il écrit une seconde lettre, et, après les avoir cachetées toutes deux, il se trompe à l'adresse : un duc et pair reçoit l'une de ces deux lettres et, en l'ouvrant, y lit ces mots : *Maître Olivier, ne manquez⁷, sitôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin...* Son fermier reçoit l'autre et se la fait lire. On y trouve : *Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à Votre Grandeur⁸...* Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, et, après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie; il ne laisse pas d'être surpris de ne voir goutte, et il sait à peine comment cela est arrivé...

...Il commence un conte qu'il oublie d'achever, il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle,

1. S'impaticente; 2. Stupéfait; 3. Importun; 4. Tallemant raconte une mésaventure analogue de Brancas : « Au sortir des Tuileries, un soir, il se jette dans le premier carrosse; le cocher touche, il le mène dans une maison. Il monte jusque dans la chambre sans se reconnaître. Les laquais du maître du carrosse l'avaient pris pour leur maître, qui lui ressemblait assez de taille. Ils le laissent là et courent aux Tuileries, mais par hasard ils rencontrèrent ses gens et leur dirent où il était » (Remarquons en passant que La Bruyère n'a probablement pas lu ces *Historiettes* de Tallemant des Réaux qui sont restées en manuscrit jusqu'à l'édition de 1833-1835); 5. S'installe comme à demeure; 6. Cette phrase a été ajoutée dans la 8^e édition; 7. Ne manquez pas. Cette suppression de *pas* ou de *point*, habituelle au xvi^e siècle, devient rare à la fin du xvii^e. Cf. Haase (§ 100); 8. M^{me} de Sévigné raconte de Brancas une distraction analogue (*Lettre* du 2 juin 1672).

il se renverse dans une chaise, il pousse un cri plaintif, il bâille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette; il est vrai que ses voisins en manquent aussi bien que de couteaux et de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouir longtemps. On a inventé aux tables une grande cuillère pour la commodité du service; il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, et il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge et sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler...

Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas : pour un stupide¹, car il n'écoute point, et il parle encore moins; pour un fou, car, outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines² grimaces et à des mouvements de tête involontaires; pour un homme fier et incivil, car vous le saluez, et il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut; pour un inconsidéré³, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tâche, d'exécution et d'échafaud devant un homme dont le père y a monté, de roture devant des roturiers qui sont riches et qui se donnent pour nobles... (Ed. 6.)

8. L'incivilité n'est pas un vice de l'âme, elle est l'effet de plusieurs vices : de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité⁴, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie; pour ne se répandre⁵ que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible et manifeste; il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit. (Ed. 4.)

9. Dire d'un homme colère, inégal, querelleux, chagrin⁶, pointilleux, capricieux : « C'est son humeur », n'est pas l'excuser, comme on le croit, mais avouer sans y penser que de si grands défauts sont irrémédiables. (Ed. 4.)

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes; ils devraient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paraître⁷ tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce c'est-à-dire à être des hommes... (Ed. 4.)

1. Cf. XII, § 49 : « Le stupide est un sot qui ne parle point »; 2. Au XVII^e siècle on emploie souvent le *de* partitif devant *aucun*, *certain*, *différent*; 3. Étourdi et manquant de tact; 4. Cf. note 1; 5. Pour la construction, cf. Corneille (*Horace*, v. 900) : « Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères »; 6. Irritable, toujours mécontent; 7. Se montrer.

11. Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir : il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger et n'en rien faire; la chose la plus prompte et qui se présente d'abord¹, c'est le refus, et l'on n'accorde que par réflexion.

12. Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général et de chacun d'eux en particulier, et jetez-vous ensuite dans le commerce du monde. (Ed. 8.)

16. L'on demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation et n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes lois, convenir entre eux des mêmes usages et d'un même culte. Et moi, pensant à la contrariété² des esprits, des goûts et des sentiments, je suis étonné de voir jusqu'à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, et composer une seule famille³. (Ed. 2.)

17. Il y a d'étranges pères, et dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfants des raisons de se consoler de leur mort.

19. La vie est courte et ennuyeuse, elle se passe toute à désirer; l'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive qui nous surprend encore dans les désirs; on en est là quand la fièvre nous saisit et nous éteint; si l'on eût guéri, ce n'était que pour désirer plus longtemps⁴.

22. L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux pourrait du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette dernière ressource. (Ed. 4.)

1. Aussitôt; 2. Opposition, contradiction. Cf. Pascal : « Il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme et... il y a un grand principe de misère. Il faut donc que (la religion) nous rende raison de ces étonnantes contrariétés »; 3. Cette remarque avait paru dans la 1^{re} édition sous la forme suivante : « Pénétrant à fond la contrariété des esprits, des goûts et des sentiments, je suis bien plus émerveillé de voir que les milliers d'hommes qui composent une nation se trouvent rassemblés en un même pays pour parler une même langue, vivre sous les mêmes lois, convenir entre eux d'une même coutume, des mêmes usages et d'un même culte, que de voir diverses nations se cantonner sous les différents climats qui leur sont distribués, et se partager sur toutes ces choses »; 4. Cf. Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 172) : « ... Nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux il est inévitable que nous ne le soyons jamais », et, § 425 : « Et ainsi le présent ne nous satisfaisant jamais, l'espérance nous pèse, et de malheur en malheur nous même jusqu'à la mort qui en est un comble éternel. » De même Montaigne (*Essais*, t. 3) : « Nous ne sommes jamais chez nous; nous sommes toujours au delà : la crainte, le désir, l'espérance nous élancent vers l'avenir et nous dérobent le sentiment et la considération de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus » (éd. Villey, t. pp. 15-16).

29. Il y a de certains¹ biens que l'on désire avec emportement, et dont l'idée seule nous enlève² et nous transporte; s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins que l'on aspire³ encore à de plus grands⁴.

30. Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs où⁵ l'on n'ose penser, et dont la seule vue fait frémir; s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connaissait point, l'on se raidit contre son infortune, et l'on fait mieux qu'on ne l'espérait⁶

31. Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule, pour adoucir une grande douleur et pour faire moins sentir une grande perte. (Ed. 4.)

34. Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

35. Irène se transporte à grands frais en⁷ Épidaure⁸, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue⁹ de fatigue; et le dieu prononce¹⁰ que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire; elle dit qu'elle est le soir sans appétit; l'oracle lui ordonne de dîner¹¹ peu; elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit; elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher; elle lui déclare que le vin lui est nuisible; l'oracle lui dit de boire de l'eau; qu'elle a des indigestions, et il ajoute qu'elle fasse diète. « Ma vue s'affaiblit, dit Irène. — Prenez des lunettes, dit Esculape. — Je m'affaiblis

1. Cf. p. 25, note 2; 2. Ravit. M^me de Sévigné (30 septembre 1671) : « Je lis Nicole avec un plaisir qui m'enlève »; 3. N'aspire. Ne est généralement omis au xvii^e siècle après le que comparatif. Voiture écrit : « J'ai peur d'y demeurer plus que je voudrais » Haase (§ 104 A); 4. La remarque est déjà dans Montaigne (I, 53) : « Quoi que ce soit qui tombe en notre connaissance et jouissance, nous sentons qu'il ne nous satisfait pas, et allons béant après les choses à venir et inconnues d'autant que les présentes ne nous saoulent point; non pas, à mon avis, qu'elles n'aient assez de quoi nous saouler, mais c'est que nous les saisissons d'une prise malade et déréglée »; 5. Auxquels, Haase, (§ 38); 6. Cf. Pascal (*Pensées*, éd. Brunshvicg, § 109) : « Quand on se porte bien, on admire comment on pourrait faire si on était malade; quand on l'est, on prend médecine gaiement : le mal y résout »; 7. On emploie souvent en au lieu de à devant les noms de villes : en Jérusalem, en Alger, en Avignon, en Paris. Haase, (§ 126 C); 8. Ville d'Argolide, où se trouvait un temple d'Esculape, fils d'Apollon et dieu guérisseur; 9. Épuisée; 10. Déclare avec autorité; 11. Déjeuner.

moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine² que j'ai été. — C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. — Mais quel moyen de guérir de cette langueur? — Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous? Est-ce là toute cette science que les hommes publient³, et qui vous fait révéler de toute la terre? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux, et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseigniez? — Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abréger vos jours par un long voyage⁴? » (Ed. 8.)

36. La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les moments de la vie; il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir⁵.

40. L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

42. C'est plus tôt fait de céder à la nature et de craindre la mort que de faire de continuels efforts, s'armer⁶ de raisons et de réflexions, et être continuellement aux prises avec soi-même pour ne la pas craindre. (Ed. 6.)

46. Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre un meilleur usage.

48. Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre. (Ed. 4.)

50. Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides⁷, intempérants, menteurs, dissimulés; ils rient et pleurent facilement; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets; ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes. (Ed. 4.)

51. Les enfants n'ont ni passé ni avenir⁸, et, ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent. (Ed. 4.)

1. Aussi, Haase (§ 98); 2. En bonne santé; 3. Vantent hautement. Cf. Racine (*Bérénice*, v. 346) : « J'entends de tous côtés publier vos vertus »; 4. Clefs du XVIII^e siècle : « On tint ce discours à M^{me} de Montespan, aux eaux de Bourbon où elle allait souvent pour des maladies imaginaires. » « Elle pensait sans cesse à la mort », dit Saint-Simon; 5. C'est le mot de Publius Syrus : « *Mortem timere crudelius est quam mori* »; 6. Cf. p. 23, note 2; 7. « Peureux » (*Dict. Furetière*, 1690); 8. Ni regret du passé, ni souci de l'avenir.

52. Le caractère de l'enfance paraît unique¹; les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes, et ce n'est qu'avec une curieuse² attention qu'on en pénètre la différence; elle augmente avec³ la raison, parce qu'avec celle-ci croissent les passions et les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entre eux et si contraires à eux-mêmes. (Ed. 4.)

53. Les enfants ont déjà de leur âme l'imagination et la mémoire, c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus; et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour tous leurs amusements : c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire; qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet⁴ à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste; qu'ils se trouvent à un grand festin et y font bonne chère; qu'ils se transportent dans des palais et dans des lieux enchantés; que, bien que seuls, ils se voient un riche équipage et un grand cortège; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille et jouissent du plaisir de la victoire; qu'ils parlent aux rois et aux plus grands princes; qu'ils sont rois eux-mêmes, ont des sujets, possèdent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable, et, ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent à cet âge être les arbitres de leur fortune et les maîtres de leur propre félicité. (Ed. 4.)

54. ... L'unique soin des enfants est de trouver l'endroit faible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soumis : dès qu'ils ont pu les entamer, ils gagnent le dessus et prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait déchoir une première fois de cette supériorité à leur égard est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer⁵. (Ed. 4.)

55. La paresse, l'indolence⁶ et l'oisiveté, vices si naturels aux enfants, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie,

1. Identique chez tous; 2. Scrupuleuse; 3. En même temps que; 4. Réellement; 5. Cf. Fénelon (*De l'éducation des filles*, v) : « Quoique vous veilliez sur vous-mêmes pour n'y laisser rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous : souvent il apercevra jusqu'à vos fautes les plus légères... D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfants ne leur pardonnent rien, et se pardonnent tout à eux-mêmes. Cela excite dans les enfants un esprit de critique et de malignité de façon que, quand ils ont vu faire quelque faute à la personne qui les gouverne, ils en sont ravis et ne cherchent qu'à la mépriser. » Le traité *De l'éducation des filles* a paru en 1687; 6. Indifférence. M^m de Sévigné parle de « l'indolence insupportable des longs attachements ». (6 mai 1676).

où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs. (Ed. 4.)

57. Les enfants commencent entre eux par l'état populaire; chacun y est le maître, et, ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas longtemps et passent au monarchique; quelqu'un se distingue, ou par une grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connaissance plus exacte des jeux différents et des petites lois qui les composent; les autres lui défèrent¹, et il se forme alors un gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir². (Ed. 4.)

58. Qui doute que les enfants ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment³? Si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfants et sans une longue expérience⁴; et, si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parents ou de leurs maîtres. (Ed. 4.)

59. C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfants et leur devenir inutile que de les punir de fautes qu'ils n'ont point faites, ou même sévèrement de celles qui sont légères; ils savent précisément et mieux que personne ce qu'ils méritent, et ils ne méritent guère que ce qu'ils craignent; ils connaissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, et ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité. (Ed. 4.)

60. On ne vit point assez pour profiter de ses fautes; on en commet pendant tout le cours de sa vie, et tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé...

64. Nous faisons par vanité ou par bienséance les mêmes choses, et avec les mêmes dehors, que nous les ferions par inclination ou par devoir⁵. Tel vient de mourir à Paris

1. Cèdent respectueusement; 2. Les édits royaux portaient la formule : *Tel est notre plaisir*; 3. Avec suite; 4. La Bruyère se souvient sans doute de Malebranche (*Recherche de la vérité*, liv. II, 1^{re} partie, 8) : « Les petits enfants ont de la raison aussi bien que les hommes faits, quoiqu'ils n'aient pas d'expérience »; 5. Cf. Malebranche (II, 2^e partie, 7) : « On ne connaît point assez que c'est la vanité qui donne le branle à la plupart de nos actions », et La Rochefoucauld : « La vertu n'irait pas loin si la vanité ne lui tenait compagnie ».

de la fièvre qu'il a gagnée à veiller sa femme, qu'il n'aimait point¹.

66. Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi; un homme modeste ne parle point de soi²... (Ed. 4.)

67. Les hommes parlent de manière, sur ce qui les regarde, qu'ils n'avouent d'eux-mêmes que de petits défauts³, et encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talents ou de grandes qualités⁴. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire, content d'ailleurs de son grand sens et de son bon jugement⁵; l'on reçoit⁶ le reproche de la distraction et de la rêverie, comme s'il nous accordait le bel esprit; l'on dit de soi qu'on est maladroit et qu'on ne peut rien faire de ses mains, fort consolé de la perte de ces petits talents par ceux de l'esprit ou par les dons de l'âme que tout le monde nous connaît; l'on fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toujours son désintéressement, et que⁷ l'on est guéri de l'ambition; l'on ne rougit point de sa malpropreté⁸, qui n'est qu'une négligence pour les petites choses, et qui semble supposer qu'on n'a d'application que pour les solides et essentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'était par trop d'empressement ou par curiosité qu'il se trouva un certain jour à la tranchée ou en quelque autre poste très périlleux, sans être de garde ni commandé, et il ajoute qu'il en fut repris de son général. De même une bonne tête⁹ ou un ferme génie qui se trouve né avec cette prudence¹⁰ que les autres hommes cherchent vainement à acquérir, qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande expérience, que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté et l'importance des affaires occupent seulement et n'accablent point, qui, par l'étendue de ses vues et de sa pénétration,

1. Clefs du XVIII^e siècle : « Feu M. le prince de Conti. Il mourut de la petite vérole en veillant auprès de la princesse sa femme atteinte du même mal et qui en est relevée. » Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, né en 1661, avait épousé en 1680 M^{lle} de Blois, fille de Louis XIV et de M^{lle} de La Vallière; il mourut le 9 novembre 1685; 2. Cf. La Rochefoucauld : « On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler », et Montaigne (III, 13) : « Se priser et se mépriser naissent souvent de pareil air d'arrogance. » 3. Cf. La Rochefoucauld : « Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands. » 4. Cf. les remarques sévères et injustes de Malebranche sur Montaigne (*Recherche de la vérité*, II, 2^e partie, v); 5. Cf. La Rochefoucauld : « Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement »; 6. Accepte; 7. Au XVII^e siècle un verbe peut avoir plusieurs compléments de nature différente, nom, infinitif ou proposition complétive, Haase, (§ 151, Rem. II); 8. Inélegance. Cf. le *Bourgeois gentilhomme* : « Comment, monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde; vous avez tout à fait bon air avec cet habit »; 9. « Homme de beaucoup d'esprit, de beaucoup de capacité » (*Dict. Acad.*, 1694); 10. Sagesse.

se rend maître de tous les événements, qui, bien loin de consulter toutes les réflexions qui sont écrites sur le gouvernement et la politique, est peut-être de ces âmes sublimes nées pour régir les autres, et sur qui ces premières règles ont été faites, qui est détourné par les grandes choses qu'il fait des belles ou des agréables qu'il pourrait lire, et qui au contraire ne perd rien à retracer¹ et à feuilleter, pour ainsi dire, sa vie et ses actions : un homme ainsi fait peut dire aisément et sans se commettre² qu'il ne connaît aucun livre et qu'il ne lit jamais³ (Ed. 4.)

69. La modestie n'est point, ou est confondue avec une chose toute différente de soi⁴, si on la prend pour un sentiment intérieur qui avilit l'homme à ses propres yeux et qui est une vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme, de sa nature, pense hautement et superbement⁵ de lui-même et ne pense ainsi que de lui-même; la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre; elle est une vertu du dehors qui règle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, et qui le fait agir extérieurement avec les autres comme s'il n'était pas vrai qu'il les compte pour rien. (Ed. 4.)

71. Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nés⁶ ne demandent pas mieux; faites seulement que les hommes n'empiètent pas sur ceux qui cèdent par modestie et ne brisent pas ceux qui plient. (Ed. 4.)

De même l'on dit : « Il faut avoir des habits modestes »; les personnes de mérite ne désirent rien davantage : mais le monde veut de la parure, on lui en donne; il est avide de la superfluité, on lui en montre; quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe; l'on ne refuse pas toujours d'être estimé à ce prix; il y a des endroits où il faut se faire voir : un galon d'or plus large ou plus étroit vous fait entrer ou refuser. (Ed. 4.)

73. Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité et avec estime, et ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite et faire notre éloge, aussi⁷ devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire

1. Rappeler; 2. Se compromettre; 3. Ces paroles sont attribuées à Louvois; 4. Au XVII^e siècle le pronom *soi* s'emploie après un sujet déterminé. Cf. XI, § 121 : « Gnathon ne vit que pour soi » Haase, (§ 13 A); 5. Orgueilleusement; 6. « Qui ont de bonnes inclinations » (*Dict. Acad.*, 1694); 7. De même.

qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en¹ moquer. (Ed. 4.)

74. D'où vient qu'*Alcippe* me salue aujourd'hui, me sourit et se jette hors d'une portière² de peur de me manquer? Je ne suis pas riche et je suis à pied: il doit dans les règles ne me pas voir; n'est-ce point pour être vu lui-même dans un même fond avec un grand? (Ed. 4.)

76. Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes et dans l'opinion des hommes, que nous connaissons flatteurs, peu sincères, sans équité, pleins d'envie, de caprices et de préventions: quelle bizarrerie³!

81. Une grande âme est au-dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie, et elle serait invulnérable si elle ne souffrait par la compassion.

82. Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères. (Ed. 4.)

83. On est prompt à connaître ses plus petits avantages et lent à pénétrer ses défauts: on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits; on sait à peine que l'on est borgne, on ne sait point du tout que l'on manque d'esprit⁴. (Ed. 4.)

Argyre tire son gant pour montrer une belle main, et elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit; elle rit des choses plaisantes ou sérieuses pour faire voir de belles dents; si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite, et, si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille, qu'elle a épaisse; elle entend tous ses intérêts à l'exception d'un seul: elle parle toujours, et n'a point d'esprit. (Ed. 4.)

84. Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, et idolâtrèrent les talents du corps et de l'esprit: celui qui dit froidement⁵ de soi⁶, et sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidèle,

1. Au XVII^e siècle on employait encore couramment le pronom *en* pour remplacer un pronom de la 1^{re} ou de la 2^{me} personne. Cet emploi n'est plus autorisé aujourd'hui; 2. De la portière d'un carrosse; 3. Cf. Boileau (*Épître III*, v. 27-30):

C'est là de tous nos maux le fatal fondement:
Des jugements d'autrui nous tremblons follement;
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.

4. Ainsi dans *le Misanthrope*, Acaste parle de lui-même avec satisfaction (v. 781-804);

5. Sans passion; 6. Cf. p. 32, note 4.

sincère, équitable, reconnaissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles et la peau douce : cela est trop fort¹... (Ed. 4.)

89. Un homme qui n'a de l'esprit que dans² une certaine médiocrité est sérieux et tout d'une pièce : il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle³; aussi incapable de s'élever aux grandes choses que de s'accommoder même par relâchement⁴ des plus petites, il sait à peine jouer avec ses enfants⁵. (Ed. 4.)

90. Tout le monde dit d'un fat⁶ qu'il est un fat; personne n'ose le lui dire à lui-même; il meurt sans le savoir et sans que personne se soit vengé.

93. Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles; ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

101. L'ennui est entré dans le monde par la paresse; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même. (Ed. 5.)

104. Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, parce que, leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligés de faire, elle n'est pas suivie de grands éloges, qui⁷ est tout ce qui nous excite aux actions louables et qui nous soutient dans nos entreprises. N*** aime une piété fastueuse qui lui attire l'intendance des besoins des pauvres, le rend dépositaire de leur patrimoine, et fait de sa maison un dépôt public où se font les distributions; les gens à petits collets⁸ et les *sœurs grises*⁹ y ont une libre entrée; toute une ville voit ses aumônes et les publie¹⁰: qui pourrait douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses créanciers¹¹? (Ed. 4.)

117. Un vieillard est fier, dédaigneux et d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'esprit.

1. Cf. La Rochefoucauld : « Chacun dit du bien de son cœur et personne n'en ose dire de son esprit »; 2. Dans les limites de; 3. Propos frivoles; 4. Détente; 5. Cf. Montaigne (*Essais*, III, 5) : « J'aime une sagesse gaie et civile et fuis l'âpreté des mœurs et l'austérité, ayant pour suspecte toute mine rébarbative... Socrate eut un visage constant, mais serein et riant; non fâcheusement constant comme le vieil Crassus qu'on ne vit jamais rire », et Pascal (*Pensées*, éd. Brunshwicg, § 331); 6. Sot (Cf. XII, § 44-45); 7. Ce qui; 8. Les ecclésiastiques; 9. Les Filles de la charité; 10. Cf. p. 28, note 3; 11. Cf. Bourdaloue (*Sermon sur la sévérité évangélique*, prononcé en 1671) : « C'est pour cela, dit saint Chrysostome... que nous avons beaucoup moins de peine à faire plus que nous ne devons qu'à faire ce que nous devons... Pourquoi? Parce qu'à faire plus qu'on ne doit, il y a une certaine gloire que l'on ambitionne et qui rend tout aisé; au lieu qu'à faire ce que l'on doit, il n'y a point d'autre louange à espérer que celle des serviteurs inutiles : *scrii inutilis sumus, quod debuimus facere fecimus* ».

118. Un vieillard qui a vécu à la cour, qui a un grand sens et une mémoire fidèle, est un trésor inestimable : il est plein de faits et de maximes ; l'on y¹ trouve l'histoire du siècle, revêtue de circonstances² très curieuses et qui ne se lisent nulle part ; l'on y apprend des règles pour la conduite et pour les mœurs, qui sont toujours sûres, parce qu'elles sont fondées sur l'expérience.

119. Les jeunes gens, à cause des passions qui les amusent, s'accoutument mieux de la solitude que les vieillards.

121. *Gnathon* ne vit que pour soi³, et tous les hommes ensemble sont à son égard⁴ comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres ; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service ; il ne s'attache à aucun des mets qu'il⁵ n'ait achevé d'essayer de tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous à la fois ; il ne se sert à table que de ses mains⁶ ; il manie les viandes, les remanie, démembré, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes ; il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes capables d'ôter l'appétit aux plus affamés ; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe ; s'il enlève un ragoût de dessus⁷ un plat il le répand en chemin dans un autre plat⁸ et sur la nappe, on le suit à la trace ; il mange haut et avec grand bruit ; il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un râtelier ; il écure ses dents, et il continue à manger⁹. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement¹⁰, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre ; il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse ; s'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit ; il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service ; tout ce qu'il trouve

1. En lui ; 2. Détails ; 3. Cf. p. 32, note 4 ; 4. A son point de vue ; 5. Avant qu'il ; 6. Les mots : *il voudrait pouvoir...* jusqu'à *de ses mains*, ont été ajoutés à partir de la 5^e édition, de même que plus loin les phrases : *Il ne leur épargne...* jusqu'à : *continue à manger* ; 7. *Dessus* : sur ; Haase, (§ 128 A) ; 8. Tous les plats d'un même service étaient placés en même temps sur la table ; 9. Les conseils qu'Antoine de Courtin se croit obligé de donner, dans son *Nouveau traité de la civilité*, montrent que *Gnathon* n'était pas alors une exception ; 10. Installation durable.

sous sa main lui est propre, hardes¹, équipages. Il embarasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion² et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain³. (Ed. 4.)

122. *Cliton* n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires⁴, qui est⁵ de dîner le matin et de souper le soir : il ne semble né que pour la digestion. Il n'a de même qu'un entretien : il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé; il dit combien il y a eu de potages, et quels potages⁶; il place ensuite le rôti et les entremets⁷, il se souvient exactement de quels plats on a relevé⁸ le premier service; il n'oublie pas les *hors-d'œuvre*, le fruit et les assiettes⁹; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu, il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point¹⁰; il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient¹¹ de manger un mauvais ragoût ou de boire d'un vin médiocre¹². C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusqu'où il pouvait aller; on ne reverra plus un homme qui mange tant et qui mange si bien : aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir : il donnait à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit, il mange; et, s'il revient au monde, c'est pour manger¹³. (Ed. 5.)

123. *Ruffin* commence à grisonner; mais il est sain¹⁴, il a un visage frais et un œil vif qui lui promettent encore vingt

1. « Ce qui sert à l'habillement ou à la parure. *De belles hardes* » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. « Charge de l'estomac quand on a trop bu et trop mangé » (*Dict. Furetière*, 1690); 3. Les clefs ne s'accordent pas sur l'original de Gnathon. On lira : G. Cayrou, le portrait de Gnathon (*Revue universitaire*, 15 mars 1910); 4. *Affaire* : « ce qui donne beaucoup de peine, d'inquiétude » (*Dict. Furetière*, 1690); 5. Et c'est; 6. Il y avait des potages de pigeonneaux, de canards aux navets, de perdrix aux choux, etc. Cf. Boileau (*Satire III*, v. 45-48); 7. « Tous les petits ragoûts et autres choses délicates qui se servent après les viandes et immédiatement devant le fruit » (*Dict. Richelet*, 1680); 8. *Relever* : faire valoir, donner une plus belle apparence; 9. Les entrées, entremets ou hors-d'œuvre qui peuvent être contenus dans des assiettes. Cf. Boileau (*Satire III*, v. 49-52 et 153-156); 10. Souvenir possible du *Misanthrope* (v. 623-630) (Célimène parle de Cléon); 11. Malheur. Malherbe dit en parlant de la mort de Henri IV : « La douleur générale qu'apporte ce pitoyable inconvénient »; 12. Ordinaire; 13. La Bruyère songeait vraisemblablement à Louis de La Trémoille, comte d'Olonne, mort le 3 février 1686, ami de Saint-Evremond et célèbre gourmet. Cf. la *Lettre de Saint-Evremond au comte d'Olonne exilé*; 14. En bonne santé.

années de vie; il est gai, *jovial*¹, familier, indifférent; il rit de tout son cœur, et il rit tout seul et sans sujet; il est content de soi², des siens, de sa petite fortune, il dit qu'il est heureux; il perd son fils unique, jeune homme de grande espérance et qui pouvait un jour être l'honneur de sa famille, il remet sur d'autres le soin de le pleurer, il dit : « *Mon fils est mort, cela fera mourir sa mère* », et il est consolé³. Il n'a point de passions⁴, il n'a ni amis ni ennemis, personne ne l'embarrasse, tout le monde lui convient, tout lui est propre⁵ : il parle à celui qu'il voit une première fois avec la même liberté et la même confiance qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, et il lui fait part bientôt de ses *quolibets*⁶ et de ses *historiettes*⁷; on l'aborde, on le quitte, sans qu'il y fasse attention, et le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'achève à celui qui prend sa place. (Ed. 4.)

124. N*** est moins affaibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe⁸ point soixante-huit ans; mais il a la goutte, et il est sujet à une colique néphrétique; il a le visage décharné, le teint verdâtre et qui menace ruine. Il fait marnier sa terre, et il compte que de quinze ans entiers il ne sera⁹ obligé de la fumer; il plante un jeune bois, et il espère qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert¹⁰; il fait bâtir dans la rue*** une maison de pierre de taille, raffermie dans les encoignures par des mains de fer, et dont il assure, en toussant, et avec une voix frêle et débile¹¹, qu'on ne verra jamais la fin; il se promène tous les jours dans ses ateliers¹² sur le bras d'un valet qui le soulage, il montre à ses amis ce qu'il a fait, et il leur dit ce qu'il a dessein de faire¹³. Ce n'est pas pour ses enfants qu'il bâtit, car il n'en a point, ni pour ses héritiers, personnes viles et qui se sont brouillées avec lui : c'est pour lui seul, et il mourra demain.

128. L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils

1. Mot ancien, exclu par le *Dictionnaire* de Richelet (1680) mais admis par Furetière (1690) et par l'Académie (1694); 2. Cf. p. 32, note 4; 3. La phrase : *Il perd son fils... jusqu'à : consolé*, a été ajoutée dans la 7^e édition; 4. Sentiments; 5. Tout lui est bon; 6. Plaisanteries insipides; 7. *Historiette* : « petite histoire mêlée de galanterie » (*Dict. Furetière*, 1690); 8. Dépasse; 9. Cf. p. 24, note 7; 10. Les phrases : *Il fait marnier... jusqu'à : couvert*, ont été ajoutées dans la 7^e édition. *Couvert* : « lieu couvert d'arbres. Il n'y a point de couvert dans ce jardin » (*Dict. Acad.*, 1694); 11. Les mots : *en toussant... jusqu'à : débile*, ont été ajoutés dans la 6^e édition; 12. Chantiers. « Lieux où certains ouvriers travaillent ensemble comme maçons, charpentiers, menuisiers » (*Dict. Acad.*, 1694); 13. Les mots : *il montre... jusqu'à : faire*, ont été ajoutés dans la 6^e édition.

remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes; ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines¹; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir² pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé³. (Ed. 4.)

130. Le noble de province, inutile à sa patrie⁴, à sa famille et à lui-même, souvent sans toit, sans habits⁵ et sans aucun mérite, répète dix fois le jour qu'il est gentilhomme, traite les fourrures⁶ et les mortiers⁷ de bourgeoisie, occupé toute sa vie de ses parchemins et de ses titres, qu'il ne changerait pas contre les masses⁸ d'un chancelier⁹. (Ed. 4.)

132. Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût¹⁰ avoir une forte teinture de philosophie¹¹: elle convient à tout le monde; la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes et à toutes les conditions; elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès¹², du déclin de nos forces ou de notre beauté; elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie et la mort, contre les sots et les mauvais railleurs; elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

1. *Racines*: légumes comme « les raves, les betteraves, les navets » (*Dict. Acad.*, 1694). Mais il n'est pas certain que ce soit le sens ici. On lit dans un rapport adressé à Louis XIV, en 1687: « Les paysans vivent de pain fait avec du blé noir; d'autres qui n'ont pas même de blé noir, vivent de racines de fougère bouillies avec de la farine d'orge ou d'avoine et du sel. » De même, le 29 mai 1675, le duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, fait savoir à Colbert que la plupart des habitants de la province « n'ont vécu pendant l'hiver que de pain, de glands et de racines, et que présentement on les voit manger l'herbe des prés et l'écorce des arbres »; cf. Lange, (pp. 205-209). La remarque de La Bruyère a été écrite en l'année 1689, qui n'avait rien d'exceptionnel; la guerre commençait; 2. Récolter; 3. La Bruyère est un des premiers à avoir formulé cette protestation. On acceptait encore généralement le dogme de Richelieu, que les peuples ne doivent pas « être trop à leur aise ». « Il les faut comparer aux mulets, qui étant accoutumés à la charge, se gâtent par un long repos » (*Testament politique*); 4. Certains pourtant servaient dans l'armée; 5. On lit dans un pamphlet de 1689, *les Soupirs de la France esclave*: « Toute l'ancienne noblesse de France est réduite à la mendicité... Il y a des provinces où l'on ne trouverait pas entre la noblesse cent pistoles »; 6. L'Université. « On appelle fourrure une sorte d'habit que portent les docteurs et bacheliers d'une université dans quelque action de cérémonie » (*Dict. des Arts et des Sciences*, 1694); 7. La magistrature, du nom de la toque des présidents du Parlement; 8. « Bâtons à tête, garnis d'argent qu'on porte par honneur devant M. le chancelier » (*Dict. Furetière*, 1690); 9. Sur la condition de la noblesse de province, cf. Lange (pp. 67-77); 10. Au XVII^e siècle on pouvait employer l'imparfait du subjonctif dans une subordonnée après un verbe principal au présent. Cf. Corneille (*la Veuve*, v. 142). « Séparons-nous, de peur qu'il entrât » Haase (§ 67 B); 11. Note de La Bruyère: « L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la religion chrétienne »; 12. Résultats.

136. Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute et d'avoir quelque chose à se reprocher.

137. La plupart des hommes, pour arriver à leurs fins, sont plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance : leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencements ; ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement, mais constamment¹.

138. J'ose presque assurer que les hommes savent encore mieux prendre des mesures que les suivre, résoudre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire que de faire ou de dire ce qu'il faut : on se propose fermement, dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine chose, et ensuite, ou par passion, ou par une intempérance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la première qui échappe. (Éd. 7.)

145. Qui oserait se promettre de contenter les hommes ? Un prince, quelque bon et quelque puissant qu'il fût, voudrait-il l'entreprendre ? qu'il l'essaye. Qu'il se fasse lui-même une affaire² de leurs plaisirs ; qu'il ouvre son palais à ses courtisans, qu'il les admette jusque dans son domestique³ ; que dans les lieux dont la vue seule est un spectacle il leur fasse voir d'autres spectacles⁴ ; qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts et de tous les rafraîchissements⁵ ; qu'il y ajoute une chère splendide et une entière liberté ; qu'il entre avec eux en société⁶ des mêmes amusements ; que le grand homme devienne aimable et que le héros soit humain et familier : il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuient enfin⁷ des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencements ; ils déserteraient la *table des dieux*, et le *nectar* avec le temps leur devient insipide ; ils n'hésitent pas de⁸ critiquer des choses qui sont parfaites ; il y entre de la vanité et une mauvaise délicatesse⁹ ; leur goût, si on les en croit, est encore au delà de toute l'affec-

1. Avec persévérance. Souvenir de la fable de La Fontaine (*le Lièvre et la Tortue*, vi, 10) ; 2. Cf. p. 36. note 4 ; 3. Appartements privés ; 4. Allusion aux fêtes que Louis XIV donnait à Versailles, à Marly ou à Fontainebleau ; 5. « Se dit des viandes, des liqueurs et autres choses semblables dont on régale un prince, un ambassadeur à son passage, à son arrivée, et de tous les vivres dont on rafraîchit une place, une armée, des vaisseaux » (*Dict. Acad.*, 1694) ; 6. Qu'il partage avec eux ; 7. A la fin ; 8. Pour cet emploi de la préposition *de*, cf. Haase (§ 112) ; 9. Affectation d'un homme difficile à contenter. Molière (*les Précieuses ridicules*, 9) : « J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte, et jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvrière ».

tation¹ qu'on aurait à les satisfaire et d'une dépense toute royale que l'on ferait pour y réussir; il s'y mêle de la malignité², qui va jusqu'à vouloir affaiblir dans les autres la joie qu'ils auraient de les rendre contents. Ces mêmes gens, pour l'ordinaire si flatteurs et si complaisants, peuvent se démentir; quelquefois on ne les reconnaît plus, et l'on voit l'homme jusque dans le courtisan. (Ed. 4.)

146. L'affectation³ dans le geste, dans le parler et dans les manières, est souvent une suite de l'oisiveté ou de l'indifférence, et il semble qu'un grand attachement ou de sérieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

147. Les hommes n'ont point de caractère, ou, s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point et où ils soient reconnaissables; ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à persévérer dans la règle ou dans le désordre, et, s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice; ils ont des passions contraires et des faibles qui se contredisent; il leur en coûte moins de joindre les extrémités⁴ que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre; ennemis de la modération, ils outrent toutes choses, les bonnes et les mauvaises, dont ne pouvant⁵ ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* était si corrompu et si libertin⁶ qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode et se faire⁷ dévot: il lui eût coûté davantage d'être homme de bien. (Ed. 4.)

155. *Timon*⁸, ou le misanthrope, peut avoir l'âme austère et farouche⁹, mais extérieurement il est civil et *cérémonieux*¹⁰; il ne s'échappe pas¹¹, il ne s'apprivoise pas avec les hommes; au contraire, il les traite honnêtement¹² et sérieusement; il emploie à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connaître ni s'en faire des

1. Empressement, grand désir. « L'affectation des honneurs » (*Dict. Furetière*, 1690); 2. Malveillance; 3. Au sens actuel du mot; 4. Extrêmes; 5. Et ne pouvant en supporter; 6. Incrédule; 7. Cf. p. 23, note 2; 8. *Timon* était un philosophe athénien (v^e siècle) à qui les malheurs de sa patrie, la perte de sa fortune, l'ingratitude de ses amis avaient inspiré la haine du genre humain. Le portrait est une critique du *Misanthrope* de Molière; 9. Sauvage. « Bourru, fantasque, ennemi de la société civile » (*Dict. Furetière*, 1690); 10. Le mot n'a pas comme aujourd'hui un sens péjoratif. *Cérémonie*: marque de déférence; 11. *S'échapper*: « s'emporter inconsidérément à dire ou à faire quelque chose contre la raison ou la bienséance » (*Dict. Acad.*, 1694); 12. Avec courtoisie.

amis, semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme. (Ed. 5.)

158. Combien d'âmes faibles, molles et indifférentes, sans de grands défauts, et qui puissent fournir à la satire! Combien de sortes de ridicules répandus parmi les hommes, mais qui, par leur singularité¹, ne tirent point à conséquence et ne sont d'aucune ressource pour l'instruction et pour la morale! Ce sont des vices uniques qui ne sont pas contagieux et qui sont moins de l'humanité que de la personne. (Ed. 4.)

1. Caractère exceptionnel.



XII. — DES JUGEMENTS

1. Rien ne ressemble plus à la vive persuasion que le mauvais entêtement¹ : de là les partis, les cabales, les hérésies.

7. Il est étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous sommes gonflés et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes et de la bonté de notre jugement, nous néglignons de nous en servir pour prononcer² sur le mérite des autres ; la vogue, la faveur populaire, celle du Prince, nous entraînent comme un torrent : nous louons ce qui est loué bien plus que ce qui est louable.

9. Les hommes ne se goûtent³ qu'à peine⁴ les uns les autres, n'ont qu'une faible pente⁵ à s'approuver réciproquement : action⁶, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente ; ils substituent, à la place de ce qu'on leur récite⁷, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auraient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseraient ou ce qu'ils écriraient sur un tel sujet, et ils sont si pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui. (Ed. 7.)

10. Le commun des hommes est si enclin au dérèglement et à la bagatelle⁸, et le monde est si plein d'exemples ou pernicious ou ridicules, que je croirais assez que l'esprit de singularité⁹, s'il pouvait avoir ses bornes et ne pas aller trop loin, approcherait fort de la droite raison et d'une conduite régulière.

« Il faut faire comme les autres » : maxime suspecte, qui signifie presque toujours : « Il faut mal faire », dès qu'on l'étend au delà de ces choses purement extérieures qui n'ont point de suite¹⁰, qui dépendent de l'usage, de la mode ou des bienséances¹¹.

1. Engouement, attachement excessif à une opinion. Cf. Bourdaloue : « De là les entêtements en faveur des uns, de là les déchainements bizarres contre les autres » ; 2. Pour nous prononcer. Cf. Haase, (§ 61) ; 3. S'apprécient ; 4. Avec peine ; 5. Penchant ; 6. Activité ; 7. Raconte ; 8. Frivolité ; 9. Originalité. « Manière affectée d'agir, différente de celle de tous les autres » (*Dict. Acad.*, 1694) ; 10. Conséquence, importance ; 11. Cf. Montaigne (*Essais*, I, 23) : « ... Il me semble que toutes façons écartées et particulières partent plutôt de folie ou d'affectation ambitieuse que de vraie raison ; et que le sage doit au-dedans retirer son âme de la presse et la tenir en liberté et puissance de juger librement des choses ; mais quant au dehors qu'il doit suivre entièrement les façons et formes reçues » (éd. Villey, t. I, p. 151).

II. Si les hommes sont hommes plutôt qu'ours et panthères, s'ils sont équitables, s'ils se font justice¹ à eux-mêmes et qu'ils la² rendent aux autres, que deviennent les lois, leur texte et le prodigieux accablement de leurs commentaires? que devient le *pétitoire* et le *possessoire*³, et tout ce qu'on appelle jurisprudence? Où⁴ se réduisent même ceux qui doivent tout leur relief et toute leur enflure⁵ à l'autorité où ils sont établis⁶ de faire valoir⁷ ces mêmes lois? Si ces mêmes hommes ont de la droiture et de la sincérité, s'ils sont guéris de la prévention, où sont évanouies⁸ les disputes de l'école, la scolastique⁹ et les controverses¹⁰? S'ils sont tempérants, chastes et modérés, que leur sert le mystérieux jargon de la médecine, et qui est une mine d'or pour ceux qui s'avisent de le parler? Légistes, docteurs¹¹, médecins, quelle chute pour vous, si nous pouvions tous nous donner le mot de devenir sages! (Ed. 5.)

De combien de grands hommes dans les différents exercices de la paix et de la guerre aurait-on dû se passer! A quel point de perfection et de raffinement n'a-t-on pas porté de certains arts et de certaines sciences qui ne devaient¹² point être nécessaires, et qui sont dans le monde comme des remèdes à tous les maux, dont notre malice¹³ est l'unique source!... (Ed. 5.)

15. La condition des comédiens était infâme¹⁴ chez les Romains et honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs¹⁵. (Ed. 4.)

17. Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des sciences et des belles-lettres, et de quelle utilité ils les croient dans la république¹⁶, que le prix qu'ils y ont mis et l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'art si mécanique ni de si vile condition où les avantages ne soient plus

1. *Se faire justice* : « se condamner quand on a tort » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. Au XVII^e siècle, le pronom peut se rapporter à un nom indéterminé; 3. Le *pétitoire* est une action par laquelle on demande devant les tribunaux la propriété d'une chose, le *possessoire* est une action par laquelle on en demande la possession, c'est-à-dire la jouissance; 4. A quoi; 5. Orgueil; 6. A leur pouvoir régulier et permanent de...; 7. D'assurer l'application; 8. Cf. p. 42, note 2; 9. « La partie de la théologie qui discute les questions par le secours de la raison » (*Dict. Furetière*, 1690); 10. « Disputes sur les points de la foi entre les catholiques et les hérétiques » (*Dict. Acad.*, 1694); 11. Docteurs en théologie; 12. Auraient dû. On emploie au XVII^e siècle l'imparfait ou le parfait de l'indicatif des verbes *devoir*, *pouvoir*, *falloir* dans le sens du conditionnel passé. Haase (§ 66 D); 13. Méchanceté; 14. Déshonorante; 15. Cf. xiv, § 21; 16. État.

sûrs, plus prompts et plus solides¹. Le comédien, couché dans son carrosse, jette de la boue au visage de CORNEILLE, qui est à pied. Chez² plusieurs, savant et pédant sont synonymes.

Souvent, où le riche parle, et parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes³.

21. Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'imprimeur, qu'on ne se hasarde plus de⁴ me dire : « Vous écrivez si bien, *Antisthène* ! continuez d'écrire; ne verrons-nous point de vous un *in-folio* ? Traitez de toutes les vertus et de tous les vices dans un ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de fin » ; ils devraient ajouter : « et nul cours⁵ ». Je renonce à tout ce qui a été, qui est et qui sera livre. *Bérylle* tombe en syncope à la vue d'un chat, et moi à la vue d'un livre. Suis-je mieux nourri et plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du nord, ai-je un lit de plumes, après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place⁶ ? J'ai un grand nom, dites-vous, et beaucoup de gloire : dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien ; ai-je un grain⁷ de ce métal qui procure toutes choses ? Le vil praticien⁸ grossit son mémoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas, et il a pour gendre un comte ou un magistrat⁹. Un homme *rouge* ou *feuille-morte*¹⁰ devient commis, et bientôt plus riche que son maître ; il le laisse dans la roture, et avec de l'argent il devient noble. B***¹¹ s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes, BB***¹², à vendre en bouteille l'eau de la rivière. Un autre¹³ charlatan arrive ici de delà les monts avec une malle : il n'est pas déchargé que les pensions courent, et il est prêt de¹⁴ retourner d'où il arrive avec des mulets et des fourgons.

1. L'ensemble des pensions royales ne dépassait pas sous Louis XIV une moyenne annuelle de 250 000 francs. Les droits d'auteur étaient faibles; les plus beaux, jusqu'en 1667, furent ceux que Corneille toucha pour son *Attila* : 6 500 francs. Racine ne reçut que 650 francs pour *Andromaque* ; Du Ryer vendait ses alexandrins à 4 francs le cent, note Cayrou; 2. Aux yeux de; 3. Les revendications des écrivains, conscients de leur valeur sociale, se feront plus vives au XVIII^e siècle. Cf. Pellisson (*les Hommes de lettres au XVIII^e siècle*); 4. Pour cet emploi de la préposition *de*, Cf. Haase (§ 112); 5. Succès; 6. Sur la place, sur le marché; 7. Le grain était la soixante-douzième partie du gros; il y avait huit gros dans une once, et seize onces dans une livre; 8. Avocat ou avoué; 9. Magistrat : « ne se dit que des grands officiers » (*Dict. Furetière*, 1690); 10. Laquais qui porte une livrée; 11. L'un des Brioché, qui avaient établi à Paris un théâtre de marionnettes, ou plutôt Benoit, sculpteur de figures de cire, qui tenait, rue des Saints-Pères, le *Cercle-Royal*, et y montrait une galerie de figures (Servois); 12. Barbereau qui avait fait fortune en vendant de l'eau de rivière comme eau minérale (clefs), ou Brimbœuf, vendeur d'eaux de Jouvence (Ed. Fournier); 13. Carro Carretti, de qui il est question dans VIII, § 16; 14. Prêt de signifie, au XVII^e siècle, tantôt *près de*, tantôt *prêt à*.

*Mercure*¹ est *Mercure*, et rien davantage, et l'or ne peut payer ses médiations et ses intrigues; on y ajoute la faveur et les distinctions. Et, sans parler que des gains licites², on paye au tuilier sa tuile, et à l'ouvrier son temps et son ouvrage. Paye-t-on à un auteur ce qu'il pense et ce qu'il écrit? et, s'il pense très bien, le paye-t-on très largement? se meuble-t-il, s'anoblit-il à force de penser et d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillés, qu'ils soient rasés; il faut que, retirés dans leurs maisons, ils aient une porte qui ferme bien : est-il nécessaire qu'ils soient instruits? Folie, simplicité, imbécillité, continue *Antisthène*, de mettre l'enseigne d'auteur ou de philosophe! Avoir, s'il se peut, un *office lucratif*, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter³ à ses amis et donner à ceux qui ne peuvent rendre; écrire alors par jeu, par oisiveté, et comme *Tityre* siffle ou joue de la flûte; cela, ou rien; j'écris à ces conditions, et je cède ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge et me disent : « Vous écrirez. » Ils liront pour titre de mon nouveau livre : « DU BEAU, DU BON, DU VRAI, DES IDÉES, DU PREMIER PRINCIPE, par *Antisthène, vendeur de marée.* » (Ed. 5.)

22. Si les ambassadeurs des princes étrangers⁴ étaient des singes instruits à marcher sur leurs pieds de derrière et à se faire entendre par interprète, nous ne pourrions pas marquer⁵ un plus grand étonnement que celui que nous donne la justesse de leurs réponses, et le bon sens qui paraît quelquefois dans leurs discours. La prévention du pays, jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raison est de tous les climats, et que l'on pense juste partout où il y a des hommes; nous n'aimerions pas à être traités ainsi de ceux que nous appelons barbares; et, s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantés de voir d'autres peuples raisonner comme nous⁶.

Tous les étrangers ne sont pas barbares, et tous nos compatriotes ne sont pas civilisés : de même toute campagne n'est pas agreste⁷, et tout ville n'est pas polie⁸ : il y a dans l'Europe un endroit d'une province maritime⁹ d'un grand

1. Valet de Jupiter dans l'*Amphitryon* de Molière. Les clefs reconnaissent Bontems, valet de chambre du roi; il faut plutôt comprendre : tout « domestique » trop complaisant; 2. Pour ne pas parler d'autres gains que des gains licites; 3. Qui permette de prêter; 4. Allusion aux ambassadeurs du roi de Siam qui vinrent à Paris en 1686. Le *Mercur*e galant publia quatre volumes supplémentaires pour mettre le public au courant de tout ce qui les concernait; 5. Manifester; 6. L'idée est déjà dans Montaigne (*Apologie de Raymond Sebond*, II, 12); 7. Sauvage. Note de La Bruyère : « Ce terme s'entend ici métaphoriquement »; 8. Affinée; 9. La Normandie. La Bruyère séjourna quelque temps à Rouen ou à Caen, et semble en avoir conservé un mauvais souvenir.

royaume, où le villageois est doux et insinuant¹, le bourgeois au contraire et le magistrat grossiers, et dont la rusticité est héréditaire².

24. Si nous entendions dire des Orientaux qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison et les fait vomir, nous dirions : « Cela est bien barbare. »

30. Un homme de talent et de réputation, s'il est chagrin³ et austère, il⁴ effarouche les jeunes gens, les fait penser mal de la vertu et la leur rend suspecte d'une trop grande réforme⁵ et d'une pratique trop ennuyeuse; s'il est au contraire d'un bon commerce, il leur est une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gaiement et laborieusement⁶, avoir des vues⁷ sérieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes; il leur devient un exemple qu'on peut suivre⁸. (Ed. 6.)

34. Combien d'art pour rentrer dans la nature⁹; combien de temps, de règles, d'attention et de travail pour danser avec la même liberté et la même grâce que l'on sait marcher; pour chanter comme on parle, parler et s'exprimer¹⁰ comme l'on pense, jeter autant de force, de vivacité, de passion et de persuasion dans un discours étudié et que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement et sans préparation dans les entretiens les plus familiers! (Ed. 7.)

42. La règle de DESCARTES¹¹, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement et distinctement, est assez belle et assez juste pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

44. Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

1. Séduisant; 2. On lit dans les trois premières éditions : «... Où le villageois est doux et insinuant, le magistrat au contraire grossier et dont la rusticité peut passer en proverbe. » Comp. Malebranche (*De la recherche de la vérité*, II, 3^e partie, II) : « Il n'est pas nécessaire de passer deux fois la ligne pour voir observer religieusement des lois et des coutumes déraisonnables, ou pour trouver des gens qui suivent des modes incommodes et bizarres; il ne faut pas sortir de la France pour cela... En vérité, je ne sais si les Français ont tout à fait le droit de se moquer des Éthiopiens et des sauvages »; 3. Cf. p. 25, note 6; 4. Pour ce rappel du sujet, cf. Haase (§ 6 A); 5. Rigueur; 6. Scrupuleusement, « avec beaucoup d'exactitude » (*Dict. Acad.*, 1694); 7. Intentions; 8. « Il faut, disait Fénelon, vivre à peu près comme les autres, sans affectation, sans apparence d'austérité, d'une manière sociable et aisée, mais avec une sujétion perpétuelle à tous ses devoirs » (*Instructions et avis*, II); 9. Le naturel; 10. Dégager nettement sa pensée; 11. « Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle, c'est-à-dire éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute » (*Discours de la méthode*).

45. Un fat est celui que les sots croient un homme de mérite.

46. L'impertinent¹ est un fat outré. Le fat lasse, ennuie, dégoûte, rebute; l'impertinent rebute, aigrit, irrite, offense; il commence où l'autre finit. (Ed. 4.)

Le fat est entre l'impertinent et le sot, il est composé de l'un et de l'autre. (Ed. 4.)

49. Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle. (Ed. 4.)

52. L'une des marques de la médiocrité de l'esprit est de toujours conter. (Ed. 4.)

54. Le suffisant² est celui en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires se trouve jointe à une très grande médiocrité d'esprit. (Ed. 8.)

Un grain³ d'esprit et une once³ d'affaires plus qu'il n'en entre dans la composition du suffisant font l'important. (Ed. 8.)

Pendant qu'on⁴ ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom; dès qu'on s'en plaint, c'est l'arrogant. (Ed. 8.)

55. L'honnête homme⁵ tient le milieu entre l'habile⁶ homme et l'homme de bien, quoique dans une distance inégale de ces deux extrêmes. (Ed. 7.)

La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affaiblit de jour à autre et est sur le point de disparaître. (Ed. 7.)

L'habile homme est celui qui cache ses passions, qui entend ses intérêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a su acquérir du bien ou en conserver. (Ed. 7.)

L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins et qui ne tue personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux. (Ed. 7.)

On connaît assez qu'un homme de bien est honnête homme, mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien. (Ed. 7.)

1. *Impertinent* : « qui parle ou qui agit contre la raison, contre la discrétion, contre la bienséance » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. On appelait *suffisance* « la capacité, l'aptitude pour quelque emploi » (*Dict. Acad.*, 1694). Mais le mot prenait déjà son sens moderne de *présomption*; 3. Cf. p. 44, note 7; 4. Tant que; 5. « L'honnête homme, disait Bussy-Rabutin, est un homme poli et qui sait vivre » (*Lettre du 6 mars 1679*); 6. *Habile* : « qui a de l'esprit, de la science, de la capacité », disait le *Dictionnaire de Furetière*; mais ici *habile* signifie *adroit*. « On ne le dit plus guère, déclare le P. Bouhours, pour dire docte et savant, et on entend par un *homme habile* un homme adroit » (*Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 1671).

L'homme de bien est celui qui n'est ni un saint ni un dévot¹, et qui s'est borné à n'avoir que de la vertu. (Ed. 7.)

56. ... Appellerai-je homme d'esprit² celui qui, borné et renfermé dans quelque art, ou même dans une certaine science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de là ni jugement, ni mémoire, ni vivacité, ni mœurs, ni conduite; qui ne m'entend pas, qui ne pense point, qui s'énonce mal; un musicien, par exemple, qui, après m'avoir comme enchanté³ par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étui, ou n'être plus sans cet instrument qu'une machine démontée, à qui il manque quelque chose et dont il n'est pas permis de rien attendre? (Ed. 6.)

Que dirai-je encore de l'esprit du jeu? pourrait-on me le définir? ne faut-il ni prévoyance, ni finesse, ni habileté, pour jouer l'hombre⁴ ou les échecs? et, s'il en faut, pourquoi voit-on des imbéciles qui y excellent, et de très beaux génies⁵ qui n'ont pu même atteindre la médiocrité, à qui une pièce ou une carte dans les mains trouble la vue et fait perdre contenance? (Ed. 6.)

Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incompréhensible. Un homme⁶ paraît grossier, lourd, stupide⁷, il ne sait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir; s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages. (Ed. 6.)

Un autre⁸ est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation, il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient; il ne sait pas la réciter, ni lire son écriture⁹. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au-dessous d'AUGUSTE, de POMPÉE, de NICOMÈDE, d'HÉRACLIUS; il est roi, et un grand roi; il est politique, il est philosophe; il entreprend de faire parler des héros, de les faire agir; il peint les Romains; ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire¹⁰. (Ed. 6.)

1. Note de La Bruyère : « Faux dévot »; 2. *Esprit* : intelligence. *Homme d'esprit* : homme d'une grande intelligence; 3. *Enchanter* : « charmer, ensorceler. *Il enchante les serpents* » (Dict. Acad., 1694); 4. Jeu de cartes; 5. *Génie* : aptitudes naturelles. Ici : intelligence; 6. La Fontaine; 7. Plongé dans la torpeur, incapable de sentiment, de pensée et de parole; 8. Corneille; 9. « Mon père avait bu avec Corneille, écrit Voltaire en 1761, à l'abbé d'Olivet; il me disait que ce grand homme était le plus ennuyeux mortel qu'il eût jamais vu et l'homme qui avait la conversation la plus basse »; 10. Cf. I, 54.

Voulez-vous quelque autre prodige ? concevez un homme¹ facile², doux, complaisant, traitable, et tout d'un coup violent, colère, fougueux, capricieux ; imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin³, volage, un enfant en cheveux gris ; mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie⁴ qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part et comme à son insu : quelle verve ! quelle élévation ! quelles images ! quelle latinité⁵ ! — Parlez-vous d'une même personne ? me direz-vous. — Oui, du même, de *Théodas* et de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate ; et du milieu de cette tempête il sort une lumière qui brille et qui réjouit ; disons-le sans figure : il parle comme un fou, et pense comme un homme sage ; il dit ridiculement des choses vraies, et follement des choses sensées et raisonnables ; on est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions⁶. Qu'ajouterai-je davantage ? Il dit et il fait mieux qu'il ne sait : ce sont en lui comme deux âmes qui ne se connaissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour ou leurs fonctions toutes séparées. Il manquerait un trait à cette peinture si surprenante si j'oubliais de dire qu'il est tout à la fois avide et insatiable de louanges, prêt de⁷ se jeter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différents ; il ne serait pas même impossible d'en trouver un troisième dans *Théodas* : car il est bon homme, il est plaisant⁸ homme, et il est excellent homme⁹. (Ed. 6.)

58. Tel, connu dans le monde par de grands talents, honoré et chéri partout où il se trouve, est petit dans son

1. Le chanoine Santeul (1630-1697), « domestique » des Condés et ami de La Bruyère ; 2. Aimable ; 3. « Qui s'amuse à des niaiseries » (*Dict. Acad.*, 1694) ; 4. Instinct naturel ; 5. Santeul était l'auteur de poésies latines et d'hymnes sacrés ; 6. L'abbé Le Gendre écrit dans ses *Mémoires* : « A le voir on eût dit d'un fou, d'un Jean-Farine, d'un saltimbanque, et quelquefois d'un possédé. Je l'ai vu faire des cabrioles, je l'ai vu faire la couleuvre et siffler comme cet insecte ; je l'ai vu en fureur contre ses serins parce qu'ils s'obstinaient à ne point chanter ; quand l'enthousiasme le prenait, son visage, ses pieds et ses mains étaient dans une agitation qu'on ne peut bien représenter... d'un autre côté, ses poésies étaient si belles qu'on oubliait en les lisant toutes ces indignités... » ; 7. Cf. p. 44, note 14 ; 8. Agréable. La Bruyère écrivait plus tard à Santeul : « Voulez-vous que je vous dise la vérité, mon cher Monsieur ? Je vous ai fort bien défini la première fois. Vous avez le plus beau génie du monde et la plus fertile imagination qu'il soit possible de concevoir ; mais pour les mœurs et les manières, vous êtes un enfant de douze ans et demi. » ; 9. La Monnoye a fait de Santeul un portrait qui confirme celui de La Bruyère (cité par Servois, t. II, pp. 545-546).

domestique¹ et aux yeux de ses proches qu'il n'a pu réduire à l'estimer; tel autre, au contraire, prophète dans son pays, jouit d'une vogue qu'il a parmi les siens et qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison, s'applaudit d'un mérite rare et singulier² qui lui est accordé par sa famille, dont il est l'idole, mais qu'il laisse chez soi³ toutes les fois qu'il sort, et qu'il ne porte nulle part.

60. Nous affectons souvent de louer avec exagération des hommes assez médiocres⁴, et de les élever, s'il se pouvait, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous sommes las d'admirer toujours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire, ainsi partagée, offense moins notre vue et nous devient plus douce et plus supportable⁵. (Ed. 8.)

67. Celui qui est riche par son savoir-faire connaît un philosophe, ses préceptes, sa morale et sa conduite, et, n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions que celle qu'il s'est proposée lui-même toute sa vie, dit en son cœur : « Je le plains, je le tiens⁶ échoué⁷, ce rigide censeur; il s'égare, et il est hors de route; ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent et que l'on arrive au délicieux port de la fortune »; et, selon ses principes, il raisonne juste. (Ed. 4.)

« Je pardonne, dit *Antisthius*⁸, à ceux que j'ai loués dans mon ouvrage s'ils m'oublient : qu'ai-je fait pour eux? ils étaient louables. Je le pardonnerais moins à tous ceux dont j'ai attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me devaient un aussi grand bien que celui d'être corrigés; mais, comme c'est un événement⁹ qu'on ne voit point, il suit de là que ni les uns ni les autres ne sont tenus de me faire du bien. » (Ed. 4.)

« L'on peut, ajoute ce philosophe, envier ou refuser à mes écrits leur récompense; on ne saurait en diminuer la réputation; et, si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser? » (Ed. 5.)

71. Nous n'approuvons les autres que par les rapports¹⁰

1. Intérieur; 2. Unique; 3. Cf. p. 32, note 4; 4. Ordinaires; 5. Cf. La Rochefoucauld : « Nous abaissons la gloire des uns pour abaisser celle des autres, et quelquefois on louerait moins M. le Prince et M. de Turenne si on ne les voulait point blâmer tous deux »; 6. Je le considère comme; 7. L'image est précisée et continuée par les mots : hors de route, on prend le vent, port; 8. *Antisthius*, comme *Antisthène*, n. 21, est La Bruyère; 9. Résultat; 10. Ressemblances.

que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes; et il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaliser à soi¹.

75. Je ne mets au-dessus d'un grand politique que celui qui néglige de le devenir et qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe. (Ed. 8.)

77. Quel bonheur surprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie! Quelle autre fortune mieux soutenue, sans interruption, sans la moindre disgrâce? Les premiers postes, l'oreille du Prince, d'immenses trésors, une santé parfaite et une mort douce. Mais quel étrange² compte à rendre d'une vie passée dans la faveur, des conseils que l'on a donnés, de ceux qu'on a négligé de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point faits, des maux, au contraire, que l'on a faits, ou par soi-même ou par les autres; en un mot, de toute sa prospérité!

79. La manière dont on se récrie³ sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne foi, le désintéressement et la probité, n'est pas tant leur éloge que le décréditement⁴ du genre humain. (Ed. 4.)

87. Ne songer qu'à soi et au présent, source d'erreur dans la politique. (Ed. 5.)

94. Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus sérieuses, comme sur celles qui leur ont paru les plus sûres et les plus vraies. Je ne hasarderai pas d'avancer que le feu en soi et indépendamment de nos sensations n'a aucune chaleur⁵, c'est-à-dire rien de semblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à son approche, de peur que quelque jour il ne devienne aussi chaud qu'il a jamais été. J'assurerai aussi peu qu'une ligne droite tombant sur une autre ligne droite fait deux angles droits ou égaux à deux droits, de peur que, les hommes venant à y⁶ découvrir quelque chose de plus ou de moins, je ne sois raillé de ma proposition. Aussi⁷ dans un autre genre je dirai à peine avec toute la France : « VAUBAN est infaillible, on n'en appelle point. » Qui me garantirait que dans peu de temps on n'insi-

1. Cf. La Rochefoucauld : « Il n'y a point d'homme qui se croie, en chacune de ses qualités, au-dessous de l'homme du monde qu'il estime le plus »; 2. Terrible; 3. D'admiration; 4. Le mot n'est pas dans les dictionnaires du temps; La Bruyère paraît l'avoir créé; il n'a pas fait fortune; 5. Descartes soutenait que la chaleur, l'odeur, la saveur n'existent pas en elles-mêmes, mais seulement par rapport à l'homme qui les perçoit; 6. Dans cette rencontre; 7. De même.

nuera pas que même sur le siège¹, qui est son fort² et où il décide souverainement, il erre quelquefois, sujet aux fautes comme *Antiphile*³. (Ed. 6.)

96. Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, surtout lorsque les ennemis commencent à fuir et que la victoire n'est plus douteuse, ou devant une ville après qu'elle a capitulé; vous aimez dans un combat ou pendant un siège à paraître en cent endroits pour n'être nulle part, à prévenir les ordres du général de peur de les suivre, et à chercher les occasions plutôt que de les attendre et les recevoir⁴ : votre valeur serait-elle fausse? (Ed. 4.)

99. Ceux qui, ni guerriers ni courtisans, vont à la guerre et suivent la cour, qui ne font pas un siège, mais qui y assistent⁵, ont bientôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre, quelque surprenante qu'elle soit, sur la tranchée, sur l'effet des bombes et du canon, sur les coups de main comme sur l'ordre⁶ et le succès⁷ d'une attaque qu'ils entrevoient. La résistance continue, les pluies surviennent, les fatigues croissent, on plonge dans la fange⁸, on a à combattre les saisons et l'ennemi, on peut être forcé dans ses lignes et enfermé entre une ville et une armée : quelles extrémités! On perd courage, on murmure : « Est-ce un si grand inconvénient⁹ que de lever le siège? Le salut de l'État dépend-il d'une citadelle de plus ou de moins? Ne faut-il pas, ajoutent-ils, fléchir sous les ordres du Ciel, qui semble se déclarer contre nous, et remettre la partie à un autre temps? » Alors ils ne comprennent plus la fermeté, et, s'ils osaient dire, l'opiniâtreté¹⁰ du général, qui se raidit contre les obstacles, qui s'anime par la difficulté de l'entreprise, qui veille la nuit et s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t-on capitulé? ces hommes si découragés relèvent¹¹ l'importance de cette conquête, en prédisent les suites, exagèrent la nécessité qu'il y avait de la faire, le péril et la honte qui suivaient de s'en désister¹², prouvent que l'armée

1. En matière de sièges; 2. Au temps où parut cette réflexion (Guin 1691), Vauban venait encore de s'illustrer au siège de Mons dont il avait dirigé les attaques sous les yeux du roi; 3. Clefs manuscrites : « Le pape Innocent XI »; 4. Cf. p. 23, note 2; 5. Clefs : « Allusion à plusieurs courtisans et particuliers, qui allèrent voir le siège de Namur en 1692, qui fut fait dans une très mauvaise saison ». Le siège, commencé vers le 25 mai, dura un peu plus d'un mois. « Les gens de cour, écrit Racine à Boileau, le 24 juin 1692, commençaient à s'ennuyer de voir si longtemps remuer la terre »; 6. Plan; 7. Résultat; 8. Fange : « se dit proprement des bourbes des chemins de la campagne » (*Dict. Richelet*, 1680); 9. Malheur. Cf. p. 36, n. 11); 10. Entêtement. C'est un « vice », dit le *Dictionnaire* de Richelet; 11. Font ressortir; 12. Qui auraient résulté de la levée du siège.

qui nous couvrait des ennemis¹ était invincible. Ils reviennent avec la cour, passent par les villes et les bourgades, fiers d'être regardés de la bourgeoisie qui est aux fenêtres, comme ceux mêmes qui ont pris la place; ils en triomphent par les chemins, ils se croient braves. Revenus chez eux, ils vous étourdissent de flancs, de redans, de ravelins, de faussebraie, de courtines et de chemin couvert²; ils rendent compte des endroits où l'envie de voir les a portés et où il ne laissait pas d'y avoir du péril, des hasards qu'ils ont courus à leur retour d'être pris ou tués par l'ennemi; ils taisent seulement qu'ils ont eu peur. (Ed. 7.)

104. « A quoi vous divertissez-vous? à quoi passez-vous le temps³? » vous demandent les sots et les gens d'esprit. Si je réplique que c'est à ouvrir les yeux et à voir, à prêter l'oreille et à entendre, à avoir la santé, le repos, la liberté, ce n'est rien dire; les solides biens, les grands biens, les seuls biens ne sont pas comptés, ne se font pas sentir. Jouez-vous? masquez-vous⁴? il faut répondre⁵. (Ed. 4.)

Est-ce un bien pour l'homme que la liberté⁶ si elle peut être trop grande et trop étendue, telle enfin qu'elle ne serve qu'à lui faire désirer quelque chose, qui est d'avoir moins de liberté? (Ed. 7.)

La liberté n'est pas oisiveté, c'est un usage libre du temps, c'est le choix du travail et de l'exercice; être libre, en un mot, n'est pas ne rien faire, c'est être seul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point. Quel bien en ce sens que la liberté! (Ed. 7.)

109. Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne : douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel! (Ed. 4.)

110. Le monde est pour ceux qui suivent les cours ou qui peuplent les villes; la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne : eux seuls vivent, eux seuls du moins connaissent qu'ils vivent. (Ed. 7.)

112. L'esprit de modération et une certaine sagesse dans la conduite laissent les hommes dans l'obscurité; il leur faut

1. L'armée du maréchal de Luxembourg, qui tenait en échec celle de Guillaume d'Orange; 2. Flanc : partie du bastion entre sa face et la courtine; courtine : partie du mur entre deux bastions; redan : fortification en angle saillant; ravelin : redan placé en avant des portes; faussebraie : seconde enceinte qui défend le fossé; chemin couvert : corridor protégé par le parapet de la contrescarpe (note Cayrou); 3. Cf. p. 22, note 2; 4. Masquer : se masquer. Cf. Haase (§61); 5. Cf. II, §§ 12 et 43; 6. Le mot est expliqué par le § suivant.

de grandes vertus pour être connus et admirés, ou peut-être de grands vices. (Ed. 4.)

113. Les hommes, sur la conduite des grands et des petits indifféremment, sont prévenus¹, charmés, enlevés² par la réussite; il s'en faut peu que le crime heureux³ ne soit loué comme la vertu même et que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus : c'est un noir attentat, c'est une sale et odieuse entreprise que celle que le succès ne saurait justifier. (Ed. 4.)

119. Petits hommes hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géants, et comme des pièces⁴ rares dont il faut acheter la vue dès que vous allez jusqu'à huit pieds; qui vous donnez sans pudeur de la *hautesse* et de l'*éminence*⁵, qui est⁶ tout ce que l'on pourrait accorder à ces montagnes voisines du ciel, et qui voient les nuages se former au-dessous d'elles; espèce d'animaux glorieux⁷ et superbes⁸, qui méprisez toute autre espèce, qui ne faites pas même comparaison avec l'éléphant et la baleine, approchez, hommes, répondez un peu à *Démocrite*⁹. Ne dites-vous pas en commun proverbe : *des loups ravissants*¹⁰, *des lions furieux, malicieux comme un singe*? Ét vous autres, qui êtes-vous? J'entends corner sans cesse à mes oreilles : *l'homme est un animal raisonnable*; qui vous a passé¹¹ cette définition? sont-ce les loups, les singes et les lions, ou si¹² vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes? C'est déjà une chose plaisante que vous donniez aux animaux vos confrères ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur; laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme¹³ ils s'oublieront et comme

1. Persuadés avant tout examen; 2. Cf. p. 27, note 2; 3. La Bruyère vise Guillaume d'Orange qui venait de détrôner son beau-père Jacques II. Nul ne fut plus craint et haï des Français d'alors; 4. Curiosités; 5. *Hautesse* était le titre du sultan. *Eminence*, celui des cardinaux; 6. Ce qui est; 7. Vaniteux. « Il a du mérite, mais il est un peu glorieux » (*Dict. Acad.*, 1694); 8. Orgueilleux; 9. Philosophe grec (v^e siècle avant J.-C.). Une légende le représente comme riant de tout, par opposition à Héraclite qui pleurait de tout. Dans le § 118, que nous n'avons pas cru nécessaire de reproduire, La Bruyère exprime sous le nom d'*Héraclite* son indignation devant les crimes du monde et l'usurpation de Guillaume d'Orange; 10. Ravisseurs. Cf. La Fontaine (*Contes*, II, 14) :

Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissants
Ou des monstres marins deviennent la pâture?

11. Concéder, accordé. Cf. VIII, § 59 : « ... Il ne lui passe point une mémoire heureuse »; 12. Au XVII^e siècle, lorsque deux propositions interrogatives directes sont coordonnées, la seconde peut être introduite par *ou si*. Cf. La Fontaine (*Lettre au prince de Conti*, octobre 1689) : « Est-ce l'intérêt de la France qui vous fait aller braver les hasards, ou si c'est celui de votre gloire? » Haase, (§ 152); 13. Comment. Comme pris dans le sens de *comment*, introduit de ces interrogations directes et indirectes au début du XVII^e siècle, tandis qu'à la fin du XVII^e siècle, il ne s'emploie plus guère que dans les interrogations indirectes.

vous serez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légèretés, de vos folies et de vos caprices, qui vous mettent au-dessous de la taupe et de la tortue, qui vont sagement leur petit train et qui suivent sans varier l'instinct de leur nature; mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon¹ qui est fort léger et qui fait une belle descente sur la perdrix : « Voilà un bon oiseau »; et d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps : « C'est un bon lévrier »; je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint et qui le perce : « Voilà un brave homme². » Mais, si vous voyez deux chiens qui s'aboient³, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites : « Voilà de sots animaux », et vous prenez un bâton pour les séparer. Que si⁴ l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jetés avec fureur⁵ les uns sur les autres et ont joué ensemble de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : « Voilà le plus abominable *sabbat* dont on ait jamais ouï parler? » Et si les loups en faisaient de même, quels hurlements, quelle boucherie! Et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce? ou, après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes? Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimenterres, et à mon gré fort judicieusement : car, avec vos seules mains, que pouviez-vous vous faire les uns aux autres que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête? Au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies, d'où peut couler votre sang

1. Faucon mâle; le mâle de certains oiseaux de proie est « d'un tiers environ plus petit que la femelle » (Buffon); 2. Un homme brave; 3. Qui aboient l'un contre l'autre; 4. *Que si*, traduction du latin *quod si* qui s'employait dans le style oratoire; 5. Folie furieuse. « La morsure des animaux enragés rend les hommes malades de fureur » (*Dict. Acad.*, 1694).

jusqu'à la dernière goutte sans que vous puissiez craindre d'en échapper; mais, comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enchéri sur cette vieille manière de vous exterminer : vous avez de petits globes¹ qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine; vous en avez d'autres plus pesants et plus massifs² qui vous coupent en deux parts³ ou qui vous éventrent, sans compter ceux⁴ qui, tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes et font sauter en l'air, avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant et la nourrice; et c'est là encore où *gît*⁵ la gloire; elle aime le *remue-ménage*, et elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives, et dans les bonnes règles vous devez en guerre être habillés de fer, ce qui est sans mentir une jolie parure, et qui me fait souvenir de ces quatre puces célèbres que montrait autrefois un charlatan subtil⁶ ouvrier, dans une fiole où il avait trouvé le secret de les faire vivre : il leur avait mis à chacune une salade⁷ en tête, leur avait passé un corps de cuirasse, mis des brassards, des genouillères, la lance sur la cuisse; rien ne leur manquait, et en cet équipage⁸ elles allaient par sauts et par bonds dans leur bouteille. Feignez⁹ un homme de la taille du mont *Athos*¹⁰, pourquoi non? une âme serait-elle embarrassée d'animer un tel corps? elle en serait plus au large. Si cet homme avait la vue assez subtile pour vous découvrir quelque part sur la terre avec vos armes offensives et défensives, que croyez-vous qu'il penserait de petits marmousets¹¹ ainsi équipés et de ce que vous appelez guerre, cavalerie, infanterie, un mémorable siège, une fameuse journée? N'entendrais-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous? le monde ne se divise-t-il plus qu'en régiments et en compagnies? tout est-il devenu bataillon ou escadron? *Il a pris une ville, il en a pris une seconde,*

1. Les balles de mousquet; 2. Les boulets; 3. On employait couramment, au XVII^e siècle, *part* dans le sens de *partie*. Cf. Corneille (*Pompée*, v. 577) :

Lui que sa Rome a vu, plus craint que le tonnerre,
Triompher en trois fois de trois parts de la terre.

4. Les bombes; 5. Réside. On disait : « Toute la dispute (discussion) ne *gît* qu'en ce point » (*Dict. Acad.*, 1694); 6. « Adroit. Ce joueur de gobelets est fort subtil » (*Dict. Acad.*, 1694); 7. Casque rond, avec visière courte et grand couvre-nuque; 8. Accoutrement. *Équipage* signifie souvent *habit*. Cf. Molière (*Avare*, I, IV) : « Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage?... Pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez »; 9. Imaginez; 10. En Grèce; 11. « Petites figures grotesques » (*Dict. Acad.*, 1694).

puis une troisième ; il a gagné une bataille, deux batailles ; il chasse l'ennemi, il vainc sur mer, il vainc sur terre : est-ce de quelqu'un de vous autres, est-ce d'un géant, d'un Athos que vous parlez¹?... (Ed. 6.)

1. La Bruyère attaque ensuite Guillaume d'Orange « un homme pâle et livide, qui n'a pas sur soi dix onces de chair et que l'on croirait jeter à terre du moindre souffle. Il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres » ; il a usurpé un royaume, des princes et des souverains accourent « dès qu'il a sifflé » ; tous se soumettent sans prévoir le danger. — Mais cette attaque, même si l'indignation en est sincère, a surtout pour but de détourner le lecteur d'une interprétation dangereuse des pages précédentes. C'est, comme les éloges du roi ou le chapitre « des Esprits forts », une précaution que prend La Bruyère pour déguiser les hardiesses de sa critique.



XIII. — DE LA MODE¹

1. Une chose folle et qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût², le vivre, la santé et la conscience. La viande noire³ est hors de mode, et, par cette raison, insipide; ce serait pécher contre la mode que de guérir de la fièvre par la saignée⁴; de même l'on ne mourait plus depuis longtemps par⁵ *Théotime*⁶; ses tendres exhortations ne sauvaient plus que le peuple, et Théotime a vu son successeur.

2. La curiosité⁷ n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente qu'elle ne cède⁸ à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement⁹ pour les choses rares et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare et pourtant à la mode¹⁰. (Ed. 6.)

Le fleuriste¹¹ a un jardin dans un faubourg, il y court au lever du soleil et il en revient à son coucher; vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes¹² et devant

1. Ce chapitre ne comportait que neuf remarques, et les plus courtes, dans la 1^{re} édition; 2. En matière de nourriture; 3. Cf. Saint-Evremond, *Lettre au comte d'Olonne*: « Si une nécessité indispensable vous fait dîner avec quelqu'un de vos voisins... louez le lièvre, le cerf, le chevreuil, le sanglier et n'en mangez point; que le canard et quasi les sarcelles s'attirent la même louange. De toutes ces viandes noires la seule bécassine sera sauvée... »; 4. Comme au temps de Guy Patin; au temps de La Bruyère, on use de l'antimoine et du quinquina. Cf. XIV, § 68; 5. Avec le secours de; 6. Suivant toutes les clefs, *Théotime* est M^r Sachot, curé de Saint-Gervais, confesseur très recherché, mort en 1686; « son successeur » serait Bourdaloue. Le *Chansonnier Maurepas* disait de Sachot: « Il était glorieux, vain, grand bavard et se croyait le plus habile homme du monde; il était ravi d'avoir un troupeau de dévotes qui lui obéit et le regardât comme un oracle, mais sa vanité y avait seule part »; 7. « Passion de voir, d'apprendre, de posséder des choses rares » (*Dict. Acad.*, 1694). Un curieux est un amateur, un collectionneur; 8. Est inférieure; 9. S'oppose à *seulement*; 10. Ici, comme souvent, la remarque abstraite précède les portraits; 11. « Celui qui est curieux de fleurs, qui aime les fleurs, qui prend plaisir à les cultiver » (*Dict. Acad.*, 1694). On trouvera un commentaire de ce portrait dans G. Rudler (*l'Explication française*, pp. 190-204); 12. « Il y a eu en ce siècle, disait Furetière (1690), une étrange manie des curieux pour les tulipes; ils ont estimé leur beau carreau de tulipes des quinze ou vingt mille francs ». Ménage avait vu vendre un jour un seul oignon 300 pistoles.

la *Solitaire* ; il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie ; il la quitte pour l'*Orientale*, de là il va à la *Veuve*, il passe au *Drap d'or*, de celle-ci à l'*Agathe*, d'où il revient enfin à la *Solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assit¹, où il oublie de dîner² ; aussi est-elle³ nuancée, bordée, huilée⁴, à pièces emportées⁵ ; elle a un beau vase⁶ ou un beau calice⁷ ; il la contemple, il l'admire ; Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point, il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable⁸, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi⁹ fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes¹⁰. (Ed. 6.)

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange : il est curieux¹¹ de fruits ; vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre¹². Parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu : il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine pièce : toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié et prend l'autre : « Quelle chair ! dit-il, goûtez-vous¹³ cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs ! » Et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin, en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune ! (Ed. 6.)

Un troisième que vous allez voir vous parle des curieux,

1. La Bruyère emploie indifféremment *s'assit* ou *s'assied* ; 2. Déjeuner ; 3. Cause et non conséquence ; 4. Brillante, lustrée ; 5. A pétales découpés comme à l'emporte-pièce ; 6. « Se dit quelquefois par les fleuristes, mais *calice* est plus usité » (*Dict. de Furetière*, éd. 1727) ; 7. Corolle ; 8. Doué de raison ; 9. Au XVII^e siècle le pronom *soi* peut s'employer après un sujet déterminé. Cf. xi, § 121 : « Gnathon ne vit que pour soi » ; 10. Les clefs nomment soit Cabout, avocat qui s'occupait des affaires du grand Condé et à ses heures de loisir des fleurs de Chantilly, ou le flûtiste Descoteaux. Mais ce portrait n'est-il pas plutôt une construction logique, à partir d'une idée abstraite ? ; 11. Cf. p. 58, note 7 ; 12. Comprendre ; 13. Appréciez-vous.

ses confrères, et surtout de *Diognète*. « Je l'admire, dit-il, et je le comprends moins que jamais. Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles¹ et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits et des monuments² fixes et indubitables de l'ancienne histoire ? rien moins ; vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer³ une tête⁴ vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'empereurs interrompus ? c'est encore moins : Diognète sait d'une médaille le *fruste*⁵, le *feloux*⁶ et la *fleur de coin*⁷ ; il a une tablette dont toutes les places sont garnies à l'exception d'une seule, ce vide lui blesse la vue, et c'est précisément et à la lettre pour le remplir qu'il emploie son bien et sa vie. » (Ed. 6.)

« Vous voulez, ajoute *Démocède*, voir mes estampes. » Et bientôt il les étale et vous les montre ; vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet⁸ qu'à tapisser un jour de fête le Petit-Pont ou la rue Neuve⁹ ; il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très cher, et qu'il ne la changerait pas pour ce qu'il a de meilleur. « J'ai, continue-t-il, une sensible¹⁰ affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : J'ai tout *Callot*¹¹, hormis une seule, qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire, c'est un des moindres, mais qui m'achèverait Callot ; je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin¹² d'y réussir : cela est bien rude¹³ ! » (Ed. 6.)

Tel autre fait la satire de ces gens qui s'engagent par inquiétude¹⁴ ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne

1. Médailles et monnaies anciennes. Ce genre de curiosité était fréquent alors. On citait surtout les belles collections de M. de Lamoignon ; 2. Témoignages, documents ; 3. Retrouver ; 4. Médaille à face intacte ; 5. *Fruste* se dit d'une médaille dont on ne peut plus reconnaître les figures et les caractères ; 6. Flou ; 7. Le *coin* est un morceau de fer trempé et gravé qui sert à marquer les monnaies et les médailles. Une monnaie est dite à *fleur de coin* quand elle n'est pas usée par le frottement ; 8. Pièce où on range les collections. On disait : « cabinet de tableaux, d'armes, de curiosités, de raretés, d'antiques. Pièce de cabinet » (*Dict. Acad.*, 1694) ; 9. Les maisons du Petit Pont et de la rue Neuve-Notre-Dame étaient tapissées de tentures et d'images les jours de procession ; 10. Fortement ressentie, pénible ; 11. Jacques Callot, graveur (1592-1635) ; 12. A la fin ; 13. Les clefs essaient d'identifier cet amateur de médailles, mais n'y réussissent pas. Pour l'amateur d'estampes, elles désignent Gaignières, qui mourut en 1715 et légua au roi sa belle collection de livres, manuscrits, estampes, cartes et plans, ou Beringhen, premier écuyer du roi ; 14. Besoin d'agitation.

font ni mémoires ni relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu, qui désirent seulement de connaître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et de passer des rivières qu'on n'appelle ni la Seine ni la Loire; qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absents, qui veulent un jour être revenus de loin : et ce satirique parle juste et se fait écouter. (Ed. 6.)

Mais, quand il ajoute que les livres en apprennent plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliothèque, je souhaite de la voir; je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir¹ dont ses livres sont couverts; il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or et de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près qui sont peints de manière qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir, je le remercie de sa complaisance, et ne veux non plus que lui voir sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque. (Ed. 6.)

Quelques-uns, par une intempérance de savoir et par ne pouvoir² se résoudre à renoncer à aucune sorte de connaissance, les embrassent toutes et n'en possèdent aucune; ils aiment mieux savoir beaucoup que de savoir bien, et être faibles et superficiels dans diverses sciences que d'être sûrs et profonds dans une seule; ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître et qui les redresse; ils sont les dupes de leur vaine curiosité, et ne peuvent au plus, par de longs et pénibles efforts, que se tirer d'une ignorance crasse. (Ed. 6.)

D'autres ont la clef des sciences³, où ils n'entrent jamais; ils passent leur vie à déchiffrer les langues orientales et les langues du Nord, celles des deux Indes⁴, celles des deux pôles et celle qui se parle dans la lune; les idiomes les plus

1. C'était de la peau de bouc du Maroc teinte à Rouen. On en faisait les plus belles reliures. (*Dict. Furetière*, 1690.) Les ouvrages ordinaires étaient reliés en veau; 2. Parce qu'ils ne peuvent pas. Cf. M^{me} de Sévigné : « Je rendais mon voyage inutile par être trop court », Haase, (§ 85 C); 3. La connaissance des langues; 4. Inde orientale et Inde occidentale ou Amérique.

inutiles avec les caractères les plus bizarres et les plus magiques¹ sont précisément ce qui réveille leur passion et qui excite leur travail; ils plaignent ceux qui se bornent ingénument à savoir leur langue, ou tout au plus la grecque et la latine²; ces gens lisent toutes les histoires et ignorent l'histoire, ils parcourent tous les livres et ne profitent d'aucun; c'est en eux une stérilité³ de faits et de principes qui ne peut être plus grande, mais à la vérité la meilleure récolte et la richesse la plus abondante de mots et de paroles qui puisse s'imaginer; ils plient sous le faix, leur mémoire en est accablée pendant que leur esprit demeure vide. (Ed. 6.)

Un bourgeois aime les bâtiments il se fait bâtir un hôtel si beau, si riche et si orné qu'il est inhabitable; le maître, honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas⁴, où il achève sa vie, pendant que l'enfilade⁵ et les planchers de rapport⁶ sont en proie aux Anglais et aux Allemands qui voyagent et qui viennent là du Palais-Royal, du palais L.. G...⁷ et du Luxembourg; on heurte sans fin à cette belle porte; tous demandent à voir la maison, et personne à voir monsieur. (Ed. 6.)

On en sait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux, à qui ils ne peuvent pas donner une dot; que dis-je? elles ne sont pas vêtues, à peine nourries; qui se refusent un tour de lit⁸ et du linge blanc; qui sont pauvres, et la source de leur misère n'est pas fort loin: c'est un garde-meuble⁹ chargé et embarrassé de bustes rares, déjà poudreux¹⁰ et couverts d'ordures¹¹, dont la vente les mettrait au large, mais qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre en vente. (Ed. 6.)

*Diphile*¹² commence par un oiseau et finit par mille; sa maison n'en est pas égayée, mais empestée: la cour, la salle¹³,

1. Cabalistiques; 2. Cf. xiv, § 71 (1^{re} édition); 3. « Disette. Il y a eu cette année grande stérilité de blé » (*Dict. Acad.*, 1694); 4. Logement pratiqué sous les combles, mansarde; 5. « Longue suite de chambres sur une même ligne » (*Dict. Acad.*, 1694); 6. Marqueterie; 7. Hôtel Langlée. Langlée était un parvenu; son hôtel avait été construit par Gérard Huet dans la rue Neuve-des-Petits-Champs; 8. « On appelle *tour de lit*, un lit entouré d'une garniture suspendue mais qui ne se tire point comme les rideaux » (*Dict. Furetière*, 1690); 9. Débarras; 10. Poudre: poussière; 11. Terme général: « se dit de la poussière, du duvet, de la paille, de toutes les petites choses malpropres. Il lui est entré une ordure dans l'œil » (*Dict. Acad.*, 1694); 12. Les clefs nomment le chanoine Santeul qui était comme La Bruyère précepteur du jeune duc de Bourbon et élevait des serins, mais Santeul n'avait ni maison ni enfants. On pourra lire: Ed. Pilon, *l'Amateur d'oiseaux, Hervieux de Chanteloup* (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} oct. 1926); 13. Grande pièce située au rez-de-chaussée « où l'on reçoit ordinairement le monde qui rend visite ou qui vient vous parler pour affaires » (*Dict. Richelet*, 1680).

l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet¹, tout est volière; ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme; les vents d'automne et les eaux dans leurs grandes crues ne font pas un bruit si² perçant et si aigu : on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement³, c'est une affaire laborieuse et à laquelle à peine il peut suffire : il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures; il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère⁴ que de siffler⁵ des serins au flageolet et de faire couver des *canaris*; il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation; il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que⁶ ses oiseaux ne reposent et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter; il retrouve ses oiseaux dans son sommeil : lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche; il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve. (Ed. 6.)

Qui pourrait épuiser tous les différents genres de curieux? Devineriez-vous, à entendre parler celui-ci de son *léopard*, de sa *plume*, de sa *musique*⁷, les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier⁸ et de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles? Pourquoi non, s'il les achète au poids de l'or⁹? (Ed. 6.)

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes; c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons¹⁰, il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite? il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine¹¹, et dont toute sa famille souffre;

1. La pièce la plus retirée dans un appartement. On l'utilise « pour travailler ou converser en particulier » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. Si : aussi. Si devient archaïque dans cet emploi vers le fin du xvii^e siècle. Vaugelas s'en sert souvent; Thomas Corneille fait observer qu'il faut le remplacer par aussi. L'Académie est du même avis. Haase, (§ 98); 3. Passe-temps. Amuser : occuper; 4. Fonction; 5. « Apprendre à un oiseau à chanter en sifflant. On siffle les merles » (*Dict. Furetière*, 1690); 6. Avant que; 7. Note de La Bruyère : « Noms de coquillage » (singulier collectif); 8. D'unique; 9. Le duc d'Orléans avait payé une grande coquille bivalve 900 livres et un amateur pour 32 autres avait offert au marchand 11 000 livres comptant (Cayrou); 10. « Pendant un an ou deux, écrit Boursault, on fut à la cour et à Paris même dans un engouement pour les papillons qui était une espèce de manie. On était, si j'ose me servir de ce mot, enthousiasmé de la beauté de leurs ailes et ceux qui n'en avaient pas de peints dans leur cabinet ne passaient pas pour gens de bon goût » (*Lettres nouv.*, 1697); 11. Chagrin : mécontent et irritable.

aussi¹ a-t-il fait une perte irréparable; approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie et qui vient d'expirer : c'est une chenille, et quelle chenille! (Ed. 6.)

3. Le duel est le triomphe de la mode et l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus² d'éclat; cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soi³ et l'a confondu⁴ avec un homme de cœur; il a attaché de l'honneur et de la gloire à une action folle et extravagante; il a été approuvé par la présence des rois; il y a eu quelquefois une espèce de religion à le pratiquer; il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux⁵; il s'était enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples et s'était si fort saisi de leur cœur et de leur esprit qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très grand roi⁶ a été de les guérir⁷ de cette folie.

6. Si vous dites aux hommes, et surtout aux grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous disent : « Qu'il la garde »; qu'il a bien de l'esprit, de celui surtout qui plaît et qui amuse, ils vous répondent : « Tant mieux pour lui »; qu'il a l'esprit fort cultivé, qu'il sait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il est ou quel temps il fait. Mais si vous leur apprenez qu'il y a un *Tigillin*⁸ qui *souffle*⁹ ou qui *jette en sable*¹⁰ un verre d'eau-de-vie, et, chose merveilleuse! qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent : « Où est-il? amenez-le-moi demain, ce soir; me l'amèneriez-vous? » On le leur amène; et cet homme, propre à parer les avenues d'une foire et à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité. (Ed. 6.)

II. Un homme fat¹¹ et ridicule porte un long chapeau¹²,

1. Cf. p. 59, note 3; 2. Le plus. On emploie souvent *plus* ou *moins*, au lieu de *le plus*, *le moins*, dans les propositions relatives, Haase, (§ 29 B). Cf. Molière, (*Fâcheux*, v. 130) : « Ce que plus il souhaite est ce qu'il croit le moins »; 3. Cf. p. 59, note 9; 4. L'a mis sur le même rang; 5. Allusion aux duels judiciaires. Un des derniers eut lieu entre Jarnac et La Châtaigneraie, en présence de Henri II et de toute sa cour (10 juillet 1547); 6. Louis XIV a rendu plusieurs ordonnances contre le duel; 7. Pas entièrement; 8. *Tigillin* ou *Tigellin* est le nom d'un des favoris de Néron; 9. « En débauche on dit qu'un homme souffle bien pour dire qu'il avale de grandes rasades » (*Dict. Furetière*, 1690); 10. *Jeter en sable* : sabler; « on dit jeter un verre de vin en sable pour dire : l'avalier tout d'un coup et sans prendre haleine » (*Dict. Acad.*, 1694). On le dit au sens propre « en terme de fonderie, de ce qui est jeté en de petits moules faits de sable, de poudre d'ardoise, de cendres et autres choses semblables » (*Dict. Furetière*, 1690); 11. *Sot* prétentieux; 12. La mode était au chapeau bas et à plumes.

un pourpoint à ailerons¹, des chausses à aiguillettes² et des bottines³; il rêve la veille par où et comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un philosophe se laisse habiller par son tailleur; il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter⁴.

14. *Iphis* voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien et en rougit, il ne se croit plus habillé; il était venu à la messe pour s'y montrer, et il se cache; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur; il a soin de rire pour montrer ses dents; il fait la petite bouche, et il n'y a guère de moment où il ne veuille sourire; il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est⁵ de lui-même; il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras⁶; il a un mouvement de tête et je ne sais quel adoucissement dans les yeux dont il n'oublie pas de s'embellir; il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer; il met du rouge⁷, mais rarement, il n'en fait pas habitude; il est vrai aussi qu'il porte des chausses et un chapeau⁸, et qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles : aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes. (Ed. 6.)

16. Le courtisan autrefois avait ses cheveux, était en chausses et en pourpoint, portait de larges canons⁹, et il était libertin¹⁰. Cela ne sied plus : il porte une perruque,

1. « Petits bords d'étoffe qu'on mettait aux pourpoints pour couvrir les coutures du haut des manches » (*Dict. Furetière*, 1690); 2. « Cordon ou tissu ferré par les deux bouts qui sert à attacher ». Harpagon attachait ses chausses à son pourpoint par des aiguillettes; 3. *Bottine* : petite botte de cuir fin, sans éperon. Sous Louis XIV les élégants portaient plutôt les petits souliers à nœuds de rubans. L'ensemble constitue un costume démodé et excentrique en 1688, 4. Cf. Molière (*Ecole des maris*, v. 41-46) :

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et sans empressement
Suivre ce que l'usage y fait de changement.

5. Qu'il ne l'est. *Ne* est omis dans une proposition subordonnée après le *que* comparatif Haase, (§ 104 A). Cf. Voiture : « J'ai peur d'y demeurer plus que je voudrais »; 6. « Prononcer certaines consonnes et particulièrement l'*r* avec difficulté. Cette femme grasseye agréablement » (*Dict. Acad.*, 1694); 7. Dans le *Mercurie galant* (février 1695), une marquise dit à un jeune cavalier : « Vous pouvez mettre des mouches et des bracelets; vous ne serez pas le premier et les jeunes gens s'ajustent présentement comme des filles ». Cf. Lange, (p. 53); 8. Au XVII^e siècle les femmes ne portaient pas de chapeau; 9. « Ornement de toile, rond, fort large et souvent orné de dentelle qu'on attache au-dessus du genou, qui pend jusqu'à la moitié de la jambe pour la couvrir; ce qui était il y a quelque temps fort à la mode » (*Dict. Furetière*, 1690); 10. Incrédule.

l'habit serré, le bas uni¹, et il est dévot : tout se règle par la mode.

21. Négliger vêpres comme une chose antique et hors de mode², garder sa place soi-même pour le salut³, savoir les êtres⁴ de la chapelle⁵, connaître le flanc⁶, savoir où l'on est vu et où l'on n'est pas vu; rêver⁷ dans l'église à Dieu et à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres et des commissions, y attendre les réponses; avoir un directeur⁸ mieux écouté que l'Évangile; tirer toute sa sainteté et tout son relief⁹ de la réputation de son directeur, dédaigner ceux dont le directeur a moins de vogue, et convenir à peine de leur salut; n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez soi ou par son directeur, préférer sa messe aux autres messes et les sacrements donnés de sa main à ceux qui ont moins de cette circonstance¹⁰; ne se repaître que de livres de spiritualité¹¹, comme s'il n'y avait ni Évangiles ni Épîtres des Apôtres, ni morale des Pères; lire ou parler un jargon¹² inconnu aux premiers siècles; circonstancier à confesse les défauts d'autrui, y pallier les siens; s'accuser de ses souffrances, de sa patience; dire comme un péché son peu de progrès dans l'héroïsme¹³; être en liaison secrète avec de certaines¹⁴ gens contre certains autres; n'estimer que soi et sa cabale, avoir pour¹⁵ suspecte la vertu même; goûter, savourer la prospérité et la faveur, n'en vouloir que pour soi, ne point aider au mérite, faire servir la piété à son ambition, aller à son salut par le chemin de la fortune¹⁶ et des dignités : c'est, du moins jusqu'à ce jour, le plus bel effort de la dévotion du temps. (Ed. 8.)

Un dévot¹⁷ est celui qui sous un roi athée serait athée¹⁸. (Ed. 7.)

1. Sans ornements; 2. Louis XIV n'allait aux vêpres que les jours où il communiait, c'est-à-dire cinq fois par an; 3. Saint-Simon raconte qu'un jour Louis XIV trouva la chapelle déserte, un officier ayant annoncé, pour jouer un bon tour aux dames qui avaient pris leur place avant l'heure, que le roi ne viendrait pas au salut; 4. *Les êtres* : « les salles, chambres, degrés, allées, etc. d'une maison » (*Dict. Acad.*, 1694); 5. Du château de Versailles; 6. Le côté (d'où l'on est vu de la tribune royale); 7. Penser. On disait : « Cette affaire est de grande conséquence, il y faut rêver » (*Dict. Acad.*, 1694); 8. Sur les directeurs de conscience au XVII^e siècle, cf. chap. III, §§ 26 sqq. et notes; 9. Prestige; 10. Qui n'ont pas cette particularité; 11. Dévotion mystique; 12. La langue des écrits mystiques; 13. C'est une fausse humilité; 14. Au XVII^e siècle on emploie le *de* partitif devant *différents, aucuns, certains*; 15. Tenir pour; 16. La Bruyère renverse le vers de *Tartuffe* (369-370) :

Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du ciel courir à leur fortune.

17. Note de La Bruyère : « Faux dévot »; 18. Bourdaloue avait déjà dit : « Emportés par l'habitude où ils (*les courtisans*) sont élevés de se conformer en tout aux inclinations du maître, ne se feraient-ils pas un principe, s'il était libertin, de l'être avec lui, et s'il méprisait Dieu, de le mépriser comme lui? »

24. *Onuphre*¹ n'a pour tout lit² qu'une housse³ de serge grise, mais il couche sur le coton et sur le duvet; de même il est habillé simplement, mais commodément, je veux dire d'une étoffe fort légère en été, et d'une autre fort moelleuse pendant l'hiver; il porte des chemises très déliées⁴ qu'il a un très grand soin de bien cacher. Il ne dit point : *ma haine*⁵ et *ma discipline*⁶, au contraire; il passerait pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot; il est vrai qu'il⁷ fait en sorte que l'on croie, sans qu'il le dise, qu'il porte une haine et qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifféremment⁸ : ouvrez-les, c'est le *Combat spirituel*, le *Chrétien intérieur* et l'*Année sainte*⁹; d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville et qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot, les yeux baissés, la démarche lente et modeste, l'air recueilli, lui sont familiers : il joue son rôle. S'il entre dans une église, il observe d'abord de qui il peut être vu, et, selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux et prie¹⁰, ou il ne songe ni à se mettre à genoux ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien et d'autorité¹¹ qui le verra et qui peut l'entendre, non seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans et des soupirs; si l'homme de bien se retire, celui-ci, qui le voit partir, s'apaise

1. *Onuphre*, c'est *Tartuffe* tel que le conçoit La Bruyère. Il ne faut donc pas s'étonner que les commentateurs aient cherché vainement l'original. La Bruyère a de même corrigé le personnage d'Alceste (v. le portrait de *Timon*, xi, § 155); 2. Lit « se prend quelquefois pour le tour de lit seulement. Un lit de serge, de drap, de damas, de velours » (*Dict. Acad.*, 1694); 3. « La housse se met au lieu de rideaux autour du bois du lit, en attendant qu'on fasse quelques rideaux d'étoffe de soie. Il n'y a guère que le petit bourgeois qui se contente d'une simple housse » (*Dict. Richelet*, 1680); 4. Fines; 5. Chemise de crin « que les religieux austères ou les dévots mettent sur leur chair nue » (*Dict. Furetière*, 1690); 6. Instrument de flagellation, sorte de fouet de cordes. Allusion au vers de *Tartuffe* (II, II, v. 853) : « Laurent, serrez ma haine avec ma « discipline »; 7. La vérité est que. 8. Négligemment; 9. Ouvrages de dévotion. *Le combat spirituel* est un ouvrage italien qu'on attribue généralement au théatin Laurent Scupoli et qui a été plusieurs fois édité en français (1608, 1659, 1675, 1688, etc.). *Le chrétien intérieur ou la conformité intérieure que doivent avoir les chrétiens avec J.-C.*, par un solitaire (1661) est de Jean de Besnières-Louvigny. Il y a deux ouvrages sous le titre de l'*Année Sainte* : *L'année sainte ou bref martyrologe propre pour les paroisses et familles chrétiennes* (1668) attribué au P. Bordier, de l'Oratoire, et l'*Année sainte ou sentences tirées de tous les écrits de Saint François de Sales* (1678), par Loisel, curé de Saint-Jean-en-Grève; 10. Comp. *Tartuffe* (I, v, v. 283-288). Orgon raconte :

Chaque jour à l'église il venait d'un air doux
 Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
 Il attirait les yeux de l'assemblée entière
 Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière;
 Il faisait des soupirs, de grands élancements,
 Et baisait humblement la terre à tous moments.

11. Considéré.

et ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint, perce la foule, choisit un endroit pour se recueillir et où tout le monde voit qu'il s'humilie; s'il entend des courtisans qui parlent, qui rient et qui sont à la chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre¹, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire; il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même et où il trouve son compte². Il évite une église déserte et solitaire, où il pourrait entendre deux messes de suite, le sermon, vêpres et complies, tout cela entre Dieu et lui, et sans que personne lui en sût gré; il aime la paroisse, il fréquente les temples où se fait un grand concours³: on n'y manque point son coup, on y est vu. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année ou à propos de rien il jeûne ou fait abstinence; mais à la fin de l'hiver⁴ il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs⁵, il a eu la fièvre; il se fait prier, presser, quereller pour rompre le carême dès son commencement, et il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parents ou dans un procès de famille, il est pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, et il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a su imposer⁶, dont il est le parasite et dont il peut tirer de grands secours, il ne cajole point sa femme, il ne lui fait du moins ni avance ni déclaration⁷; il s'enfuira, il lui laissera son manteau⁸, s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même; il est encore plus éloigné d'employer pour la flatter et pour la séduire le jargon de la dévotion⁹; ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, et selon qu'il lui est utile, et jamais quand il ne servirait qu'à le rendre très ridicule... Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami et de la prévention où il l'a jeté en sa faveur: tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami lui en offre; il se

1. La chapelle de Versailles et l'antichambre de l'appartement du roi; 2. Dans les 4^e, 5^e et 6^e éditions, La Bruyère avait consacré un alinéa au portrait du vrai dévot: « Un homme dévot entre dans un lieu saint, perce modestement la foule, choisit un coin pour se recueillir et où personne ne voit qu'il s'humilie; s'il entend des courtisans qui parlent, qui rient et qui sont à la Chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, quelque comparaison qu'il fasse de ces personnes avec lui-même, il ne les méprise pas, il ne s'en plaint pas, il prie pour eux. » Dans la 7^e édition La Bruyère a utilisé ces lignes en les modifiant pour compléter le portrait d'Onuphre; 3. Affluence; 4. Au moment du carême; 5. Malaises; 6. Qu'il a su tromper; 7. Critique des déclarations de Tartuffe à Elmire (III, III, IV, v); 8. Allusion à l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar; 9. Note de La Bruyère: « Fausse dévotion ».

fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins, quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet¹ qu'il est bien sûr de ne jamais retirer; il dit une autre fois et d'une certaine manière que rien ne lui manque, et c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme; il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme pour le piquer d'honneur et le conduire à lui faire une grande largesse; il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à s'attirer une donation générale de tous ses biens, s'il s'agit surtout de les enlever à un fils, le légitime héritier²: un homme dévot n'est ni avare³, ni violent, ni injuste, ni même intéressé. Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être cru tel, et, par une parfaite quoique fausse imitation de la piété, ménager⁴ sourdement ses intérêts; aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent tout à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir: il y a là des droits trop forts et trop inviolables, on ne les traverse⁵ point sans faire de l'éclat⁶, et il l'apprehende, sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du Prince, à qui il dérobe sa marche par la crainte qu'il a d'être découvert et de paraître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collatérale: on l'attaque plus impunément; il est la terreur des cousins et des cousines, du neveu et de la nièce, le flatteur et l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune; il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche et sans enfants, et il faut que celui-ci le déshérite, s'il veut que ses parents recueillent sa succession. Si Onuphre ne trouve pas jour à⁷ les en frustrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie: une petite calomnie, moins que cela, une légère médisance lui suffit pour ce pieux dessein, et c'est le talent qu'il possède à un plus haut⁸ degré de perfection, il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile: il y a des gens, selon lui, qu'on est obligé en conscience de décrier, et ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, et dont il désire la dépouille; il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche: on lui parle d'*Eudoxe*, il sourit ou il soupire; on l'interroge, on insiste, il ne répond rien, et il a raison: il en a assez dit. (Ed. 6.)

1. Un reçu; 2. Critique de *Tartuffe* (III, vi, vii); 3. Avide; 4. *Ménager*: administrer; 5. On disait: « Traverser quelqu'un dans ses desseins. Traverser une entreprise » (*Dict. Acad.*, 1694); 6. Scandale; 7. Ne trouve pas le moyen de; 8. Cf. p. 64, note 2.

31. Chaque heure en soi comme à notre égard¹ est unique; est-elle écoulée une fois, elle a péri entièrement, les millions de siècles ne la ramèneront pas. Les jours, les mois, les années, s'enfoncent et se perdent sans retour dans l'abîme des temps; le temps même sera détruit² : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, et il sera effacé. Il y a de légères et frivoles circonstances du temps qui ne sont point stables, qui passent et que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joies, la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le temps même aura disparu? La vertu seule, si peu à la mode, va au delà des temps. (Ed. 5.)

1. Par rapport à nous; 2. C'est la traduction habituelle du mot de l'*Apocalypse* : *Tempus non erit amplius.*



XIV. — DE QUELQUES USAGES

1. Il y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles. Il y en a de tels que, s'ils eussent obtenu six mois de délai de leurs créanciers, ils étaient nobles¹.

Quelques autres se couchent roturiers et se lèvent nobles. Combien de nobles dont le père et les aînés sont roturiers²!

6. Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumière répandue³ dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, et qu'on appelle château, pour être cru noble sur sa parole⁴.

14. Je le déclare nettement, afin que l'on s'y prépare et que personne un jour n'en soit surpris : s'il arrive jamais que quelque grand me trouve digne de ses soins⁵, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de La Bruyère que toutes les chroniques rangent au nombre des plus grands seigneurs de France qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre-Sainte⁶ : voilà alors de qui je descends en ligne directe⁷. (Ed. 5.)

15. Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui

1. Note de La Bruyère : « Vétérans. » Les secrétaires du roi, les conseillers au Parlement, à la Chambre des comptes, à la Cour des aides de Paris obtenaient après vingt ans d'exercice des *lettres de vétérance* qui leur conservaient les privilèges attachés à leurs offices et leur permettaient de transmettre la noblesse à leurs enfants. Ils perdaient cet avantage si avant la vingtième année ils étaient poursuivis par des créanciers et obligés de se démettre de leur charge; 2. Cf. Lange (pp. 240-274 : *Le chemin de la noblesse*); 3. Perdue; 4. Cf. Molière (*Ecole des Femmes*, I, I, 169-172 et 179-182):

Qui diable vous a fait aussi vous aviser
À quarante-deux ans de vous débaptiser,
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie?...
Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre,
Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

Saint-Simon raconte de même l'histoire du marquis de La Salle; il avait pour grand-père un sabotier qui « étant devenu à son aise » avait acheté « une petite terre qui jamais n'a valu mille écus de rente, dans la lisière de la forêt de Senonches, qui s'appelle La Salle ». On y fit « un petit castel de cartes » et la famille en prit le nom; 5. Attentions; 6. Un Geoffroy de La Bruyère prit part à la 3^e croisade et mourut au siège de Saint-Jean-d'Acre en 1191. Il n'était donc pas avec Godefroy de Bouillon qui était le chef de la 1^{re} croisade, un siècle plus tôt; 7. La Bruyère se moque des prétentions nobiliaires des bourgeois, qui s'attribuent des généalogies flatteuses.

n'est pas vertueux; et si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

16. Il y a des choses qui, ramenées à leurs principes et à leur première institution, sont étonnantes¹ et incompréhensibles. Qui peut concevoir en effet que certains abbés à qui il ne manque rien de l'ajustement², de la mollesse et de la vanité des sexes et des conditions³, qui entrent auprès des femmes en concurrence avec le marquis et le financier, et qui l'emportent sur tous les deux, qu'eux-mêmes soient originairement et dans l'étymologie de leur nom⁴ les pères et les chefs de saints moines et d'humbles solitaires, et qu'ils en devraient être l'exemple? Quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'usage! Et, sans parler de plus grands désordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un jeune abbé en velours gris et à ramages⁵ comme une Éminence, ou avec des mouches⁶ et du rouge comme une femme⁷? (Ed. 4.)

19. Déclarerai-je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde un beau salut⁸, la décoration souvent profane,

1. Stupéfiantes; 2. Éléance; 3. Des deux sexes et des diverses conditions, c'est-à-dire de ceux qui vivent dans le monde, dans le « siècle »; 4. Abbé vient du mot hébreu *abba* par l'intermédiaire du bas latin *abbatem*; 5. Broderies représentant des feuillages et des fleurs; 6. « Petits morceaux de taffetas ou de velours noir que les dames mettent sur leur visage par ornement ou pour faire paraître leur teint plus blanc (Dict. Furetière, 1690); 7. Sur le clergé du XVII^e siècle, cf. Lange (p. 78-116). On rapprochera de cette critique de La Bruyère: Bourdaloue, *Exhortation sur la dignité et les devoirs des prêtres*, cité p. Lange (p. 80); Louis Petit, *Dialogues satiriques et moraux* (Satire VI), le passage cité p. Lange (p. 81); le portrait de l'abbé Galant dans *La Cause des femmes*, comédie de Delosme de Monchenai (1687), cité p. Lange (p. 82). Dans *l'Été des coquettes*, de Dancourt (sc. IX) on dit d'un certain abbé de *Chevrepiéd*: « Avant qu'il ait consulté son miroir de poche, mordu ses lèvres, arrangé les boucles de sa perruque et pris l'avis de tous ses laquais sur sa parure, il en a pour un quart d'heure sur l'escalier. » L'abbé de Choisy raconte dans ses *Mémoires* que sa mère lui avait donné dès son enfance le goût de ces « afféteries dont on se défait fort difficilement... » « On m'habillait (souvent) en fille... J'avais les oreilles percées, des diamants, des mouches... » En 1672, quand la Cour portait le deuil de la duchesse d'Orléans, Bussy-Rabustin s'étonnait de l'élégance des cardinaux: « Ils sont à la Cour avec des habits de belles étoffes noires, tout couverts de broderies et de dentelles, avec des habits courts, des bas de soie couleur de feu, des jarretières de tissu d'or; et le vendredi ils ont tous les mêmes choses en beau gris de lin »; 8. Tout le Paris élégant se pressait, surtout vers 1685, aux saluts des Pères théatins (TT); le *Mercure galant* les annonce; le numéro d'octobre 1685 rend compte d'une de ces cérémonies: « Les théatins continuent tous les mercredis leurs prières pour les morts, selon leur usage en Italie. Elles commencent par un *De Profundis* que ces pères chantent; ensuite on chante un psaume ou un motet... Un prédicateur monte après en chaire et fait une petite exhortation d'un peu plus d'un quart d'heure. Elle est suivie d'un autre motet, après quoi l'on donne la bénédiction du Saint-Sacrement... Celui qui fait la musique et qui a pris ce qu'il y a de plus excellents musiciens dans Paris, est ce fameux Romain M. Lorenzani qui était maître de la musique de la feuë reine... » Seignelay écrit à l'archevêque de Paris, le 6 novembre 1685: « On s'est plaint au roi que les théatins, sous prétexte d'une dévotion aux âmes du purgatoire, faisaient chanter un véritable opéra dans leur église, où le monde se rend à dessein d'entendre la musique; que la porte en est gardée par deux suisses, qu'on y loue les chaises 10 sols, qu'à tous les changements qui se font... on fait des affiches comme à une nouvelle représentation... » mais l'intervention de Seignelay ne changea pas, semble-t-il, grand chose, car en 1686 le *Mercure* continue à vanter les saluts des *Théatins*.

les places retenues et payées, des livres¹ distribués comme au théâtre, les entrevues et les rendez-vous fréquents, le murmure et les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une tribune qui y parle familièrement, sèchement, et sans autre zèle que de rassembler le peuple, l'amuser², jusqu'à ce qu'un orchestre, le dirai-je? et des voix qui concertent³ depuis longtemps, se fassent entendre? Est-ce à moi à m'écrier que le zèle de la maison du Seigneur me consume, et à tirer le voile léger qui couvre les mystères, témoins d'une telle indécence⁴? Quoi! parce qu'on ne danse pas encore, aux TT**, me forcera-t-on d'appeler tout ce spectacle office d'église? (Ed. 8.)

20. L'on ne voit point faire de vœux ni de pèlerinages pour obtenir d'un saint d'avoir l'esprit plus doux, l'âme plus reconnaissante, d'être plus équitable et moins malfaisant, d'être guéri de la vanité, de l'inquiétude⁵ et de la mauvaise raillerie.

21. Quelle idée plus bizarre que de se représenter une foule de chrétiens de l'un et de l'autre sexe qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le sont que par le plaisir qu'ils leur donnent, et qui est déjà payé d'avance! Il me semble qu'il faudrait ou fermer les théâtres ou prononcer⁶ moins sévèrement sur l'état des comédiens.

23. Il y a plus de rétribution dans les paroisses pour un mariage que pour un baptême, et plus pour un baptême que pour la confession : l'on dirait que ce soit⁷ un taux sur les sacrements, qui semblent par là être appréciés⁸. Ce n'est rien au fond que cet usage, et ceux qui reçoivent pour les choses saintes ne croient point les vendre, comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter. Ce sont peut-être des apparences qu'on pourrait épargner aux simples et aux indévots.

1. Note de La Bruyère : « Le motet traduit en vers français par L. L. » (on ne sait pas quel est le poète obscur que ces initiales désignent); 2. *Amuser* : occuper, faire passer le temps; 3. *Concertent* : « répéter ensemble une pièce de musique » (*Dict. Acad.*, 1694); 4. Inconvenance; 5. La Bruyère avait écrit dans la 1^{re} édition : de l'inquiétude d'esprit; 6. Formuler un jugement; 7. Après les verbes signifiant croire on employait le subjonctif pour exprimer l'incertitude. Cf. Racine, *Andromaque* (v. 403) : « vous croyez qu'un amant vienne vous insulter ». Haase (§80); 8. Évalués, mis à prix. Les rétributions dont parle La Bruyère furent réglementées en 1693 par l'archevêque de Paris. Aucune taxe n'y est indiquée pour la confession. Voltaire a cité dans son *Dictionnaire Philosophique*, au mot *Taxe*, les chapitres de ce règlement qui sont intitulés : mariages et convois.

26. « Moi, dit le cheffecier¹, je suis maître du chœur : qui me forcera d'aller à matines ? Mon prédécesseur n'y allait point : suis-je de pire condition ? dois-je laisser avilir ma dignité entre mes mains, ou la laisser telle que je l'ai reçue ? — Ce n'est point, dit l'écolâtre², mon intérêt qui me mène, mais celui de la prébende³; il serait bien dur qu'un grand chanoine fût sujet au chœur, pendant que le trésorier⁴, l'archidiacre⁵, le pénitencier⁶ et le grand vicaire⁷ s'en croient exempts. — Je suis bien fondé, dit le prévôt⁸, à demander la rétribution sans me trouver à l'office : il y a vingt années entières que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ai commencé, et l'on ne me verra point déroger à mon titre ; que me servirait d'être à la tête d'un chapitre ? mon exemple ne tire point à conséquence. » Enfin c'est entre eux tous à qui ne louera point Dieu, à qui fera voir par un long usage qu'il n'est point obligé de le faire ; l'émulation de ne se point rendre aux offices divins ne saurait être plus vive ni plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tranquille, et leur mélodie, qui réveille les chantres et les enfants de chœur, endort les chanoines, les plonge dans un sommeil doux et facile et qui ne leur procure que de beaux songes ; ils se lèvent tard, et vont à l'église se faire payer d'avoir dormi⁹. (Ed. 5.)

30. Un homme joue et se ruine : il marie néanmoins l'aînée de ses deux filles de¹⁰ ce qu'il a pu sauver des mains d'un *Ambreville*¹¹ ; la cadette est sur le point de faire ses

1. C'est sans doute ici le chantre. « Il porte, dit le *Dictionnaire de Trévoux*, la chape et le bâton dans les fêtes solennelles et donne le ton aux autres en commençant les psaumes et les antiennes » ; 2. C'était primitivement un chanoine pourvu d'une prébende qui l'obligeait à enseigner gratuitement les humanités à ses confrères et aux écoliers pauvres (le théologal enseignait de même la théologie). Au xvii^e siècle, l'écolâtre n'avait plus d'autre fonction que de surveiller les écoles ; 3. Revenu d'un canonicat, puis : canonicat ; 4. Gardien du trésor (qui contient les reliques) ; 5. L'*archidiacre* inspectait les paroisses ; 6. Le *pénitencier* entendait les confessions et avait le pouvoir d'absoudre dans les cas réservés à l'évêque ; 7. Le *grand vicaire* assistait l'évêque dans l'administration du diocèse ; 8. Le premier du chapitre ; 9. La Bruyère se souvient du *Lutrin*. Cf. en part. ch. 1, v. 17-24 :

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyait fleurir son antique chapelle :
Ses chanoines vermeils et brillants de santé
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéants faisaient chanter matines,
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu
À des chantres gagés le soin de louer Dieu.

On lira Lange (p. 87-90). 10. Au moyen de ; 11. *Ambreville*, ou *Ambleville*, était un chef de « bohémiens » c'est-à-dire d'aventuriers qui « gracié pour plusieurs crimes » fut brûlé en 1686 « pour avoir dit des impiétés abominables » (*Journal de Dangeau*).

vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son père. (Ed. 6.)

31. Il s'est trouvé des filles qui avaient de la vertu, de la santé, de la ferveur et une bonne vocation, mais qui n'étaient pas assez riches pour faire dans une riche abbaye vœu de pauvreté¹. (Ed. 4.)

33. Faire une folie et se marier *par amourette*, c'est épouser *Mélite*, qui est jeune, belle, sage, économe, qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Ægine*, qu'on vous propose et qui avec une riche dot apporte de riches dispositions à la consumer, et tout votre fonds avec sa dot. (Ed. 4.)

41. *Orante* plaide depuis dix ans entiers en règlement de juges² pour une affaire juste, capitale et où il y va de toute sa fortune : elle saura peut-être dans cinq années quels seront ses juges et dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie³. (Ed. 4.)

43. Le devoir des juges est de rendre la justice; leur métier, de la différer : quelques-uns savent leur devoir, et font leur métier.

51. La question⁴ est une invention merveilleuse et tout à fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion faible et sauver un coupable qui est né robuste⁵. (Ed. 4.)

52. Un coupable puni est un exemple pour la canaille; un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens. (Ed. 6.)

Je dirai presque de moi : « Je ne serai pas voleur ou meur-

1. On lit dans le *Menagiana*, au sujet de Camus, évêque de Belley : « Ce fut lui qui prêchant un jour à Notre-Dame dit avant que de commencer son sermon : Messieurs on recommande à vos charités une jeune demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté. » Le Parlement avait interdit en 1667 les « dots et pensions » des religieuses; Louis XIV avait confirmé l'arrêt par un édit et en avait exigé l'exécution malgré les remontrances des assemblées du clergé de 1675 et de 1685; 2. Le règlement de juges avait lieu quand deux tribunaux « voulaient connaître de la même affaire » (*Dict. Furetière*, 1690); 3. Sur les lenteurs, les complications et le formalisme de la justice au XVII^e siècle, cf. Lange (pp. 348-360); 4. Torture; 5. Montaigne avait déjà dit la même chose (*Essais*, II, 5). Il avait paru en 1682 à Amsterdam un livre intitulé : *Si la torture est un moyen sûr à vérifier les crimes secrets*. L'auteur, Augustin Nicolas, conseiller du Roi, maître des requêtes au Parlement de Bourgogne, y demandait si de simples soupçons peuvent être « des causes suffisantes à nous faire démembrer un homme tout vif et à nous exposer au hasard de le trouver innocent... Personne n'ignore qu'une seule demi-heure de torture ne contienne en soi plus de martyre que trois supplices de la potence et de l'échafaud ». L'aveu ainsi obtenu, disait-il, ne prouve rien : « S'il ne faut pas croire à un homme qui confesse volontairement contre lui-même, parce qu'il peut être innocent, combien plus justement peut-on douter d'une confession arrachée par la violence des tourments! » Et pourtant : « il est des juges criminels si acharnés à tirer la confession de tous les accusés qu'ils se plaisent à inventer de nouveaux tourments, où ils ajoutent quelque atrocité aux anciens pour réduire un accusé à confesser à quelque prix que ce soit ». Cf. Lange (pp. 367-370).

trier. » — « Je ne serai pas un jour puni comme tel », c'est parler bien hardiment¹. (Ed. 6.)

53. Si l'on me racontait qu'il s'est trouvé autrefois un prévôt² ou l'un de ces magistrats créés pour poursuivre les voleurs et les exterminer, qui les connaissait tous depuis longtemps de nom et de visage, savait leurs vols, j'entends l'espèce, le nombre et la quantité, pénétrait si avant dans toutes ces profondeurs et était si initié dans tous ces affreux mystères qu'il sut rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avait pris dans la foule au sortir d'une assemblée, et dont³ il était sur le point de faire de l'éclat⁴; que le parlement intervint dans cette affaire et fit le procès à cet officier, je regarderais cet événement comme l'une de ces choses dont l'histoire se charge et à qui le temps ôte la croyance: comment donc pourrais-je croire qu'on doive présumer par des faits récents, connus et circonstanciés, qu'une connivence si pernicieuse dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu et passé en coutume⁵? (Ed. 6.)

55. Il n'est pas absolument impossible qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur perde un procès⁶.

59. *Titius* assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges et humides, et le cœur serré de la perte de celui dont il espère recueillir la succession. Un article lui donne la charge, un autre les rentes de la ville⁷, un troisième le rend maître d'une terre à la campagne; il y a une clause qui, bien entendue, lui accorde une maison située au milieu de Paris, comme elle se trouve et avec les meubles: son affliction augmente, les larmes lui coulent des yeux. Le moyen de les contenir? il se voit officier⁸, logé aux champs et à la ville,

1. Le marquis de Langlade, accusé de vol, fut condamné aux galères en février 1688 et mourut en mars 1689; sa femme fut empoisonnée; les véritables auteurs du vol ayant été découverts, M. et M^{me} de Langlade furent réhabilités par un arrêt du Parlement en 1693. — Une dame Mautel ayant été assassinée en 1689, Jacques Le Brun son domestique fut arrêté et soumis à la torture, dont il mourut au début de mars 1690. Le vrai coupable fut arrêté quelques jours après. Un arrêt du Parlement réhabilita en 1691 la mémoire de Le Brun. Cf. Lange (pp. 360-367); 2. Prévôt de la maréchaussée; 3. Au sujet duquel; 4. Les chefs disent qu'un certain Francine de Grandmaison, Prévôt de l'Île (de l'Île-de-France) fut rendu à M. de Saint-Pouange une boucle de diamants qui lui avait été volée à l'Opéra. Il mourut en décembre 1688; 5. Le *Mercurius historicus et politicus* (août 1688) écrit: « Il s'est vu autrefois à Paris que les voleurs avaient pour protecteurs les principaux officiers de la justice » et ajoute que ces pratiques n'ont pas encore complètement cessé; 6. Bourdaloue, *Sermone sur le Jugement dernier*: « Maintenant c'est le crédit qui l'emporte... Combien de familles ruinées parce que le bon droit, attaqué par une partie redoutable, n'a point trouvé de protection! Combien de procès mal fondés, néanmoins hautement gagnés parce que les sollicitations ont prévalu! Malgré la justice et les lois, le faible succombe presque toujours »; Cf. Lange (pp. 120-130); 7. Les rentes sur l'Hôtel de Ville de Paris; 8. Titulaire d'une charge.

meublé de même; il se voit une bonne table et un carrosse : *Y avait-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme?* Il y a un codicille, il faut le lire : il fait *Mævius* légataire universel, et il renvoie *Titius* dans son faubourg, sans rentes, sans titre, et le met à pied¹. Il essuie ses larmes : c'est à *Mævius* à s'affliger. (Ed. 5.)

65. Il y a déjà longtemps que l'on improuve² les médecins, et que l'on s'en sert; le théâtre et la satire ne touchent point à leurs pensions : ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux parlements et dans la prélature, et les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé, et bien payé.

67. La témérité des charlatans, et leurs tristes succès³ qui en sont les suites, font valoir la médecine et les médecins : si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent. (Ed. 4.)

68. *Carro Carri*⁴ débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remède, et qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amélioré en ses mains; de spécifique qu'il était contre la colique, il guérit de la fièvre quarte⁵, de la pleurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie; forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la première qui vous viendra en l'esprit : l'hémorragie, dites-vous? il la guérit; il ne ressuscite personne, il est vrai, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit nécessairement⁶ jusqu'à la décrépitude, et ce n'est que par hasard que son père et son aïeul, qui avaient ce secret, sont morts fort jeunes. Les médecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remerciement; *Carro Carri* est si sûr de son remède et de l'effet qui en doit suivre qu'il n'hésite pas de⁷ s'en faire payer d'avance et de recevoir avant que de donner. Si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application et de son remède; commencez par lui livrer quelques sacs de mille francs, passez-lui un contrat de constitution⁸, donnez-lui une de vos terres, la plus petite,

1. Le père du carrosse qu'il croyait déjà posséder; 2. Blâme; 3. Résultats; 4. La Bruyère vise l'empirique italien Carretti. Cf. VIII, § 16 et note, et XII, § 21; 5. Fièvre intermittente qui revient tous les quatre jours; 6. Infailliblement; 7. Le XVII^e siècle dit de même : chercher de, exhorter de, se hasarder de, etc. Cf. Haase (§ 112); 8. Constitution de rente.

et ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de votre guérison. L'émulation de cet homme¹ a peuplé le monde de noms en O et en I², noms vénérables qui imposent³ aux malades et aux maladies. Vos médecins, Fagon⁴, et de toutes les facultés, avouez-le, ne guérissent pas toujours ni sûrement; ceux au contraire qui ont hérité de leurs pères la médecine pratique, et à qui l'expérience est échue par succession, promettent toujours, et avec serments, qu'on guérira : qu'il est doux aux hommes de tout espérer d'une maladie mortelle, et de se porter encore passablement bien à l'agonie! La mort surprend agréablement et sans s'être fait craindre; on la sent plutôt⁵ qu'on n'a songé à s'y préparer et à s'y résoudre. O FAGON ESCULAPE! faites régner sur toute la terre le quinquina⁶ et l'émétique⁷; conduisez à sa perfection la science des simples⁸, qui sont donnés aux hommes pour prolonger leur vie; observez dans les cures, avec plus de précision et de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les temps, les symptômes et les complexions; guérissez de la manière seule qu'il convient à chacun d'être guéri; chassez des corps, où rien ne vous est caché de leur économie⁹, les maladies les plus obscures et les plus invétérées; n'attendez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables; laissez à *Corinne*, à *Lesbie*, à *Canidie*, à *Trimalcion* et à *Carpus* la passion ou la fureur¹⁰ des charlatans. (Ed. 8.)

69. L'on souffre dans la république¹¹ les chiromanciens et les devins, ceux qui font l'horoscope¹² et qui tirent la figure¹³, ceux qui connaissent le passé par le mouvement du *sas*¹⁴, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase

1. Le désir de rivaliser avec lui; 2. Les charlatans ont pris des noms italiens; 3. Qui en imposent; 4. Premier médecin du roi depuis 1693. « Fagon, dit Saint-Simon, était un des beaux et des bons esprits de l'Europe, curieux de tout ce qui avait trait à son métier; grand botaniste, bon chimiste, habile connaisseur en chirurgie, excellent médecin et grand praticien... Il était l'ennemi le plus implacable de ce qu'il appelait charlatans... A son avis il n'était permis de guérir que par la voie commune des médecins reçus dans les facultés, dont les lois et l'ordre lui étaient sacrés »; 5. Le XVII^e siècle ne fait pas la distinction entre *plutôt* et *plus tôt*; 6. En achetant du chevalier Talbot, en 1679, le secret du remède anglais, Louis XIV avait mis à la mode le quinquina qui était l'essentiel de ce remède. La Fontaine en avait chanté les bienfaits (1682); 7. L'émétique, qu'on préparait avec l'antimoine, était un autre fébrifuge. Fagon préconisait ces deux remèdes, qu'avait combattus Gui Patin; 8. Dans sa jeunesse, Fagon avait fait divers voyages pour recueillir des plantes; ces voyages lui avaient valu les places de professeur de botanique et de chimie au Jardin du roi; 9. Économie : « signifie quelquefois le bel ordre et la juste disposition des choses » (Dict. Furetière, 1690); 10. Folie; 11. État; 12. Faire l'horoscope : c'est noter la position de certains astres dans le ciel au moment de la naissance; 13. La figure est la représentation du ciel et des planètes à ce même moment; 14. Sas : tamis. « Faire tourner le sas, terme de magiciens qui, lorsque les bonnes gens les vont consulter sur quelque chose de perdu, font tourner le sas jusqu'à ce qu'il s'arrête en nommant le nom de la personne qui a pris la chose perdue » (Dict. Richelet, 1680).

d'eau la claire vérité; et ces gens sont en effet de quelque usage : ils prédisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouseront leurs amants¹, consolent les enfants dont les pères ne meurent point, et charment² l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris; ils trompent enfin à très vil prix ceux qui cherchent à être trompés³. (Ed. 4.)

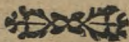
71. L'on ne peut guère charger l'enfance de la connaissance de trop de langues⁴, et il me semble que l'on devrait mettre toute son application à l'en instruire; elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, et elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde ou à une facile et agréable érudition⁵. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un peu plus avancé et qu'on appelle la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer; et, si l'on y persévère, c'est consumer à la recherche des langues le même temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire; c'est borner à la science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin et qui demande des choses; c'est au moins avoir perdu les premières et les plus belles années de sa vie. Un si grand fonds ne se peut bien faire⁶ que lorsque tout s'imprime dans l'âme naturellement et profondément; que la mémoire est neuve, prompte et fidèle; que l'esprit et le cœur sont encore vides de passions, de soins⁷ et de désirs, et que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend⁸. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles⁹ ou le grand nombre de gens superficiels vient de l'oubli de cette pratique.

72. L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée : c'est le chemin le plus court, le plus sûr et le plus

1. Adorateurs; 2. Calment magiquement; 3. Comp. La Fontaine (*les Devineries*, vii, 15); 4. La Bruyère savait le latin, le grec et l'allemand; 5. Savoir. Comp. xii, § 19 : La Bruyère s'élève contre le mépris dont on accable ceux qui savent le grec : « Les langues sont la clef ou l'entrée des sciences, et rien davantage : le mépris des unes tombe sur les autres. Il ne s'agit point si les langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais si elles sont grossières ou polies, si les livres qu'elles ont formés sont d'un bon ou d'un mauvais goût. Supposons que notre langue pût un jour avoir le sort de la grecque et de la latine, serait-on pédant, quelques siècles après qu'on ne la parlerait plus, pour lire Molière ou La Fontaine? » (éd. 5); 6. Acquérir; 7. Soucis; 8. La Bruyère contredit Malebranche (*Traité de morale*, 2^e partie, ch. xxiii, § 14) : « Il faut étudier les langues, mais c'est lorsqu'on est assez philosophe pour savoir ce que c'est qu'une langue, lorsqu'on sait bien celle de son pays, lorsque le désir de savoir les sentiments des anciens nous inspire celui de savoir leur langage, parce qu'alors on apprend en un an ce qu'on ne peut sans ce désir apprendre en dix. Il faut être homme, chrétien, Français avant que d'être grammairien, poète, historien, étranger »; 9. *Habile* : intelligent et cultivé.

agréable pour tout genre d'érudition. Ayez les choses de la première main; puisez à la source; maniez, remaniez le texte; apprenez-le de mémoire; citez-le dans les occasions; songez surtout à en pénétrer le sens dans toute son étendue et dans ses circonstances¹; conciliez un auteur² original, ajustez ses principes³, tirez vous-même les conclusions. Les premiers commentateurs se sont trouvés dans le cas où je désire que vous soyez; n'empruntez leurs lumières et ne suivez leurs vues qu'où les vôtres seraient trop courtes : leurs explications ne sont pas à vous, et peuvent aisément vous échapper; vos observations, au contraire, naissent de votre esprit et y demeurent; vous les retrouverez plus ordinairement dans la conversation, dans la consultation et dans la dispute⁴, ayez le plaisir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultés qui sont invincibles, où les commentateurs et les scolastes⁵ eux-mêmes demeurent court, si fertiles d'ailleurs, si abondants et si chargés d'une vaine et fastueuse⁶ érudition dans les endroits clairs, et qui ne font de peine⁷ ni à eux ni aux autres; achevez ainsi de vous convaincre par cette méthode d'étudier que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le pédantisme à grossir plutôt qu'à enrichir les bibliothèques, à faire périr le texte sous le poids des commentaires et qu'elle a en cela agi contre soi-même⁸ et contre ses plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches et le travail qu'elle cherchait à éviter. (Ed. 6.)

1. Détails; 2. Concilier un auteur : résoudre les contradictions apparentes; 3. Groupez-les pour faire un ensemble logique; 4. Discussion; 5. On appelle scolastes les annotateurs anciens des textes grecs ou latins; 6. Prétentieuse et encombrante; 7. Qui ne donnent de peine; 8. Cf. p. 59, note 9.



XV. — DE LA CHAIRE¹

1. Le discours chrétien² est devenu un spectacle. Cette tristesse³ évangélique qui en est l'âme ne s'y remarque plus; elle est suppléée par les avantages de la mine⁴, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots et par les longues énumérations. On n'écoute plus sérieusement la parole sainte; c'est une sorte d'amusement⁵ entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs⁶.

2. ... L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'autel et en la présence des mystères; celui qui écoute s'établit juge de celui qui prêche pour condamner ou pour applaudir, et n'est pas plus converti par le discours qu'il favorise⁷ que par celui auquel il est contraire. L'orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, et convient avec tous en une chose, que, comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir⁸...

3. Jusqu'à ce qu'il revienne un homme⁹ qui, avec un

1. Cf. Lange (pp. 105-110); 2. Sermon; 3. Austérité; 4. Prestance. M^{me} de Sévigné dit : « Il a une terrible mine avec sa belle taille et le cordon bleu »; 5. Passe-temps; 6. Des prédicateurs sévères, le P. Texier, le P. Soanen avaient souvent, avant La Bruyère, condamné la frivolité des fidèles qui viennent à un sermon comme à un spectacle, et la mondanité des orateurs plus soucieux de plaire que d'édifier. (Cf. par exemple un *Sermon sur la prédication*, prêché au Carême de la cour par le P. Soanen, en 1686, cité par Lange, p. 107.) La hardiesse de La Bruyère est d'avoir exprimé, lui laïque devant des laïques, des critiques qui n'avaient été formulées jusqu'alors qu'à l'intérieur de l'Église; 7. Qu'il apprécie; 8. M. Bouchard a montré (*Revue d'histoire littéraire*, 1931, n° 3) la parenté entre ces remarques de La Bruyère et les *Réflexions sur l'éloquence* du P. Rapin (1672). Le P. Rapin écrit : « Ne voit-on pas tous les jours de jeunes prédicateurs sans vertu et sans science monter en chaire, comme un acteur sur le théâtre, pour y jouer son personnage? On y invite les amis, on fait un cercle de la parenté et une grande assemblée d'honnêtes gens pour parer l'auditoire et pour encourager le jeune déclamateur », et ailleurs : « On se parait pour aller au sermon, le beau monde s'y trouvait; on y débitait une morale galante, d'un air coquet; et l'on ne remportait de ces sermons agréables que la dissipation d'esprit, qui est ce qu'il y a de plus opposé à la dévotion »; 9. Suivant les clefs, le prédicateur que regrette La Bruyère est l'abbé Le Tourneux ou Le Tourneur, prieur de Villiers-sur-Fère-en-Tardenois, mort le 26 novembre 1686. « C'était, dit une note du *Chansonnier Maurepas*, un simple prêtre boiteux et sans aucun extérieur et peu éloquent. Il fut d'abord peu suivi; mais sa doctrine claire, sa morale sensée et sa solide piété le firent bientôt connaître et préférer à tous les autres prédicateurs, excepté le P. Bourdaloue. Les jésuites furent jaloux de sa réputation; ils eurent le crédit de lui faire défendre de prêcher par François de Harlay, archevêque de Paris, sous prétexte qu'il débitait les dogmes et la morale des jansénistes. » Louis Racine cite ce trait de Boileau : « Le roi lui disait un jour : « Quel est un prédicateur qu'on nomme Le Tourneur? On dit que tout le monde y court; est-il si habile? — Sire, reprit Boileau, Votre Majesté sait qu'on court toujours à la nouveauté : c'est un prédicateur qui prêche l'Évangile ».

style nourri des Saintes Ecritures, explique au peuple la parole divine uniment¹ et familièrement, les orateurs et les déclamateurs seront suivis.

8. C'est avoir de l'esprit² que de plaire au peuple dans un sermon par un style fleuri, une morale enjouée, des figures³ répétées, des traits brillants et de vives descriptions; mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit néglige⁴ ces ornements étrangers, indignes de servir à l'Évangile; il prêche simplement, fortement, chrétiennement⁵.

9. L'orateur fait de si belles images de certains désordres, y fait entrer des circonstances si délicates⁶, met tant d'esprit, de tour⁷ et de raffinement dans celui qui pèche, que, si je n'ai pas de pente⁸ à vouloir ressembler à ses portraits, j'ai besoin du moins que quelque apôtre, avec un style plus chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avait fait une peinture si agréable⁹.

19. L'oisiveté des femmes et l'habitude qu'ont les hommes de les courir¹⁰ partout où elles s'assemblent donnent du nom à de froids orateurs, et soutiennent quelque temps ceux qui ont décliné. (Ed. 7.)

20. Devrait-il suffire d'avoir été grand et puissant dans le monde pour être, louable ou non, et devant le saint autel, et dans la chaire de la vérité, loué et célébré à ses funérailles? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité et de la naissance? Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le panégyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété? Ce qu'on appelle une oraison funèbre n'est aujourd'hui bien reçue du plus grand nombre des auditeurs qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du discours chrétien, ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'elle approche de plus près d'un éloge profane¹¹. (Ed. 6.)

21. L'orateur cherche par ses discours un évêché;

1. Simplement. (*Uni* : sans ornements); 2. Talent; 3. Figures de rhétorique; 4. Rejettes; 5. « Il suffit, disait de même le P. Rapin, pour bien prêcher au peuple, de lui proposer simplement les grandes vérités de notre religion et la sainteté de sa morale, sans y chercher tant de façons »; 6. Discernées et exprimées avec finesse; 7. Prête au pécheur tant d'élégance dans l'expression de ses fautes; 8. Penchant; 9. La Bruyère qui plus haut condamne l'emploi des artifices de rhétorique, critique ici l'excès de la subtilité morale, qui apparaît aux auditeurs comme une indulgence séduisante; 10. Le verbe *courir* s'employait alors transitivement. Cf. Haase, (§ 59); 11. Naturellement La Bruyère excepte Bossuet, qu'il admire, et de qui les *Oraisons funèbres* sont de véritables sermons.

l'apôtre fait des conversions : il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

23. Tel, tout d'un coup et sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même : « Je vais faire un livre », sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles¹. Je lui crie inutilement : « Prenez une scie, *Dioscore*, sciez², ou bien tournez, ou faites une jante de roue, vous aurez votre salaire. » Il n'a point fait l'apprentissage de tous ces métiers. « Copiez donc, transcrivez, soyez au plus correcteur d'imprimerie, n'écrivez point. » Il veut écrire et faire imprimer, et, parce qu'on n'envoie pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît; il écrirait volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluie³. Et, comme ce discours n'est ni contre la religion ni contre l'État, et qu'il ne fera point d'autre désordre dans le public que de lui gâter le goût et l'accoutumer aux choses fades et insipides, il passe à l'examen⁴, il est imprimé, et, à la honte du siècle comme pour l'humiliation des bons auteurs, réimprimé. De même un homme dit en son cœur : « Je prêcherai », et il prêche. Le voilà en chaire sans autre talent ni vocation que le besoin d'un bénéfice. (Ed. 7.)

29. Il me semble qu'un prédicateur devrait faire choix dans chaque discours d'une vérité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier⁵ à fond et l'épuiser; abandonner toutes ces divisions si recherchées⁶, si retournées⁷,

1. La pistole valait alors 11 livres 12 sols; 2. Souvenir probable de Boileau (*Art poétique*, IV, v. 26-28) :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun et poète vulgaire.

3. Les clefs ont reconnu dans *Dioscore*, Gédéon Pontier, auteur du *Cabinet des Grands* (3 vol., 1680-1689), où La Bruyère s'est amusé à recueillir cette phrase, dans un développement sur Paris : « L'agréable fleuve de la Seine passe par le milieu et ne fait que serpenter à sa sortie, comme s'il avait de la peine à le quitter »; 4. La censure; 5. Traiter. On disait : « L'auteur a bien manié son sujet » (*Dict. Acad.*, 1694); 6. Dans le § 5, La Bruyère se moque de cette manie des divisions : « Ils ont toujours, d'une nécessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle chose dans la première partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, et cette autre encore dans la troisième. Ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine vérité, et c'est leur premier point; d'une autre vérité, et c'est leur second point; et puis d'une troisième vérité, et c'est leur troisième point; de sorte que la première réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre religion; la seconde, d'un autre principe qui ne l'est pas moins; et la dernière réflexion, d'un troisième et dernier principe, le plus important de tous, qui est remis pourtant, faute de loisir à une autre fois. Enfin, pour reprendre et abrégé cette division et former un plan... Encore dites-vous, et quelles préparations pour un discours de trois quarts d'heure qui leur reste à faire ! »; 7. Répétées.

si remaniées et si différenciées; ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde sait sa religion et ses devoirs, et ne pas appréhender de faire ou, à ces bonnes têtes¹ ou à ces esprits si raffinés, des catéchismes; ce temps si long que l'on use à composer un long ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matière que le tour et les expressions naissent dans l'action et coulent de source; se livrer après une certaine préparation à son génie² et aux mouvements³ qu'un grand sujet peut inspirer; qu'il pourrait⁴ enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire sérieuse, qui corrompent le geste et défigurent le visage; jeter au contraire par un bel enthousiasme la persuasion dans les esprits et l'alarme dans le cœur, et toucher ses auditeurs d'une toute autre crainte que de celle de le voir demeurer court. (Ed. 4.)

1. Grandes intelligences; 2. Naturel; 3. « On appelle *mouvements* dans l'art oratoire, les figures pathétiques et propres à exciter les grandes passions » (*Dict. Acad.*, 1694); 4. La Bruyère néglige de répéter le verbe *il me semble*.



XVI. — DES ESPRITS FORTS¹

1. Les esprits forts² savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande faiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connaissances, et quelle en doit être la fin? Quel découragement plus grand que de douter³ si son âme n'est point matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits et à qui tous se doivent rapporter⁴; d'un Être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont notre âme est l'image, et, si j'ose dire, une portion, comme esprit et comme immortelle⁵?

4. Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages⁶, et perdent le peu de religion qui leur restait; ils voient de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies; ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins, indéterminés sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter : le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifférents; elles ont chacune leur agrément et leur bienséance⁷ : ils ne se fixent point, ils sortent sans emplette⁸. (Ed. 5.)

1. Sainte-Beuve disait que ce chapitre était pour La Bruyère un « paratonnerre », La Bruyère y condamne l'incrédulité pour se protéger contre une interprétation malveillante de sa critique du clergé. Cf., à la fin de ce volume, une page de J. Lemaître; 2. Incrédules, libertins; 3. Se demander; 4. Attribuer leur existence. « Alexandre rapportait son origine à Jupiter » (*Dict. Acad.*, 1694); 5. Cf. Pascal (*Pensées*, ed. Brunschvicg, § 194 : « Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu;... rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. » Dieu, principe de toutes choses; dans l'homme, une âme immatérielle et immortelle, c'est à peu près toute la philosophie religieuse de La Bruyère : le spiritualisme élémentaire. « Dieu d'Abraham, dieu d'Isaac, dieu de Jacob, non des philosophes et des savants », avait écrit Pascal sur la feuille de parchemin qu'il portait toujours dans la doublure de son vêtement. Il y a loin de La Bruyère à Pascal; 6. Allusion probable au librettin Bernier (1625-1688), disciple de Gassendi et vulgarisateur de sa philosophie, qui parcourut l'Orient, séjourna douze ans dans l'Inde et y fut médecin d'Aureng-Zeb; 7. Leurs avantages. « Se dit de ce qui est commode, utile et avantageux. Il a acheté cette maison parce qu'elle était à sa bienséance » (*Dict. Furetière*, 1690); 8. Il y a dans le mot quelque chose de désinvolte, où on retrouve la manière habituelle de La Bruyère, et qui fait mieux ressortir ce qu'il y a de guindé et d'impersonnel dans le reste du chapitre. La Bruyère se contraint à répéter les leçons de l'école et les phrases de ses lectures.

7. Il faudrait s'éprouver et s'examiner très sérieusement avant que de se déclarer esprit fort¹ ou libertin², afin au moins, et selon ses principes, de finir comme l'on a vécu; ou, si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, se résoudre de³ vivre comme l'on veut mourir⁴.

8. Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place; si elle roule sur de certains⁵ chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misère que de donner à ses dépens à ceux que l'on laisse le plaisir d'un bon mot⁶.

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien sérieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance⁷. (Ed. 6.)

11. Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer⁸ qu'il n'y a point de Dieu : il parlerait du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point⁹.

12. J'aurais une extrême curiosité de voir celui qui serait persuadé que Dieu n'est point; il me dirait du moins la raison invincible qui a su le convaincre¹⁰.

13. L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas me découvre son existence¹¹.

15. Je sens qu'il y a un Dieu, et je ne sens pas qu'il n'y en ait point : cela me suffit, tout le raisonnement du monde

1. Cf. § 1, note 2; 2. Incrédule, « licencieux dans les choses de la religion soit en faisant profession de ne pas croire, soit en condamnant les coutumes pieuses ou en n'observant pas les commandements » (*Dict. Acad.*, 1694); 3. On disait de même : exhorter de, chercher de, etc. Haase, (§ 112); 4. On voyait souvent des libertins notoires se convertir *in extremis* et recevoir les sacrements, du moins à Paris, car certains à qui l'exil donnait une entière liberté moururent comme ils avaient vécu, tels un peu plus tard Saint-Évremond (1703) ou la duchesse Mazarin (1699); 5. On disait de même : d'aucuns, de différents, Haase, (§ 118); 6. La mort de Saint-Évremond à Londres, en 1703, fournira un exemple de ces plaisanteries : Bayle raconte à Mathieu Marais, le 28 décembre 1705 : « J'ai ouï assurer que l'envoyé de Florence lui offrit de lui envoyer un ecclésiastique ou même qu'il le lui envoya; et que cet ecclésiastique lui ayant demandé s'il ne voulait pas se réconcilier : « De tout mon cœur, répondit le malade; je voudrais me réconcilier avec l'appétit »; 7. Fermeté; 8. Déclarer hautement; 9. La Bruyère pense que les libertins ne se libèrent de la discipline religieuse que pour pouvoir s'abandonner plus facilement à leurs plaisirs et à leurs vices. Évidemment le libertinage religieux s'accompagnait souvent du libertinage moral, la plupart des libertins estimant que la vie est brève et que l'homme n'a rien de mieux à faire que de réaliser pleinement sa nature, mais certains menaient une vie austère. Combien allaient jusqu'à l'athéisme? il est difficile de le savoir car celui qui aurait « prononcé hautement qu'il n'y a point de Dieu » était à peu près certain d'être brûlé en place de Grève; 10. Les libertins ne discutaient pas, par prudence, le problème de Dieu; sur la question de l'immortalité de l'âme, ils répondaient aux apologistes que leurs arguments n'emportent pas la conviction et qu'il n'est pas possible de démontrer rationnellement que l'âme est immortelle; beaucoup d'apologistes d'ailleurs, convenaient qu'il faut renoncer à la démonstration et s'en remettre à la foi; 11. La Bruyère est évidemment sincère et convaincu, mais on est bien forcé de constater la faiblesse de son argumentation.

m'est inutile; je conclus que Dieu existe¹. Cette conclusion est dans ma nature, j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance, et je les ai conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé pour les soupçonner de fausseté. — Mais il y a des esprits qui se défont de ces principes. — C'est une grande question s'il s'en trouve de tels; et, quand il serait ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres².

16. L'athéisme n'est point. Les grands qui en sont le plus soupçonnés sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas; leur indolence va jusqu'à les rendre froids et indifférents sur cet article si capital, comme sur la nature de leur âme et sur les conséquences d'une vraie religion: ils ne nient ces choses ni ne les accordent, ils n'y pensent point³.

17. Nous n'avons pas trop de toute notre santé, de toutes nos forces et de tout notre esprit, pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt: il semble au contraire, que la bienséance et la coutume exigent de nous que nous ne pensions à Dieu que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus⁴. (Ed. 8.)

18. Un grand croit s'évanouir, et il meurt; un autre grand périt insensiblement, et perd chaque jour quelque chose de soi-même⁵ avant qu'il soit éteint: formidables leçons⁶, mais inutiles! Des circonstances si marquées et si sensiblement⁷ opposées ne se relèvent point⁸ et ne touchent personne; les hommes n'y ont pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane ou à une feuille qui tombe; ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies⁹ et par qui. (Ed. 7.)

1. C'est la preuve de l'existence de Dieu par le sentiment. Cf. Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 278): « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison », et Descartes (*Méditation III^e*): « Il faut nécessairement conclure que de cela seul que j'existe et que l'idée d'un être souverainement parfait, c'est-à-dire de Dieu, est en moi, l'existence de Dieu est très évidemment démontrée »; 2. *Monstre*: être anormal. Cf. Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 420): « Si l'homme se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante et le contredis toujours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un *monstre* incompréhensible »; 3. Cf. § 11, note 9. Il est probable qu'il y avait beaucoup plus d'indifférents et de sceptiques que d'athées déclarés; 4. A l'approche de la mort; 5. Cf. p. 59, note 9; 6. Cf. Bossuet (*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*): « Considérez, messieurs, ces grandes puissances, que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes »; 7. D'une manière qui frappe les sens. « Le microscope fait connaître sensiblement plusieurs principes inconnus aux anciens » (*Dict. Furetière*, 1690); 8. Ne sont pas remarquées; 9. Occupées.

19. Les hommes sont-ils assez bons, assez fidèles, assez équitables, pour mériter toute notre confiance et ne nous pas faire désirer du moins que Dieu existât¹, à qui nous pussions appeler de leurs jugements et avoir recours quand nous en sommes persécutés ou trahis ?

21. « Un Père de l'Église, un docteur de l'Église, quels noms ! quelle tristesse² dans leurs écrits ! quelle sécheresse, quelle froide dévotion, et peut-être quelle scolastique³ ! » disent ceux qui ne les ont jamais lus ; mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Pères si éloignée de la vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour⁴ et de délicatesse, plus de politesse⁵ et d'esprit⁶, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps⁷, qui sont lus avec goût⁸, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs ! Quel plaisir d'aimer la religion et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits, surtout lorsque l'on vient à connaître que pour l'étendue de connaissance, pour la profondeur et la pénétration, pour les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours⁹, pour la beauté de la morale et des sentiments, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à saint AUGUSTIN que¹⁰ PLATON et que CICÉRON ! (Ed. 4.)

24. Jusqu'où¹¹ les hommes ne se portent-ils point par l'intérêt de la religion, dont ils sont si peu persuadés et qu'ils pratiquent si mal ! (Ed. 4.)

25. Cette même religion que les hommes défendent avec chaleur et avec zèle contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'altèrent eux-mêmes dans leur esprit par des sentiments¹² particuliers ; ils y ajoutent et ils en retranchent mille choses souvent essentielles selon ce qui leur convient, et ils demeurent fermes et inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut

1. Cf. p. 38, note 10 ; 2. Austérité. Cf. xv, § 1 ; 3. Cf. p. 43, note 9 ; 4. Façon élégante de présenter sa pensée, aisance élégante ; 5. Culture ; 6. Talent ; 7. Notre temps ; 8. Avec plaisir ; 9. Raisonnement ; 10. Rien... que, cf. Haase (§ 51, Rem. III) ; 11. Jusqu'à quels actes, de courage ou de violence (de courage plutôt, si on compare avec le § suivant) ; 12. Opinions (cf. 1, 2) : « Il faut chercher seulement à penser et à parler juste sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments ».

dire d'une seule nation qu'elle vit sous un même culte et qu'elle n'a qu'une seule religion; mais, à parler exactement, il est vrai qu'elle en a plusieurs et que chacun presque y a la sienne. (Ed. 4.)

26. Deux sortes de gens fleurissent¹ dans les cours et y dominent² dans divers temps, les libertins et les hypocrites : ceux-là gaiement, ouvertement, sans art et sans dissimulation, ceux-ci finement par des artifices, par la cabale³. Cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès; ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entre eux et en exclure tout autre; dignités, charges, postes, bénéfices, pensions, honneurs, tout leur convient et ne convient qu'à eux : le reste des hommes en est indigne; ils ne comprennent point que sans leur attache⁴ on ait l'impudence de les espérer. Une troupe de masques entre dans un bal : ont-ils la main, ils dansent, ils se font danser les uns les autres; ils dansent encore, ils dansent toujours, ils ne rendent la main à personne de l'assemblée⁵, quelque digne qu'elle⁶ soit de leur attention; on languit, on sèche⁷ de les voir danser et de ne danser point; quelques-uns murmurent, les plus sages prennent leur parti et s'en vont. (Ed. 8.)

27. Il y a deux espèces de libertins : les libertins, ceux du moins qui croient l'être⁸, et les hypocrites ou faux dévots, c'est-à-dire ceux qui ne veulent pas être crus libertins. Les derniers dans ce genre⁹ sont les meilleurs. (Ed. 8.)

Le faux dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu; parlons de lui obligeamment : il ne croit pas en Dieu. (Ed. 8.)

29. Si l'on nous assurait que le motif secret de l'ambassade des Siamois¹⁰ a été d'exciter le Roi Très Chrétien à renoncer

1. Fleurir : « être en crédit, en honneur » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. Dominer : être le maître; 3. Intrigue. La Bruyère est plus sévère pour les hypocrites que pour les libertins; 4. Attache : « agrément, permission. On ne le recevait point sans attache » (*Dict. Richelet*, 1680); 5. « Il était d'usage que les masques fussent reçus dans un bal dès qu'ils s'y présentaient. Grâce à la règle de politesse qui faisait inviter immédiatement l'un des masques ainsi introduits, il leur était facile de prendre la danse pour eux seuls, dans le menuet particulièrement qui se dansait à deux, et où danseurs et danseuses se succédaient, choisis par la personne qui avait la main : c'est-à-dire la danseuse du second menuet par le danseur du premier menuet qui dansait encore le second; le danseur du troisième par la danseuse du second, qui dansait encore le troisième, et ainsi de suite » (Servois); 6. Au xviii^e siècle, le pronom personnel peut désigner un nom indéterminé; 7. Cf. Corneille (*la Galerie du Palais*, iv, 8) : « Je crois qu'avant deux jours je sécherais d'ennui »; 8. Cf. § 16; 9. Les moins habiles des hypocrites, ceux dont l'hypocrisie est grossière et sans malice (par opposition à ceux qui mettent toute leur intelligence à jouer une habile comédie et se moquent de Dieu »); 10. En 1686.

au christianisme, à permettre l'entrée de son royaume aux *Talapoins*¹ qui eussent pénétré dans nos maisons pour persuader leur religion à nos femmes, à nos enfants et à nous-mêmes par leurs livres et par leurs entretiens, qui eussent élevé des *pagodes* au milieu des villes, où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées, avec quelles risées et quel étrange² mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes! Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes, des royaumes de Siam, de la Chine et du Japon, c'est-à-dire pour faire très sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paraître très folles et très ridicules. Ils supportent néanmoins nos religieux et nos prêtres; ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs églises et faire leurs missions. Qui³ fait cela en eux et en nous? Ne serait-ce point la force de la vérité⁴?

44. Le ciron⁵ a des yeux, il se détourne à la rencontre des objets qui lui pourraient nuire; quand on le met sur de l'ébène pour le mieux remarquer, si dans le temps qu'il marche vers un côté on lui présente le moindre fêtu, il change de route : est-ce un jeu du hasard que son cristallin, sa rétine et son nerf optique? (Ed. 7.)

L'on voit dans une goutte d'eau que le poivre qu'on y a mis tremper a altérée, un nombre presque innombrable de petits animaux dont le microscope nous fait apercevoir la figure⁶, et qui se meuvent avec une rapidité incroyable comme autant de monstres dans une vaste mer; chacun de ces animaux est plus petit mille fois qu'un ciron, et néanmoins c'est un corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalents aux veines, aux nerfs, aux artères et un cerveau pour distribuer les esprits animaux⁷. (Ed. 7.)

1. Prêtres bouddhistes; 2. Extraordinaire; 3. Qu'est-ce qui; 4. Les seize premières lignes pourraient être de Voltaire, mais Voltaire aurait conclu tout autrement; 5. Dans le § 43, qui est très long, La Bruyère contemple l'immensité, l'ordre et le mouvement de l'univers et aboutit à l'évidence d'un Dieu créateur et principe de tout mouvement. Dans le § 44, il arrive à la même conclusion par l'examen de l'infiniment petit. Les deux développements sont évidemment inspirés par le fragment de Pascal sur les deux infinis (éd. Brunschvicg, § 72). Le Hollandais Swammerdam venait justement de découvrir (1687-1688) à l'aide du microscope le monde des infinement petits; 6. Forme; 7. Cf. Descartes (*Discours de la méthode*, 5) : « Les esprits animaux... sont comme un vent très subtil ou plutôt comme une flamme très pure et très vive, qui montant continuellement en grande abondance du cœur dans le cerveau, se va rendre de là par les nerfs dans les muscles et donne le mouvement à tous les membres ».

Une tache de moisissure¹ de la grandeur d'un grain de sable paraît dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes très distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits; il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts; il y en a quelques-unes qui sont fanées : de quelle étrange petitesse doivent être les racines et les filtres qui séparent les aliments de ces petites plantes! Et, si l'on vient à considérer que ces plantes ont leurs graines ainsi que les chênes et les pins, et que ces petits animaux dont je viens de parler se multiplient par voie de génération comme les éléphants et les baleines, où cela ne mène-t-il point? Qui a su travailler des ouvrages si délicats, si fins, qui échappent à la vue des hommes et qui tiennent de l'infini comme les cieux, bien que dans l'autre extrémité? Ne serait-ce point celui qui a fait les cieux, les astres, ces masses énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élévation, par la rapidité et l'étendue de leur course, et qui se joue de² les faire mouvoir? (Ed. 7.)

49. ... Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination³, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine; une trop grande disproportion, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage ou la loi des plus forts. (Ed. 7.)

Les extrémités⁴ sont vicieuses et partent de l'homme; toute compensation⁵ est juste et vient de Dieu. (Ed. 7.)

Si on ne goûte point ces *Caractères*, je m'en étonne; et si on les goûte, je m'en étonne de même⁶.

1. M. Cayrou fait remarquer que le *Dictionnaire* de Furetière (1690) venait précisément de décrire une moisissure vue au microscope : « (C'est) une espèce de pré qui pousse des herbes et des fleurs, les unes en boutons, les autres épanouies et les autres passées, chacune ayant sa racine et sa tige rondes, longues et transparentes »; 2. Se fait un jeu de; 3. Bourdaloue avait déjà dit (*Sermon sur l'aumône*) : « Il faut qu'il y ait une diversité de conditions, et surtout il faut qu'il y ait des pauvres afin qu'il y ait dans la société humaine de la subordination et de l'ordre ». 4. Excès; 5. Équilibre; 6. M. de Malézieu, précepteur du duc du Maine et ami de Bossuet, avait dit à La Bruyère qui lui montrait le manuscrit de ses *Caractères* : « Voilà de quoi vous faire beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis. »



JUGEMENTS SUR LA BRUYÈRE

LA BRUYÈRE JUGÉ PAR CEUX QUI L'ONT CONNU.

Maximilien m'est venu voir à Auteuil et m'a lu quelque chose de son *Théophraste*. C'est un fort bon homme et à qui il ne manquerait rien si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a envie de l'être. Du reste, il a du savoir et du mérite.

Boileau,
Lettre à Racine (19 mai 1687).

C'était un fort honnête homme, de très bonne compagnie, simple, sans rien de pédant et fort désintéressé. Je l'avais assez connu pour le regretter, et les ouvrages que son âge et sa santé pouvaient faire espérer de lui.

Saint-Simon,
Mémoires.

En faisant les caractères des autres, il a parfaitement exprimé le sien; on y voit une forte méditation, et de profondes réflexions sur les esprits et sur les mœurs; on y entrevoit cette érudition qui se remarquait aux occasions dans ses conversations particulières, car il n'était étranger en aucun genre de doctrine; il savait les langues mortes et les vivantes.

Abbé Fleury,
Discours de réception à la place de M. de La Bruyère
(16 juillet 1696).

On avait une grande commodité pour s'introduire soi-même auprès de M. de La Bruyère, avant qu'il eût un appartement à l'hôtel de... Il n'y avait qu'une porte à ouvrir et qu'une chambre proche du ciel, séparée en deux par une légère tapisserie. Le vent, toujours bon serviteur des philosophes, courant au-devant de ceux qui arrivaient et retournant avec le mouvement de la porte, levait adroitement la tapisserie et laissait voir le philosophe, le visage riant, et bien content d'avoir l'occasion de distiller dans l'esprit et le cœur des survenants l'élixir de ses méditations...

(*Mais, prétend l'auteur, le succès a rendu La Bruyère orgueilleux*) :

Il n'est point de philosophe plus humble en apparence, ni plus fier en effet, que M. de La Bruyère. Il monte sur ses grands chevaux, et à mesure qu'il s'élève, il parle avec plus de hardiesse et de confiance.

Vigneul-Marville,
Mélanges d'histoire et de littérature (1699).

M. Fougères, officier de la maison de Condé depuis plus de trente ans, disait que M. de La Bruyère n'était pas un homme de

conversation, et qu'il lui prenait des saillies de chanter et de danser, mais fort désagréablement.

Journal de Galand

(note du 12 septembre 1714, citée par G. Servois).

Il n'y a pas longtemps, fait-on dire à Ménage, que M. de La Bruyère m'a fait l'honneur de me venir voir; mais je ne l'ai pas vu assez longtemps pour le bien connaître. Il m'a paru que ce n'était pas un grand parleur.

Ménagiana, éd. 1715, t. III, p. 382,
(1^{re} éd. 1693).

C'était un bon homme dans le fond, mais que la crainte de paraître pédant avait jeté dans un autre ridicule opposé, qu'on ne saurait définir, en sorte que pendant tout le temps passé dans la maison de M. le Duc, où il est mort, on s'y est toujours moqué de lui.

Valincourt,

Lettre au président Bouhier (31 octobre 1725).

On me l'a dépeint comme un philosophe qui ne songeait qu'à vivre tranquillement avec des amis et des livres, faisant un bon choix des uns et des autres, ne cherchant ni ne fuyant le plaisir; toujours disposé à une joie modeste et ingénieux à la faire naître; poli dans ses manières et sage dans ses discours; craignant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit.

D'Olivet,

Histoire de l'Académie française (1729).

LES Caractères JUGÉS PAR LES CONTEMPORAINS.

... Il est entré plus avant que Théophraste dans le cœur de l'homme, il y est même entré plus délicatement et par des expériences plus fines. Ce ne sont point des portraits de fantaisie qu'il nous a donnés, il a travaillé d'après nature, et il n'y a pas une décision sur laquelle il n'ait eu quelqu'un en vue. Pour moi, qui ai le malheur d'une longue expérience du monde, j'ai trouvé à tous les portraits qu'il m'a faits des ressemblances peut-être aussi justes que ses propres originaux, et je crois que, pour peu qu'on ait vécu, ceux qui liront son livre en pourront faire une galerie.

Au reste, Monsieur, je suis de votre avis sur la destinée de cet ouvrage, que, dès qu'il paraîtra, il plaira fort aux gens qui ont de l'esprit, mais qu'à la longue, il plaira encore davantage...

Bussy-Rabutin,

Lettre au marquis de Termes (10 mars 1688).

Une pierre de touche bien sûre, c'est la traduction de *Théophraste* qu'on vient de nous donner, avec des pensées sur les

mœurs de notre siècle; il n'y a qu'à savoir combien la simplicité de *Théophraste* a été trouvée pauvre par tout ce qu'il y a de gens de bon goût dans Paris, au grand étonnement et au grand scandale des adorateurs des anciens, et savoir en même temps, combien le public a préféré aux *Caractères* du divin *Théophraste* les réflexions des modernes qui nous en ont donné la traduction.

C. Perrault,
Parallèles des anciens et des modernes (1688-1697).

Vous nous donnez d'abord une traduction d'un auteur célèbre... On ne peut s'empêcher, Monsieur, de vous admirer l'un et l'autre... Il a traité la chose d'un air plus philosophique; il n'a envisagé que l'universel; vous êtes plus descendu dans le particulier. Vous avez fait vos portraits d'après nature; lui n'a fait les siens que sur une idée générale. Vos portraits ressemblent à de certaines personnes, et souvent on les devine; les siens ne ressemblent qu'à l'homme. Cela est cause que ses portraits ressembleront toujours; mais il est à craindre que les vôtres ne perdent quelque chose de ce vif et de ce brillant qu'on y remarque, quand on ne pourra plus les comparer avec ceux sur qui vous les avez tirés. Cependant, Monsieur, il vous sera toujours glorieux d'avoir attrapé si parfaitement les grâces de votre modèle que vous laissez à douter si vous ne l'avez point surpassé.

Charpentier,
Réponse à M. de La Bruyère (15 juin 1693).

M. de La Bruyère a fait une traduction des *Caractères de Théophraste*, et il y a joint un recueil de portraits satiriques, dont la plupart sont faux, et les autres tellement outrés qu'il a été aisé de connaître qu'il a voulu faire réussir son livre à force de dire du mal de son prochain...

... Je me trouvai à la cour le premier jour que les *Caractères* parurent, et je remarquai de tous côtés des pelotons où l'on éclatait de rire. Les uns disaient : « Ce portrait est outré », les autres : « En voilà un qui l'est encore davantage. » — « On dit telle chose de Madame une telle, disait un autre; et Monsieur un tel, quoique le plus honnête homme, est très maltraité dans un autre endroit. Enfin, la conclusion était qu'il fallait acheter au plus tôt ce livre pour voir les portraits dont il est rempli, de crainte que le libraire n'eût ordre d'en retrancher la meilleure partie. Voilà les effets que la satire produit!... M. de La Bruyère se croit si digne du choix qu'on a fait de lui, par la haute réputation qu'il prétend que ses *Caractères* lui ont acquise, qu'il n'a daigné faire nul remerciement. M. de La Bruyère, fier des sept éditions que ses portraits satiriques ont fait faire de son meilleur ouvrage, exagère son mérite, et fait

1. Il n'est pas vrai que le livre n'ait eu en 1688 qu'un succès de scandale : les portraits tenaient peu de place dans cette première édition.

entendre que c'est à ce seul mérite qu'il doit la place où il est reçu. Je n'entre point dans le détail du reste de son discours, puisque toute l'assemblée a jugé qu'il était directement au-dessous de rien. Il aurait tort de se plaindre de la manière dont j'en parle. Je me sers des propres termes dont il s'est servi quand il lui a plu de se divertir à parler hors de propos du *Mercuré galant*¹.

L'ouvrage de M. de La Bruyère ne peut être appelé livre, que parce qu'il a une couverture et qu'il est relié comme les autres livres. Rien n'est plus aisé que de faire trois ou quatre pages d'un portrait, qui ne demande point d'ordre, et il n'y a point de génie si borné qui ne soit capable de coudre ensemble quelques médiocrités de son prochain, et d'y ajouter ce qui lui paraît capable de faire rire.

Mercuré galant (juin 1693).

Il y a un autre livre [*que les Essais de Morale de Nicole*] fort propre à donner de l'esprit aux jeunes gens et à leur raffiner le goût : ce sont *les Caractères de ce siècle*, par feu M. de La Bruyère; c'est un livre incomparable.

Bayle,

Lettre à M. de Naudis, (29 octobre 1696).

Je surprendrais bien des personnes si je leur disais que l'auteur de l'ouvrage en ce siècle le plus admiré, a été dix ans au moins à le faire, et presque autant à balancer s'il le produirait. Ce genre d'écrire est extraordinaire, lui disait-on, vous aurez tous les critiques à dos. Le livre est à peine affiché que les exemplaires en sont enlevés. Une seconde, une troisième, une quatrième édition paraissent; en un mot, nous attendons la neuvième. Dites après cela qu'il n'y a pas un sort attaché au livre.

Brillon,

Ouvrage nouveau

*dans le goût des « Caractères de Théophraste »
et des « Pensées » de Pascal* (1697).

Voilà un homme *au bon coin*. Il s'est vu de son vivant objecté aux anciens, lui qui en était l'admirateur. Les modernes l'ont saisi pour en faire un Théophraste de notre siècle... Il n'y a jamais eu de réputation plus rapide. C'est un conquérant, un Alexandre dans les lettres, qui doit plus à sa vigueur et à sa force véritable qu'au goût des lecteurs qui aiment les choses satiriques, malgré tout ce qu'en ont dit ses adversaires, qu'il a battus, dos et ventre, dans le discours qu'il a mis à la tête de sa harangue.

Mathieu Marais,

Lettre à Bayle (Bayle y répond le 2 octobre 1698).

1. Cf. I, § 46 (1^{re} éd.).

Je loue la bonne intention qu'il a eue de réformer les mœurs du siècle présent, en découvrant leur ridicule; mais je ne saurais approuver qu'il cherche ce ridicule dans sa propre imagination, plutôt que dans nos mœurs mêmes; et qu'outrant tout ce qu'il représente, il fasse des portraits de fantaisie et non des portraits d'après nature, comme le sujet le demande.

Vigneul-Marville,

Mélanges d'histoire et de littérature (1699).

XVIII^e SIÈCLE.

Pourquoi les *Caractères* de M. de La Bruyère, que nous avons vus si fort en vogue durant quinze ou vingt ans, commencent-ils à n'être plus si recherchés?... Prenons-nous-en, du moins en partie, à la malignité du cœur humain. Tant qu'on a cru voir dans ce livre les portraits des hommes vivants, on l'a dévoré pour se nourrir du triste plaisir que donne la satire personnelle. Mais à mesure que ces gens-là ont disparu, il a cessé de plaire si fort par la matière. Et peut-être aussi que la forme n'a pas suffi toute seule pour le sauver, quoiqu'il soit plein de tours admirables, et d'expressions heureuses qui n'étaient pas dans notre langue auparavant.

D'Olivet,

Histoire de l'Académie française (1729).

Nous faisons trop peu d'attention à la perfection de ces fragments, qui contiennent souvent plus de matière que de longs discours, plus de proportion et plus d'art...

La Bruyère a cru, ce me semble, qu'on ne pouvait peindre les hommes assez petits; et il s'est bien plus attaché à relever leurs ridicules que leur force.

Vauvenargues,

Fragments (1746).

La Bruyère était un grand peintre, et n'était pas peut-être un grand philosophe; le duc de La Rochefoucauld était philosophe, et n'était pas peintre.

Vauvenargues,

Réflexions et maximes.

On peut compter parmi les productions d'un genre unique les *Caractères* de La Bruyère. Il n'y avait pas chez les anciens plus d'exemples d'un tel ouvrage que du *Télémaque*. Un style rapide, concis, nerveux, des expressions pittoresques, un usage tout nouveau de la langue, mais qui n'en blesse pas les règles, frappèrent le public; et les allusions qu'on y trouvait en foule achevèrent le succès. Quand La Bruyère montra son ouvrage manuscrit à M. de Malézieu, celui-ci lui dit : « Voilà de quoi vous attirer beaucoup de

lecteurs et beaucoup d'ennemis. » Ce livre baissa dans l'esprit des hommes quand une génération entière, attaquée dans l'ouvrage, fut passée. Cependant, comme il y a des choses de tous les temps et de tous les lieux, il est à croire qu'il ne sera jamais oublié.

Voltaire,
Siècle de Louis XIV (1751).

Sa concision est pittoresque et sa rapidité lumineuse. Quoiqu'il aille vite, vous le suivez sans peine : il a un art particulier pour laisser souvent dans sa pensée une espèce de réticence qui ne produit pas l'embarras de comprendre, mais le plaisir de deviner ; en sorte qu'il fait en écrivant ce qu'un ancien prescrivait pour la conversation : il vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien.

La Harpe,
Lycée (1799).

XIX^e SIÈCLE.

La Bruyère n'a aucune sensibilité. Dans l'histoire d'*Emire*, on croit entendre un vieillard qui, du haut d'une fenêtre, a observé deux amants dans un jardin...

Il y a peu de comique chez La Bruyère, la sécheresse le chasse. Peut-être ne nous paraîtrait-il pas sec, si notre goût n'était formé par Jean-Jacques Rousseau, et la lecture des romans. Nous sommes accoutumés à voir des observations mêlées avec un peu de sensibilité.

Stendhal,
Du style (1812) [à la suite de Racine et Shakespeare].

Il y a moyen, avec un peu de complaisance, de reconstruire et de rêver plus d'une sorte de vie cachée pour La Bruyère, d'après quelques-unes de ses pensées, qui décèlent toute une destinée, et comme il semble, tout un roman enseveli. A la manière dont il parle de l'amitié, de ce goût qu'elle a et auquel ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres, on croirait qu'il a renoncé pour elle à l'amour ; et à la façon dont il pose certaines questions ravissantes, on jurerait qu'il a eu assez l'expérience d'un grand amour pour devoir négliger l'amitié.

Sainte-Beuve,
Portraits littéraires.

(C'est un) prestigieux écrivain, le plus piquant du XVII^e siècle, qui, à force de style, s'est fait croire un grand moraliste, quoique son observation aille plus au costume qu'à la personne, à la convention sociale qu'au tréfonds de la nature humaine, en cela inférieur à La Rochefoucauld, qui n'a pas tout dit non plus, mais qui a vu plus loin que La Bruyère dans la misère constitutive de l'homme,

et comme le pouilleux de Murillo, a mieux écrasé notre vermine au soleil.

J. Barbey d'Aurevilly,
Femmes et moralistes.

Si l'on essaye de se figurer La Bruyère, on voit un homme capable de sentir et de souffrir, qui a senti et qui a souffert, attristé par l'expérience, résigné sans être calmé, qui méritait beaucoup et s'est contenté de peu, dont l'âme aurait pu se prendre à quelque grande occupation, et qui s'est rabattu sur l'art d'écrire, sans que la littérature ouvrît à sa passion et à ses idées une issue assez large. « Un homme, dit-il quelque part, né chrétien et Français, se trouve contraint dans la satire; les grands sujets lui sont défendus; il les entame quelquefois et se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. » Là est sa dernière tristesse et son dernier mot.

Taine,
Nouveaux essais de critique et d'histoire (1865).

Il est aisé de se méprendre sur La Bruyère. Le peu qu'on sait de sa vie passée au service d'un prince, quelques allusions amères à l'injuste inégalité des rangs et à sa condition subalterne, quelques plaintes fières sur le bonheur immérité et sur l'insolence impunie des grands, enfin, quelques paroles d'indignation éloquente sur la misère du peuple, peuvent donner à plus d'un lecteur la tentation de voir dans La Bruyère un adversaire de la société de son temps, une sorte de réformateur ou, comme on dit aujourd'hui, un des précurseurs de la Révolution française. Ce jugement serait inexact en ce sens que La Bruyère, tout en ayant le sentiment très vif des imperfections de la société française telle qu'il l'a vue et telle qu'il l'a peinte, n'avait point l'idée que cet état de choses pût être réformé ni rapproché des lois éternelles de la justice. Il était trop éloigné de la révolution pour la pressentir, trop bien enchaîné lui-même à sa place dans la hiérarchie sociale pour croire qu'il fût jamais possible de la remanier de fond en comble...

Prévost-Paradol,
Etudes sur les moralistes français (1865).

Les *Caractères* sont, en quelque sorte, des mémoires où, tantôt sous la forme d'une remarque générale, tantôt sous celle d'un portrait, La Bruyère note le souvenir d'une lecture, d'une rencontre, d'une conversation, d'une bonne ou mauvaise fortune, de l'événement grand ou petit qui a retenu son attention. Il n'est pas de livre moins impersonnel.

G. Servois,
Notice biographique sur La Bruyère (1882, p. xi).

Si sa philosophie est amère, son cœur est bon. Il a sur la bienfaisance, la pitié, l'amitié, l'amour, des expressions charmantes qui évidemment partent du cœur.

E. Faguet,
Dix-septième siècle (1885).

Personne n'a mieux vu la vanité du décor politique, social et religieux de son temps et n'a entendu plus de craquements dans le vieil édifice. Trois grands faits dominant dans ses peintures éparses : l'avènement de l'argent, le déclin moral de la noblesse, le discrédit jeté sur le clergé et sur l'Église par la fausse dévotion. Les *Caractères* annoncent les *Lettres persanes*, qui annoncent tout...

Chrétien certes, La Bruyère l'était, quoique le chapitre postiche des *Esprits forts* ait bien l'air d'une précaution pour faire passer le reste. Car s'il y avait des choses qu'on était tenu de taire, il y en avait d'autres qu'on était tenu de dire. Notez pourtant que le spiritualisme de ce chapitre a un caractère tout laïque et sent — déjà — la philosophie universitaire selon Cousin et Jouffroy...

L'auteur des *Caractères* était essentiellement de ces esprits ouverts, « vacants » et inquiets, révoltés contre le présent, ce qui donne une bonne posture dans l'avenir; de ces âmes qui sentent beaucoup et qui pressentent plus encore, par un désir de rester en communion avec les hommes qui viendront, et par une sympathie anticipée pour les formes futures de la pensée et de la vie humaine...

Je le tiens pour l'homme le plus intelligent du XVII^e siècle. Il est de tous les écrivains de ce temps-là — sans peut-être en excepter Molière ni Saint-Évremond — celui qui revenant au monde aurait le moins d'étonnements.

J. Lemaitre,
Les Contemporains (6^e série).

XX^e SIÈCLE.

Si parfois il a tenté de s'élever au type général (*Phédon*, *Giton*, *Onuphre* et quelques autres), il excelle surtout à peindre les espèces plus restreintes ou les individus. Son *Cydias* n'est pas l'éternel bel esprit, mais le bel esprit savant de 1690, entendez M. de Fontenelle ou quelqu'un qui lui ressemble fort.

Il devait avoir, on le sent, des recueils d'observations, des cahiers de notes, un sottisier dans lequel il puisait.

P. Morillot,
La Bruyère (1904).

Il n'y a point d'idée neuve. Ce thème est connu et lui-même aussi ancien que les hommes. « Tout est dit et l'on vient trop tard »; seulement La Bruyère n'est point resté sur ce moment de l'ironie;

il s'est livré au plaisir de penser. Cette idée que tout est dit n'est point déprimante; bien au contraire tonique. Le paradoxe humain c'est que tout est dit et que rien n'est compris.

Alain,

Propos de littérature (1933).

Vous l'avouerez-je, Jean de La Bruyère, la nouveauté de votre attitude devant l'ordre de votre temps m'apparaît moins dans ce que vous en dites, dans le tour du jugement que vous portez sur lui, que dans votre constante volonté d'en parler, de faire du problème politique la substance de vos réflexions. Par là vous me semblez l'ancêtre, nullement, comme on l'a dit, de nos révolutionnaires, mais proprement de ces Sociétés de Pensée qui devaient éclore, un demi-siècle après vous, et qui ont changé l'ordre établi, non pas parce qu'elles décidèrent de le changer, mais parce qu'elles créèrent chez les Français l'habitude de le prendre pour texte favori de leurs entretiens, de leurs curiosités, de leurs raisonnements...

... Je tiens pour remarquable que vos hardiesses sociales n'aient point choqué votre âge, qui fut pourtant, m'avait-on dit, la citadelle du conformisme.

.....
 Dans l'ordre littéraire, vous êtes pleinement de notre époque. Elle l'a d'ailleurs compris. Elle vous vénère comme écrivain, vous tient pour un de ses dieux.

D'abord parce que vous avez fait un livre non composé, pur d'une idée maîtresse autour de quoi tout s'organise, un livre inorganique... Nos modernes... se réclament de vous, dont l'œuvre est délibérément un cahier de notes, prises sans plan directeur, à l'occasion, pendant vingt ans. Et, en effet, vous êtes bien le père de nos impressionnistes, de nos stendhaliens, de nos nietzschéens, de nos gidien, de tous nos miliciens de l'écriture sporadique, de tous nos officiants du penser pulsatile. Et ils voient juste en vous faisant gloire d'avoir eu le cœur de fonder le genre en pleine tyrannie cartésienne, en pleine superstition du penser ordonné...

(Il est vrai que si) vous manquez de composition, vous vous êtes défendu d'en manquer. Vous avez été, si j'ose dire, un impressionniste honteux.

.....
 Vous avez, oserai-je dire, créé le style cruel, qui sous les doigts de certains est devenu une des parures de notre siècle; forme magnifique du style, une des plus belles, mais dont il suffit de nommer Michelet pour voir qu'il y en a d'autres plus belles encore.

J. Benda,

A Jean de La Bruyère (*Revue de Paris*, 1^{er} janvier 1934).

QUESTIONS

IX. — DES GRANDS.

§ 1. Pourquoi La Bruyère a-t-il corrigé sa première rédaction ?

§ 41. Comment La Bruyère conçoit-il le courage et l'héroïsme ?

— Vous comparerez les deux paragraphes et montrerez comment d'une édition à l'autre La Bruyère a cherché une expression plus heureuse de sa pensée.

§ 50. Vous distinguerez soigneusement les apports des différentes éditions et le sens de chacun des paragraphes.

Question générale. — Vous comparerez ce chapitre à celui de *la Cour*, examinerez les dates et vous demanderez dans quel chapitre la critique a le plus de portée.

X. — DU SOUVERAIN OU DE LA RÉPUBLIQUE

§§ 5-6-10. De quel « peuple » s'agit-il ?

— Comment La Bruyère se représente-t-il le peuple ?

— Le peuple d'aujourd'hui ressemble-t-il à celui dont parle La Bruyère ?

§ 9. Comparez avec XII, § 119 et exposez les idées de La Bruyère sur la guerre.

— Comparez ces idées avec celles de Pascal.

— Avec celles de Fénelon dans *Télémaque*.

— Avec celles de Voltaire (*Dictionnaire philosophique*, art. *Guerre*).

— Avec celles de Diderot (*Encyclopédie*, art. *Paix*).

§ 11. *Démophile* ou *Basilide*. La composition du portrait et les procédés de La Bruyère.

— Comment expliquez-vous la clef de 1697 citée en note ?

— Que feraient aujourd'hui *Démophile* et *Basilide* ?

§§ 24-26-27-28-29. Comment La Bruyère conçoit-il la royauté ?

— Comparer ces idées avec celles de Fénelon (*Télémaque*, XVII et XVIII et *Lettre à Louis XIV*).

§ 24. Dans quelle mesure le gouvernement de Louis XIV répondait-il aux vœux de La Bruyère ?

— Montrez en quoi une page comme celle-ci annonce les idées politiques du XVIII^e siècle.

§ 29. Montrez comment La Bruyère a renouvelé une comparaison banale.

§§ 24 et 29. L'habileté de La Bruyère dans la critique.

XI. — DE L'HOMME

§ 1. La Bruyère a-t-il pratiqué cette sagesse résignée ?

§ 7. En vous rappelant les étourdis que vous avez pu rencon-

trer et leurs étourderies, vous vous amuserez à faire le portrait d'un *Ménalque* d'aujourd'hui.

— Vous relèverez dans ce portrait les invraisemblances.

— Que nous apprennent ces pages des *mœurs* du XVII^e siècle?

§§ 8-9-11 et *passim*. La morale sociale de La Bruyère.

§ 12. Cette remarque (8^e édition) traduit-elle le même sentiment que le § 1 (1^{re} édition)?

— Si vous rencontrez dans le livre des contradictions ou des *variations* vous les examinerez en tenant compte des dates et chercherez quelles conclusions on en peut tirer.

§§ 19 et 29. Quel est l'enseignement qui se dégage de ces remarques?

§ 30. Pourquoi?

§ 35. Vous montrerez dans cette scène de comédie les sentiments successifs d'Irène.

§§ 50 à 59. Comment La Bruyère se représente-t-il les enfants?

— Vous comparerez avec ce que dit La Fontaine.

— Qu'avez-vous à leur répondre?

§ 67. Cherchez d'autres exemples.

§ 71. Vous montrerez par ce § (et par d'autres si vous pouvez) comment La Bruyère moraliste complète La Rochefoucauld.

§ 121. Définissez *Gnathon*.

— Composition du portrait.

— Vous montrerez d'après ce passage comment La Bruyère sait trouver les mots expressifs et vigoureux.

§ 123. Définissez *Ruffin*. Quel trait commun et quelles différences y a-t-il entre *Gnathon* et *Ruffin*?

§ 124. Pourquoi N*** bâtit-il?

Comparez N*** à l'octogénaire de La Fontaine (*Le vieillard et les trois jeunes hommes*, XI, 8).

§ 128. Dans quelle mesure La Bruyère pouvait-il connaître les paysans?

— Vous dégagerez ce qu'il y a d'exact, de sincère et d'artificiel dans ce morceau.

§ 132. Qu'entend La Bruyère par les mots de *philosophe* et de *philosophie*?

§ 155. Vous comparerez *Timon* et *Alceste*. Les critiques de La Bruyère sont-elles justes?

§ 158. Vous montrerez l'importance de ce § pour la connaissance de la pensée de La Bruyère.

Question générale. — Comment La Bruyère se représente-t-il l'homme?

XII. — DES JUGEMENTS

§ 7. Cherchez les raisons.

§ 15. Comparez avec XIV, § 21 et précisez la pensée de La Bruyère.

§§ 17 et 21. Que savez-vous de la condition des gens de lettres au XVII^e siècle?

§ 21. Composition.

§ 30. Cf. XI, § 89. Comment La Bruyère conçoit-il la vertu?

§ 56. Vous illustrerez par quelques anecdotes et quelques citations ce que La Bruyère dit de La Fontaine.

— Vous ferez de même pour le § consacré à Corneille.

— Vous montrerez l'art de La Bruyère dans le portrait de Théodas.

§ 67. *Antisthius* pense que les hommes ne sont pas corrigés par les ouvrages satiriques. La Bruyère en a-t-il toujours jugé ainsi?

§ 94. Montrez comment à notre époque changent les modes et les opinions. Le rôle de la presse et de la publicité.

§ 99. L'art de la composition.

§ 119. Comparez avec X, § 9.

XIII. — DE LA MODE

§ 2. *L'amateur de prunes*. — 1^o la composition; 2^o l'art de traduire les sentiments par des détails concrets.

— Vous remarquerez que tous ces portraits ont été écrits en même temps et pour illustrer une même idée; vous examinerez comment chacun a été composé et par quels procédés La Bruyère a évité la monotonie.

— Vous distinguerez dans ces portraits les faits qui vous paraissent bien observés et d'autre part les exagérations et les invraisemblances.

— Vous montrerez l'emploi que fait La Bruyère des vocabulaires techniques.

§ 6. D'après ce §, dont vous rapprocherez le chapitre *du Mérite personnel*, vous montrerez les souffrances secrètes et les rancœurs de La Bruyère.

§ 14. L'esprit de La Bruyère. Qu'en pensez-vous?

§ 21. La piété de La Bruyère.

§ 24. Comparez *Omuphre* et *Tartuffe*. Quel est le plus logique? le plus vrai? le plus scénique?

XIV. — DE QUELQUES USAGES

§§ 1, 6, 14. (Complétés par les chap. *De la Cour* et *Des Grands*): Comment devient-on noble au XVII^e siècle?

§§ 16, 19, 23, 26. Le clergé jugé par La Bruyère.

§ 21. Comparez avec XII, § 15.

§ 26. Cf. XI, § 35, etc. Vous chercherez les passages où La Bruyère a usé du dialogue. Aurait-il pu écrire des comédies et réussir au théâtre?

§§ 51-52. Comparez avec ce qu'a dit et fait Voltaire.

§ 55. Que veut dire La Bruyère? Pourquoi a-t-il choisi cette façon de s'exprimer?

§ 59. Imaginez les paroles qu'ont pu prononcer les trois personnages, le notaire, *Titius* et *Mævius*?

§§ 65, 67, 68, XI, § 35, et *passim* : Malades, médecins et charlatans.

§ 69. Vous comparerez avec La Fontaine, *les Devineresses* (VII, 15).

§ 71-72. Les idées de La Bruyère sur l'éducation et la culture personnelle.

§ 71. Vous rapprocherez la pensée de La Bruyère et celle de Malebranche (d'après le texte cité en note); vous montrerez le point de vue auquel chacun se place et donnerez votre avis.

XV. — DE LA CHAIRE

Comment La Bruyère conçoit-il l'éloquence religieuse?

Vous comparerez sa pensée avec celle de saint François de Sales, *Lettre sur la vraie manière de prêcher*.

— Avec celle de Bossuet, d'après le *Panégyrique de saint Paul* (1659).

Quels défauts La Bruyère reproche-t-il à la plupart des prédicateurs de son temps?

XVI. — DES ESPRITS FORTS

Comment La Bruyère représente-t-il les *esprits forts*?

Vous lirez l'*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague* et comparerez La Bruyère et Bossuet adversaires des libertins.

La philosophie religieuse de La Bruyère.

§ 8, 18, etc. Vous rechercherez les différents passages où La Bruyère a parlé de la mort.

§ 44. Comparez cette page avec celle de Pascal sur les deux infinis. Laquelle préférez-vous, et pourquoi?

Sujets de Devoirs

Narrations :

- La Bruyère lit à Boileau quelques pages manuscrites des *Caractères*.
- Vous imaginerez une réunion à l'hôtel de Condé, où La Bruyère rencontre quelques-uns des originaux qu'il a peints dans son livre.

Dissertations :

- La Bruyère, son caractère et ses goûts, d'après son livre.
- La bonté de La Bruyère.
- La Bruyère, bourgeois parisien.
- Vous ferez le tableau d'une *république* imaginaire qui réaliserait l'idéal politique et social de La Bruyère.
- Dans quelle mesure La Bruyère est-il un précurseur des philosophes du XVIII^e siècle?
- Quelle est la leçon morale qui se dégage du chapitre *Du mérite personnel*?
- Vous comparerez les idées et les jugements littéraires de La Bruyère et de Boileau.
- Vous discuterez cette remarque de Nisard : « La morale de La Bruyère, c'est celle de Montaigne, de Molière, de La Fontaine, de Boileau; c'est tout ensemble une grande liberté d'observation qui reste d'ailleurs dans les limites de la convenance et une certaine indifférence qui laisse à chacun ses défauts, et qui paraît satisfaite qu'un homme imparfait ne soit pas pire. » (*Histoire de la littérature française*, III, XIII).
- Vous expliquerez ce mot de La Harpe sur La Bruyère : « Il fait en écrivant ce qu'un ancien prescrivait pour la conversation; il vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien. »
- Vous expliquerez cette appréciation de Sainte-Beuve sur l'art de La Bruyère : « L'art chez lui est grand, très grand, il n'est pas suprême, car il se voit et il se sent. »
- Peut-on, comme le fait Taine, appliquer à La Bruyère lui-même cette remarque des *Caractères* : « Un homme né chrétien et Français se trouve contraint dans la satire; les grands sujets lui sont défendus; il les entame quelquefois et se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. »
- Vous commenterez cette pensée de La Bruyère, en l'appliquant aux *Caractères* : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et généreux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. »

Portraits :

- Vous ferez, à la manière de La Bruyère, le portrait du sportif, du collectionneur, de l'étourdi.
- Vous ferez à la manière de La Bruyère le portrait de Tartuffe, d'Orgon, d'Harpagon, de Philaminte, d'Alceste.
- Vous ferez, à l'imitation du portrait de *Théobalde*, le portrait du conférencier mondain.

INDEX SOMMAIRE DES NOMS PROPRES

(Les chiffres romains renvoient au chapitre,
les chiffres arabes au paragraphe.)

- A**
- Acis*, V, 7.
Adraste, XI, 47.
Æmile, XIV, 32.
Alcippe, XI, 74.
Alexandre, II, 31.
Ambreville, XIV, 30.
Anthime, I, 23.
Antisthène, XII, 21.
Antisthius, XII, 67.
Arfure, VI, 16.
Argyre, XI, 83.
Aronce, V, 5.
Arrias, V, 9.
Arsène, I, 24.
Saint Augustin, XVI, 21.
- B**
- Balzac*, I, 37.
Basilide, X, II.
Boileau, I, 69.
- C**
- Carro Carri*, XIV, 68.
Celse, II, 39.
César, II, 31.
Champagne, VI, 18.
Cicéron, I, 9.
Cimon, VIII, 19.
Clitandre, VIII, 19.
Clitiphon, VI, 12.
Cliton, XI, 122.
Condé, II, 32.
Corneille, I, 30; I, 54; II, 24; XII, 17; XII, 56.
Crassus, II, 18.
Crésus, VI, 17.
- Les Crispins*, VII, 9.
Cydias, V, 75.
- D**
- Démocède*, XIII, 2.
Démocrite, XII, 119.
Démophile, X, II.
Descartes, VI, 56; XII, 42.
Diognète, XIII, 2.
Dioscore, XV, 23.
Diphile, XIII, 2.
Dorus, VI, 20.
Drance, IV, 71.
- E**
- Egésippe*, II, 10.
Emire, III, 81.
- F**
- Fauconnet*, VI, 56.
- G**
- G... et H...*, voisins de campagne, V, 47.
Giton, VI, 83.
Gnathon, XI, 121.
- H**
- Hermagoras*, V, 74.
Horace, I, 14, 69.
- I**
- Iphis*, XIII, 14.
Irène, XI, 35.
- J**
- La Bruyère* (Geofroy de), XIV, 14.
La Fontaine, XII, 19.
Lise, III, 8.
Lulli, II, 24.
- M**
- Malherbe*, I, 42.
Marot, I, 41, 42, 43.
Mélinde, V, 5;
Ménalque, XI, 7.
Ménippe, II, 40.
Mignard, II, 24.
Moïse, I, 14.
Molière, I, 38.
Mopse, II, 38.
- N**
- N...*, ce parvenu, VI, II.
 ce courtisan qui fait l'important, VIII, 15.
 l'homme à la piété fastueuse, XI, 104.
 le vieillard qui fait bâtir, XI, 124.
Narcisse, VII, 12.
Nicandre, V, 82.
- O**
- Onuphre*, XIII, 24.
Orante, XIV, 41.
Oronte, VI, 60.

P

- Pamphile*, IX, 50.
Périandre, VI, 21.
Phédon, VI, 83.
Philémon, II, 27.
Plancus, VIII, 59.
Platon, I, 14.

R

- Rabelais*, I, 43.
Racan, I, 42.
Racine, I, 54.
Ronsard, I, 41, 42.
Ruffin, XI, 123.

S

- Les Sannions*, VII,
 10.

- Santeul*, XII, 56.
Sosie, VI, 15.
Soyecour, X, 9.
Sylvain, VI, 19.

T

- Térence*, I, 38.
Les Théatins, XIV,
 19.

- Théobalde*, V, 66.
Théocrite, I, 25.
Théodecte, V, 12.
Théodème, V, 25.
Théodote, VIII, 61.
Théognis, IX, 48.
Théonas, VIII, 52.
Théophile, IX, 15.

- Théotime*, XIII, 1.
Tigillin, XIII, 6.
Timon, XI, 155.
Tite-Live, I, 9.
Titius, XIV, 59.
Troile, V, 13.
Trophime, II, 26.

V

- Vauban*, XII, 94.
Virgile, I, 9, 14.
Voiture, I, 37.

Z

- Zénobie*, VI, 78.

BIBLIOTECA MUNICIPALĂ
 — CLUJ —

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
IX. DES GRANDS	5
X. DU SOUVERAIN OU DE LA RÉPUBLIQUE.....	14
XI. DE L'HOMME.....	22
XII. DES JUGEMENTS	42
XIII. DE LA MODE.....	58
XIV. DE QUELQUES USAGES	71
XV. DE LA CHAIRE	81
XVI. DES ESPRITS FORTS	85
JUGEMENTS SUR LA BRUYÈRE.....	92
QUESTIONS.....	101
SUJETS DE DEVOIRS.....	105
INDEX DES NOMS PROPRES.....	106

CLASSIQUES LAROUSSE

SUITE

XVIII^e siècle

- BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville, 1 vol. Le Mariage de Figaro, 2 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie.
BUFFON : Pages choisies.
CHÉNIER (André) : Poésies.
CONDILLAC : Traité des sensations.
DIDEROT : Œuvres choisies, 2v. L'Encyclopédie (Extraits).
FLORIAN : Fables choisies.
FONTENELLE : Extraits.
LESAGE : Turcaret. Gil Blas (Extraits). 3 vol.
MARIVAUX : Le Jeu de l'Amour et du Hasard.
MONTESQUIEU : Pages choisies, 2v.
- ORATEURS DE LA RÉVOLUTION. Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut
REGNARD : Le Légataire universel. Le Joueur. 2 vol.
RIVAROL : Discours.
ROUSSEAU (J.-J.) : Emile, 2 vol. La Nouvelle Héloïse, 2 vol. Dialogues, Réveries, Correspondance. Les Confessions. Lettre sur les spectacles. 7 v.
SEDAINE : Le Philosophe.
VAUVENARGUES : Choix.
VOLTAIRE : Œuvres philosophiques. Œuvres critiques et poétiques. Siècle de Louis XIV. Charles XII. Lettres. Zaïre. Contes. 8 vol.

XIX^e siècle

- BALZAC : Eugénie Grandet, 2 vol. Le Père Goriot, 2 vol.
BAUDELAIRE : Pages choisies.
CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe. 4 vol.
A. COMTE : Cours de philosophie positive (Extr.).
B. CONSTANT : Adolphe (Extr.).
COURIER (P.-L.) : Pages choisies.
FLAUBERT : Madame Bovary.
GAUTIER (Th.) : Pages choisies.
LAMARTINE : Méditations. Harmonies. Recueils. 3 v.
MÉRIMÉE : Colomba. Carmen. 2 vol.
MICHELET : Extraits, 2 vol. Jeanne d'Arc.
MUSSET (Alfred DE) : Poésies choisies. Œuvres en prose. Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour. Il ne faut jurer de rien. Lorenzaccio. 6 v.
NERVAL (G. DE) : Pages choisies.
SAINTE-BEUVE : Port-Royal (Ex.).
SAND (George) : La Petite Fadette, 2v. La Mare au Diable. Lettres d'un voyageur.
M^{me} DE STAËL : De la Littérature, De l'Allemagne.
STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir, 2v. La Chartreuse de Parme.
THIERRY (Augustin) : Récits des temps mérovingiens. Conquête de l'Angleterre. Verlainne et les poètes symbolistes.
VIGNY (Alfred DE) : Poésies choisies. Chatterton. 2 vol.

En vente chez tous les libraires.

509 508
Un indispensable instrument de travail

LE DICTIONNAIRE LAROUSSE

L'ouvrage que vous consulterez avec profit sur toutes les questions. Remarquablement documentés au point de vue littéraire, historique, artistique, etc., les *Dictionnaires Larousse* vous donneront notamment tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin au cours de vos lectures et vous aideront à lire avec fruit les chefs-d'œuvre des grands écrivains. Vous aurez utilement recours à eux pour tout ce qui concerne la langue française, l'histoire des littératures, etc., etc.

Nouveau Petit Larousse illustré, en un vol. 1775 p. (13×20).

Larousse Universel, en deux vol. 2600 pages (21×30).

Larousse du XX^e siècle, en six vol. 7000 pages (32×25).

TROIS OUVRAGES

qui vous rendront de précieux services dans vos études

Par Daniel MORNET

professeur de littérature française à la Sorbonne

Histoire générale de la Littérature française

exposée selon une méthode nouvelle, en deux parties : *Précis de littérature française*; — *Histoire des grandes œuvres*. Un fort volume de plus de 500 pages f^o 13,5×20 (les deux parties peuvent être achetées séparément).

Cours pratique de composition française

La technique de l'art d'écrire : comment il faut composer une rédaction, chercher les idées à développer, construire le plan, etc. Un volume (13,5×20).

La Littérature française enseignée par la dissertation

400 sujets passant en revue toute la littérature, avec des conseils pour faire une bonne dissertation. Un vol. (13,5×20).

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13 à 21, rue Montparnasse, Paris-6^e

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES